



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DD
438
.R924



B 1,299,399



LA
GUERRE DE 1866
EN
ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

~~~~~  
DESCRIPTION HISTORIQUE ET MILITAIRE

PAR  
**W. RUSTOW,**  
COLONEL DE BRIGADE.

~~~~~  
ORNÉE DE CARTES ET PLANS.

SECONDE PARTIE.

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

PARIS
même maison, Rue de Seine, 33.
1866.





LA GUERRE DE 1866

EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Seconde partie.

Les évènements militaires sur les deux théâtres d'opérations, en Italie et en Bohême, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la bataille de Kœniggrätz. —

Napoléon intervient comme médiateur
de la paix.

DD

438

R924

1. Evénements sur le théâtre des opérations militaires en Italie.

Pendant que sur le théâtre de la guerre, au Nord-Ouest, et à compter du 16 Juin, les Prussiens n'ont fait des progrès que par leurs marches rapides, en débarrassant le terrain derrière eux et devant eux, les deux autres théâtres des opérations militaires présentent la tension, puis l'agitation qui précède la tempête.

Au Nord-Ouest, les Hanovriens, bien que repoussés de leur propre pays, n'ont pas encore été amenés à capituler que déjà l'orage éclate au Sud. Un coup, un seul coup retentit, puis les armées y rentrent dans le repos.

A peine se sont elles rassemblées et ont elles mis entr'elles un espace convenable que tout s'anime au Nord-Est. Ici, combats sur combats. Trois jours se passent, et les armées prussiennes victorieuses, formant une seule masse, se précipitent, sur les hauteurs de Kœnigsgrætz, contre l'armée autrichienne où s'est rassemblé tout ce que son général avait de troupes disponibles. Préparée par dix combats précédents, la victoire des Prussiens s'achève et se couronne par une puissante bataille, et déjà les troupes de l'Empire vont être poursuivies jusqu'aux rives du Danube.

Sous le poids écrasant de la défaite de Kœnigsgrætz, l'Empereur d'Autriche se décide à un de ces coups diplomatiques qui ne peuvent s'expliquer que par l'effet d'une passion haineuse. Cette même Vénétie, qu'il a maintenue jusqu'alors sous son pou-

voir, il va la céder, non pas à l'Italie, mais à Napoleon III., pour obtenir par là une trêve qui lui permette de rassembler ses forces, de les augmenter, et de gagner peut-être un puissant Allié contre la Prusse.

Toutefois, au premier moment du moins, le coup ne porte pas. Les Prussiens suivent la route de Vienne; sur le théâtre de la guerre, au Nord-Ouest, ils ont massé leurs forces primitivement séparées, et se mettent à attaquer énergiquement les Bavaïois et les autres troupes de la Confédération.

Tels sont les contours généraux, l'esquisse du tableau que nous avons maintenant à achever. Commençons par les événements qui ont eu lieu en Italie.

1. Passage du Mincio par l'armée principale des Italiens.

La disposition primitive de l'armée italienne ne pouvait absolument pas faire préjuger de ses plans. De la facilité relative que présentait le passage du Mincio il s'ensuivait que les Italiens pouvaient concentrer leurs principales forces aussi bien sur le Pô inférieur, pour tourner ainsi le Quadrilatère, que contre le Mincio pour aller attaquer le Quadrilatère lui-même.

Or, ce fut ce qu'il y avait de plus invraisemblable qui arriva. Aussi voulons-nous d'abord raconter les faits, et y rattacher ensuite les observations que nous avons, du reste, déjà préparées et fait pressentir par notre examen du théâtre des opérations.

C'était le 23 Juin, dès le matin, que, selon l'annonce faite à l'archiduc Albert par le général Lamarmora, devait se faire l'ouverture des hostilités.

A la nouvelle que les Autrichiens ne défendraient par le terrain entre le Mincio et l'Adige, mais qu'ils attendraient leurs adversaires derrière cette dernière rivière, il fut résolu dans le

quartier-général du roi Victor Emmanuel qu'on passerait directement le Mincio et qu'on occuperait le terrain non défendu par l'ennemi. La position que l'on prenait ainsi entre les forteresses du Quadrilatère, et par laquelle on les isolait les unes des autres, permettrait de passer l'Adige, et de tendre la main au général Cialdini, aussitôt qu'il aurait traversé le Pô inférieur. Garibaldi devait inquiéter le Tyrol méridional, au moyen des corps de volontaires qu'il avait sous la main, et qui n'étaient encore qu'imparfaitement organisés.

L'attaque principale se dirigeait donc contre le Mincio et l'Adige, et devait se faire par l'armée principale, placée sous le commandement direct du roi lui-même. Dans ce but, cette armée fut renforcée d'une division, de telle sorte que chacun des 3 corps dont elle se composait, comprenait 4 divisions, auxquelles il faut ajouter la division de grosse cavalerie.

Le *premier Corps*, sous Durando, se composait des divisions Cerale, Pianelli, Sirtori et Brignone; — le second, sous Cucchiari, présentait les divisions Angioletti, Longoni, Cosenz et Nunziante (Duc de Mignano); — le troisième, sous Della Rocca, comprenait les divisions Cugia, Govone, Bixio et Humbert (le prince héréditaire). — D'après nos précédentes explications, on peut admettre, au plus, pour chaque division, 12,000 hommes d'infanterie, de Bersaglieri et de cavalerie, avec 18 pièces d'artillerie. Les 12 divisions font donc un ensemble de 144,000 hommes, ce qui porte l'armée entière, en y comprenant la division de cavalerie de réserve, à une force de 146,000 hommes avec 228 pièces de canon.

Immédiatement après la déclaration de guerre, cette armée, pour la plus grande partie, s'avança jusqu'au Mincio. Le 22 Juin, le quartier-général du premier Corps d'armée était à Cavriana, celui du troisième corps à Gazzoldo, et celui du second, à Castellucchio. La division de cavalerie de réserve était postée à Me-

dole, et le quartier-général du roi se trouvait à Canneto sur l'Oglio. Dans la nuit du 22 au 23 Juin, il fut avancé jusques vers Cerlungo, au Nord de Goito, où le roi se rendit lui-même.

Le passage du Mincio devait s'effectuer le 23 Juin, à partir de 7 heures du matin, par les troupes désignées préliminairement pour cette opération importante.

Ces troupes se composaient des divisions Cerale, Sirtori et Brignone du premier corps, — puis du troisième corps tout entier et de la cavalerie de réserve, ce qui donnait, supposé l'armée au complet, une force de 87,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, avec 138 pièces de canon.

La division Pianelli du premier Corps devait rester près de Ponti, sur la rive droite du Mincio pour observer la place forte de Peschiera.

On détacha du premier Corps la division Cosenz et une brigade de la division Nunziante pour les diriger vers Mantoue, soit sur la ligne de l'Osona, près de Curtatone et de Montagnara, soit plus au Sud, vers le Pô. La seconde brigade de la division Nunziante restait sur la rive droite du Pô pour observer Borgoforte et pour garder les communications avec l'armée de Cialdini.

Les deux divisions Angioletti et Longoni du premier corps, devaient, pour le moment, rester près de Castellucchio. S'il ne survenait pas d'empêchement, elles devaient passer, le 24 Juin, la ligne du Mincio près de Goito, pour soutenir les opérations des autres Corps qui se trouveraient déjà entre le Mincio et l'Adige.

Le 23, dans la matinée, la division Cerale passa donc le Mincio près de Monzambano, — la division Sirtori le traversa près de Borghetto-Valeggio, et la division Brignone près de Molini di Volta (les moulins de Volta) entre Volta et Pozzolo. Près de Goito passèrent, en premier lieu, la division de cavalerie de réserve, puis les 4 divisions du troisième Corps d'armée. Les

deux divisions Bixio et Prince Humbert furent portées jusqu'à Belvedere et à Roverbella; les divisions Govone et Cugia campèrent près de Pozzolo et de Massimbona; les trois divisions du premier Corps bivouaquèrent sur la rive gauche du Mincio, près du point où elles avaient opéré leur passage.

La division de cavalerie de réserve, qui envoya des détachements en reconnaissance jusqu'à Villafranca, rencontra seule de faibles détachements de cavalerie autrichienne.

Sur la rive droite du Mincio, vers le côté sud du lac de garde, il y a toute une couronne de terrasses et de collines basses qui forme les dernières pentes des Alpes jusqu'à la grande plaine du Pô, et qui fournit en quelque sorte, en 1859, le principal champ de bataille de Solferino. La même configuration de terrain se retrouve sur la rive gauche du fleuve, au sud du même lac, entre le Mincio et l'Adige.

Cette dernière couronne de hauteurs qui, en suivant la ligne de Valeggio, de Custozza, de Somma-Campagna, de Sona et de Santa-Giustina, descend, soit vers le Sud, contre la plaine de Villafranca, soit à l'Est, contre Vérone et la vallée de l'Adige, ces hauteurs, disons-nous, avaient été, le 25 Juillet 1848, le champ de bataille entre le maréchal Radetzky et le roi Charles Albert.

Qui aurait cru que cette bataille de Custozza pût jamais se renouveler! encore moins aurait-on pu croire raisonnablement qu'elle présenterait la même heureuse issue pour les Autrichiens, puisqu'on était en face d'un tout autre état de forces qu'en 1848. Car, enfin, un royaume d'Italie s'était formé dès-lors, et l'Autriche était appelée maintenant à combattre en même temps, sur un autre théâtre d'opérations militaires, un adversaire aussi puissant et énergique que prudent.

Et cependant, c'est ce qui paraissait incroyable qui s'est réalisé.

Les détachements les plus avancés de la cavalerie de réserve n'ayant rencontré que de faibles détachements autrichiens, on en conclut, au quartier-général italien, que l'archiduc Albert, comme on l'avait entendu dire, ne défendrait point le territoire situé entre le Mincio et l'Adige, et se contenterait de défendre cette dernière ligne. Qui pourrait dire comment on en était venu à cette conclusion erronée, surtout après le rôle que la place de Vérone avait joué en 1848, rôle que maintenant elle pouvait soutenir avec dix fois plus de chances de supériorité! La conclusion était toutefois possible, car, enfin, elle eut lieu. On résolut donc d'occuper, le 24 Juin, le triangle qui séparait les places du Quadrilatère, en se postant sur les hauteurs, au Sud du lac de Garde, et entre Valeggio, Castelnovo et Somma-Campagna. C'était un triangle opposé à un rectangle! Mais est-ce donc là l'art de la guerre? pourquoi ne pas alors faire des combinaisons encore plus insensées ou plus oiseuses, et ne pas essayer, à tout prendre, même de ce célèbre pentagramme qui empêchait un Méphistophélès de quitter la chambre de Faust!

Malheureusement, nous ne disons que des choses trop sérieuses lorsque nous nous élevons, même avec l'arme du ridicule, contre ce triste système de mystères et de secrets qu'on a coutume d'appeler des plans militaires, des plans de bataille et de guerre. Voici douze ans que nous combattons avec courage ce malheureux système, et tout seuls pendant un temps assez long. En 1859 nous caractérisions ce jeu-là sous le nom de plans de guerre à la Giulay. Nous ne connaissions pas encore, comme plus tard, tous les faits, tous les détails, et cependant nous savions l'essentiel. Maintenant, en 1866, toute la presse revient à ces formules magiques. On dirait qu'il en est d'un plan de guerre comme de ces anciennes formules de conjuration employées pour arrêter le sang, la gangrène, ou les incendies, et qui ne devaient

être communiquées qu'avec le plus grand mystère, à l'heure de minuit, dans un sombre carrefour, par quelque vieille femme s'adressant à un jeune garçon, ou par quelque vieillard à la barbe blanche s'adressant, comme le veulent les livres cabalistiques, à quelque innocente jeune fille de 7 ans. Non ! Non ! les plans militaires ne sont pas des formules d'augures, mais bien le résultat d'une vraie et saine intelligence des choses. Cette intelligence est, de nos jours, assez répandue, du moins dans les armées. Il existe bien réellement une science de la guerre ; des centaines d'officiers que compte une armée permanente, n'y en eût-il qu'un seul qui possédât pleinement cette science, cela suffirait pour faire sentir jusqu'à l'évidence tout ce qu'il y a de souverainement ridicule dans les prétendus mystères dont on entoure l'art militaire. Qu'un homme soit mis à la tête d'une armée, — qu'il ait en mains tous les moyens, et, par conséquent, aussi les moyens pécuniaires pour pouvoir se procurer les nouvelles dont il a besoin, comment pourrait-on vouloir lui cacher rien d'important ! Ce n'est pas le mystère, c'est bien plutôt, de nos jours, la publicité qui, bien employée, sert le mieux à tromper ou à induire en erreur l'ennemi. Il faudrait être de plusieurs siècles en arrière pour que, de nos temps, un général méconnût ces vérités si simples. Le fatal dualisme qu'on a établi, jusqu'à nos jours, et sans exception, entre l'homme d'état et le général, entre le citoyen et le soldat, agit avec une telle efficacité que la presse elle-même élève en quelque sorte des autels au Système augural qu'on a suivi dans l'art de la guerre. Ces autels, il eût plutôt fallu les élever à la sottise. Toute la presse européenne s'est mise à crier : „Voici 18 ans que Lamarmora travaille à ses plans de campagne ! il faut donc bien que ces plans soient bons, soient excellents !“ — Mais qu'y a-t-il de raisonnable dans ce langage ? Rien du tout ; car, enfin, com-

bien, dans l'espace de 18 années, ne peuvent pas changer les rapports et toute la situation des peuples! On pourra suivre de près, durant 18 années, ces changements de toute espèce, afin d'être plus à même de dresser le plan de campagne d'un état contre un autre état; *mais on ne saurait raisonnablement travailler durant le même espace de temps à un plan de campagne.* Un homme, nous ne disons pas de génie, mais de simple bon sens, n'a pas besoin de plus de 24 heures pour dresser, et même pour mettre par écrit un plan de campagne, supposé toutefois qu'il se soit convenablement préparé pour ce travail.

Le premier Corps de l'armée italienne reçut l'ordre, pour le 24 Juin, de laisser la division Pianelli sur la rive droite du Mincio, et de transférer son quartier-général à Castelnovo, où devait aussi s'avancer la division Ceraie en faisant front vers Peschiera. Les divisions Sirtori et Brignone devaient s'avancer, de leur côté, jusqu'à Santa Giustina et à Sona pour y faire front contre Pastrengo et Vérone. Vers le Sud, cette ligne devait se prolonger par le troisième Corps d'armée sur Somma-Campagna et Villafranca, puis, plus au loin, par la cavalerie de réserve, sur Quaderni et Mozzecane. Les deux divisions Angioletti et Longoni du second Corps d'armée avaient à passer, au 24 Juin, le Mincio près de Goito et à prendre position comme principale réserve près de Marmirolo et de Roverbello.

En outre, l'ordre fut donné de construire près de Torre di Goito (au-dessus de Goito), un nouveau pont de campagne, lequel, ainsi que le pont du même genre de Molini di Volta, et comme les ponts ordinaires de Monzambano, de Borghetto-Valeggio et de Goito, devait être couvert par des têtes de pont établies sur la rive gauche du Mincio.

Quant au mouvement progressif du premier et du second Corps, on fit la supposition d'une marche ordinaire de voyage. On

songeait, en outre, à prendre *sans combat* de nouvelles positions entre le Mincio et l'Adige, soit entre les deux places fortes, d'importance diverse, de Peschiera et de Vérone. L'ordre du jour du roi Victor Emmanuel, ordre qui devait préparer les troupes à de prochaines luttes, ne fut pas lu aux soldats. Les troupes ne firent pas la soupe avant d'abandonner leur bivouac; on se contenta de leur donner un peu de Risotto ou de Polenta, selon que cela arrangeait le mieux les commissaires des guerres de chaque division. Pas un seul officier ne se préoccupa du soin de ses troupes. Point de discours, comme il en faut toujours adresser, ne fût-ce qu'en peu de paroles, aux troupes italiennes. Les voitures de secours, portant l'approvisionnement, se composaient de chariots de campagne que conduisaient des valets mal disciplinés et laissés sans aucune surveillance. Ces voitures devaient suivre les colonnes, comme s'il se fût agi de faire une marche jusqu'à Turin par un temps de profonde paix, et non pas d'une marche entre quatre citadelles ennemies. Le soldat d'infanterie gémissait sous son bagage lourd et très-mal réparti.

Pour comprendre toute l'absurdité de ces divers préparatifs, il suffira de savoir que Castelnovo n'est éloigné que d'un peu plus d'une demi-lieue de Peschiera et que Somma-Campagna n'est guères qu'à une lieue de Vérone. Aussi les colonnes italiennes ne tardèrent-elles pas, dans leur marche, à rencontrer les troupes autrichiennes qui étaient sorties de la citadelle de Vérone pour les attaquer.

2. Préparatifs de l'Archiduc Albert contre le mouvement progressif de l'armée italienne.

L'Archiduc Albert, général en chef de l'armée autrichienne en Italie, avait à sa disposition, en fait de troupes, le 5^{ème} Corps

d'armée placé sous le prince Frédéric de Liechtenstein; le 7^{ème} Corps, sous le lieutenant-général Maroicic di Madonna del Monte; le 9^{ème} Corps, sous le lieutenant-général Hartung, et une division d'infanterie de réserve, commandée par le major-général Rodich, et formée de quatrièmes bataillons et de soldats des frontières. Ce dernier ayant bientôt dû remplacer le prince de Liechtenstein dans le commandement du 5^{ème} Corps, ce fut le général Rupprecht qui commanda la division de réserve.

Immédiatement après qu'on eut appris l'entrée des Prussiens dans le Holstein, la plus grande partie des troupes que nous venons de mentionner fut concentrée de telle manière autour de Vérone, entre Pastrenzo et Sto. Bonifacio, qu'on pouvait facilement les réunir sur l'une ou l'autre rive du Mincio pour livrer bataille. Dans ce cas, tout en décomptant quelques détachements dans chacun de ces trois corps, il restait encore trois brigades, plus une forte brigade de la division de réserve, soit, en tout, 10 brigades, formant un total de 70,000 hommes, et même de 73 à 74,000, en y comprenant la cavalerie. Ces troupes avaient 272 pièces de canon.

A l'époque où les Italiens dénoncèrent la cessation de la paix, la division d'infanterie de réserve occupait l'aile droite près de Pastrenzo, et le 7^{ème} Corps l'aile gauche, près de Santo Beneficio; les 5^{ème} et 9^{ème} Corps étaient concentrés près de Vérone; quelques brigades détachées avaient été portées vers le Pô inférieur pour observer les mouvements de Cialdini, et la brigade de cavalerie légère du colonel Pulz s'était avancée vers le Mincio. Celle-ci avait reçu l'ordre d'observer les mouvements des troupes placées sous le commandement direct du roi Victor Emmanuel; dans le cas où le roi franchirait le Mincio, elle devait éviter tout combat sérieux et se retirer sur Vérone par Villafraanca.

Le 22 Juin, les Italiens faisant leurs premiers préparatifs pour opérer le passage du fleuve, le colonel Pulz retira ses postes avancés et se porta sur Villafranca. Le 23, les Italiens avaient franchi le Mincio; leur division de cavalerie de réserve s'avancait sur Villafranca; la cavalerie autrichienne se retira. On ne fit qu'échanger quelques coups de canon entre Villafranca et Dosso buono. Le soir du 23, la brigade Pulz arriva près du fort Gisela devant Vérone, et y passa la nuit au bivouac.

Dans l'après-midi du 23 Juin, vers les 2 heures, l'Archiduc Albert fut averti par un officier d'état-major qu'il avait envoyé à Somma-Campagna, que cette localité et les hauteurs plus au Sud, du côté de Custozza, n'étaient point encore occupées par les Italiens, mais qu'en revanche on apercevait au sud de Somma-Campagna de forts tourbillons de poussière dans la direction de l'Est, soit vers l'Adige.

Nous ferons observer ici que, se fondant sur des rapports assez positifs, on s'était persuadé, dans le quartier-général autrichien, que le plan de campagne des ennemis consistait, aussitôt après le passage du Mincio, à traverser, en passant par Villafranca et Isola della Scala, la vaste plaine qui s'étend entre le Mincio et l'Adige, puis à jeter un pont sur cette dernière rivière, et enfin à tendre la main à Cialdini qui, dans l'intervalle, aurait traversé le Pô inférieur et se serait porté en avant.

Nous savons, par ce qui précède, qu'il n'en était pas ainsi. Une différence très-importante dans les plans consistait en ce que le roi Victor Emmanuel voulait se placer avec son armée principale entre les places fortes du Quadrilatère, avant de chercher à se réunir à Cialdini. Du reste, les plans que les Autrichiens supposaient devoir être suivis par leurs adversaires n'auraient pu être approuvés. Car, de commencer par se séparer, en courant le danger de se faire battre l'un après l'autre, et en

n'ayant en vue qu'une réunion qu'on pouvait obtenir sans danger d'une autre manière, c'était là, assurément, un mauvais système. De nombreux exemples prouvent la complète inutilité, le danger même de pareilles mesures. L'un des plus frappants, par cela même qu'il fut offert sur un espace assez restreint de terrain, c'est celui de la bataille d'Idstedt. Du reste, les Italiens n'avaient pas besoin de porter si loin leurs regards. Ils n'avaient qu'à se rappeler les opérations qui, du temps de la prise de Vicence par Radetzky, en 1848, suivirent la bataille de Goito, précisément sur le même terrain où l'on allait maintenant combattre de nouveau. Les opérations exécutées alors par le roi Charles Albert et par Durando suffisaient pour faire rejeter un semblable plan comme entièrement inacceptable.

Quoi qu'il en soit, l'opinion qui régnait dans le quartier-général autrichien sur le plan d'opérations et sur les mouvements des Italiens ne resta pas sans influence sur les observations du colonel Rueber, officier de l'état major, qui avait été envoyé par l'Archiduc Albert à Somma-Campagna à la recherche de renseignements. Le rapport du colonel confirma l'Archiduc dans ses vues et ses idées sur le plan de campagne de l'armée italienne.

Il résolut d'attaquer les Italiens sur leur flanc gauche, dans leur marche vers l'Adige, et, pour préparer cette attaque, de s'emparer sans retard des hauteurs qui s'étendent entre Somma-Campagna, Sona et Santa Giustina, d'une part, Valeggio, Monzambano et Peschiera, de l'autre. Il s'agissait donc, au fond, de faire une répétition complète de la bataille de Custoza du 25 Juillet 1848.

Certes, le temps ne manquait pas pour les préparatifs. De Goito à Albaredo, il y a 6 lieues et même plus. Les Italiens ne pouvaient donc guères atteindre Albaredo avant la soirée du

24. Si la supposition des Autrichiens se vérifiait, il fallait maintenant jeter un pont sur l'Adige, et le passage ne pouvait s'en faire par les Italiens avant la matinée du 25. De plus, ce passage devait prendre nécessairement toute la journée.

L'Archiduc, de son côté, pouvait occuper, déjà le 23 Juin, au moyen des troupes dont il disposait, la chaîne de hauteurs qui s'étend près de Sona et de Somma-Campagna. De cette localité jusqu'à Villafranca, où l'on pouvait compter de rencontrer les détachements latéraux de l'armée italienne, il n'y a guères plus d'une lieue. De fortes troupes autrichiennes pouvaient donc commencer l'attaque, près de Villafranca, dès les premières heures de la matinée. Dans le même temps, des troupes de réserve arrivant de Santa Lucia, près de Vérone, jusqu'à Castel d'Azzano, une vigoureuse attaque de leur part pouvait amener, dans la matinée du 24 Juin, un arrêt, une interruption durable, dans le mouvement supposé de l'armée ennemie. Il n'en fallait pas davantage pour faciliter le déploiement de l'armée autrichienne et pour permettre à son chef de dresser tout un plan de bataille.

Partant de ces données, l'Archiduc mit en mouvement, dès l'après-midi du 23, la brigade du colonel, Prince de Saxe-Weimar, laquelle appartenait à la division de réserve, et l'envoya du camp de Pastrengo à Sandra, où elle avait à prendre ses positions et d'où elle enverrait des détachements du côté de Castelnovo.

Le 5^{ème} Corps d'armée, commandé par le général Rodich, dut partir de Vérone pour Sona, dans l'après-midi du même jour, y prendre position, et porter delà son avant-garde vers Zerbare, par conséquent dans la direction de Custozza et de Valeggio.

Le 9^{ème} Corps d'armée, sous le général Hartung, dut se

concentrer immédiatement devant Vérone, près de Santa Lucia. Le 7^{ème} Corps, sous Maroicic, fut rappelé en toute hâte de Santo Bonifacio qui est éloigné de 3 lieues d'Allemagne de Vérone. Ce n'est qu'après une marche fort pénible, faite par une chaleur étouffante et au milieu de tourbillons de poussière, que ce Corps arriva, dans la soirée du 23 Juin, près de Santo Massimo devant Vérone, au nord de Santa Lucia. Ces troupes ayant besoin d'un long repos, on leur assigna d'avance le rôle de réserve.

La cavalerie des divers Corps d'armée dut céder 8 escadrons que l'on forma en brigade de cavalerie, et que l'on plaça sous les ordres du colonel Bujanovics de Agg-Telek, commandant du onzième régiment de hussards. On obtenait ainsi deux brigades particulières de cavalerie, celle de Pulz et celle de Bujanovics.

Dans la soirée du 23, l'Archiduc transféra son quartier-général à Saint Massimo. Eclairé par de nouveaux avis, il ordonna d'occuper, le 24 Juin de bonne heure, la ligne de Sandra, Santa Giustina, Sona et Somma-Campagna, puis, tout en gardant pour point d'appui Somma-Campagna, de faire immédiatement une conversion à gauche, qui mènerait les troupes sur la ligne de Castelnovo, San Giorgio in Salice, Zerbare, Somma-Campagna et Berettara, ligne d'où les différents corps, soit divisions, soit brigades, auraient à se rendre vers le Sud, en suivant une direction suffisamment indiquée par les précédentes manoeuvres.

Les deux brigades de cavalerie Pulz et Bujanovics devaient couvrir, sur le flanc gauche, les mouvements du reste de l'armée, en s'avancant dans la plaine à partir de Santa Lucia, et en marchant par Ganfardine et Dosso buono vers Custozza et Villafranca.

Un choc puissant et impétueux était ainsi préparé, des deux côtés, par les dispositions prises dans les divers quartiers-généraux.

Selon nos calculs, et à ne consulter que l'état nominal des armées, les Autrichiens avaient au moins 73,000 hommes. Il faut même ajouter à ce nombre quelques bataillons de la garnison de Peschiera, lesquels firent une sortie. Le chiffre des hommes qui prirent part à la bataille, le 24 Juin, est donc, au moins, de 75,000; ou, si l'on n'admet que les trois quarts de ce chiffre pour nombre réel des combattants, il y avait 57,000 Autrichiens, menant avec eux 272 pièces d'artillerie.

Dans l'armée italienne, à la date du 23 Juin, 87,000 hommes, accompagnés de 138 pièces de canon, avaient déjà passé sur la rive gauche du Mincio. Les 24,000 hommes des divisions Angioletti et Longoni qui formaient le second Corps, avaient l'ordre de passer le Mincio, le 24 Juin. Ce fut en quelque sorte par hasard qu'une brigade de la division Pianelli prit aussi part à la bataille du 24. En comptant tout ce que les Italiens avaient de combattants, le dit 24, entre le Mincio et l'Adige, on obtient donc, d'après l'état nominal, un chiffre de 117,000 hommes et d'environ 192 pièces de canon; mais, si l'on défalque dans la même proposition que pour les Autrichiens, on arrive au chiffre de 90,000 hommes et de 192 canons. — Nous croyons donc ne commettre aucune erreur tant soit peu grave, et nous approcher le plus possible de la vérité, ce qui n'a lieu que bien rarement dans les rapports militaires officiels, quand nous affirmons que, dans la journée du 24 Juin 1866, 57,000 Autrichiens, suivis de 272 pièces d'artillerie, combattirent contre 90,000 Italiens et 192 pièces. Autrefois, ce n'était pas un calcul inusité ou extraordinaire que de compter 8 canons comme l'équivalent d'un bataillon de 800 hommes. Il est vrai que ce calcul ne se justifie pas

trop, rationnellement parlant; toutefois on ne peut le rejeter d'une façon absolue. Il s'ensuit que 272 canons représentent un effectif de 27,200 hommes, et que 192 canons en représentent un de 19,200. — Par ce moyen, nous arrivons à la conclusion suivante: c'est que, le 24 Juin 1866, il y a eu, il pouvait, ou il devait y avoir 80,000 Autrichiens en lutte contre 110,000 Italiens. Comme que nous fassions notre calcul, nous arrivons ainsi toujours au même résultat, savoir qu'il y avait 4 Autrichiens pour 5 Italiens. Les premiers étaient très-supérieurs aux seconds en artillerie. L'infanterie et la cavalerie des Autrichiens étaient à celles de leurs adversaires dans la proportion de 2 à 3.

3. Bataille de Custozza, le 24 Juin 1866.

Un orage éclata dans la nuit du 23 au 24 Juin. La pluie fut sans doute importune aux deux partis, mais elle eut pour eux l'avantage de rafraîchir l'air, et d'abattre, pour le lendemain, la poussière calcaire des routes qui est si désagréable dans ces contrées.

Même avant que se levât le soleil de la journée de Solferino, ou de Saint-Martin, comme la nomment les Italiens qui combattaient en 1859 à côté des Français, le 9^{ème} Corps de l'armée autrichienne partit de Santa Lucia, à 3 heures du matin, pour se rendre à Somma-Campagna; le 5^{ème} Corps, ne laissant qu'un détachement à Sona, s'avança sur Santo Giorgio in Salice, et la partie disponible de la division de réserve alla de Sandra à Castelnovo. Les avant-gardes de ces divers Corps d'armée furent en même temps reportées en avant, et les brigades de cavalerie s'étendirent dans la plaine, sur la gauche du 9^{ème} Corps.

Ces troupes rencontrèrent, dans la matinée du 24 Juin, les

forces italiennes, en particulier, la division de cavalerie de réserve, et la division du Prince Humbert, qui se mouvaient, toutes les deux, dans la direction de Villafranca à Dosso buono et à Ganfardine; — puis la division Bixio qui marchait à gauche de la dernière division sus-indiquée. La lutte s'engagea bientôt, et se poursuivit toute la journée, sur le même terrain, sans résultat décisif. Un peu plus tard, et avec plus de vigueur encore, la division Cugia engagea aussi le combat, en s'avancant, sur la gauche de Bixio, vers Monte Torre et Staffolo, où elle rencontra les Autrichiens placés sous le général Hartung.

Laissons de côté, pour le moment, les attaques de la division Govone du 3^{ème} Corps et de la division Brignone du 1^{er} Corps, sur la rive orientale du Tione, et occupons-nous de ce qui se passa sur la rive occidentale, où la lutte la plus violente se déploya dès les 7 heures du matin.

Dans cette même partie de la matinée, la division de réserve rencontra près d'Alzarea l'avant-garde de la division Cerale, et comme elle lui était très-supérieure en nombre, elle la força de reculer. Alors le général Cerale occupa fortement Oliosi, et essaya l'attaque de la division autrichienne de réserve. Outre cette division, l'Archiduc Albert fit avancer contre Oliosi, de l'autre côté du Tione, la brigade Piret du 5^{ème} Corps, tandis que les brigades Mœring et Bauer du même Corps s'avançaient contre Santo Rocco di Palazzuolo.

La réunion du 5^{ème} et du 9^{ème} Corps fut bientôt établie par la brigade d'avant-garde du 7^{ème} Corps lequel s'avancait par Sona sous les ordres du général Scudier et de Sona marcha sur Zerbare.

Bientôt Oliosi fut mis en flammes par la nombreuse artillerie autrichienne, et le général Cerale dut abandonner cette position. Ce brave général se retira vers Monte Vento au milieu

de violents et perpétuels combats, dans lesquels ses soldats ne montrèrent pas moins de bravoure que leurs ennemis. Lui-même fut blessé, et le général Villarey, l'un de ses commandants de brigade, fut tué. La division autrichienne de réserve et la brigade Piret se portèrent, à sa suite, vers Monte Vento. Il était 1 heure de l'après-midi quand la bataille prit, sur cette aile de l'armée, une tournure si mauvaise pour les Italiens. La division Cerale était alors dans une de ces positions fatales où la bravoure la plus signalée ne sert à rien. Elle n'était point appuyée, et, malheureusement, ne pouvait pas l'être.

La division Sirtori s'avança lentement de Valeggio jusques vers la chapelle de Santa Lucia sur le Tione, et prit position dans cette localité qu'il ne faut pas confondre avec le village de Santa Lucia situé devant Vérone, et où eut lieu la bataille du 6 Mai 1848. Cette division arriva à propos pour couvrir le flanc droit de la division Cerale qui se remettait en ordre sur le Monte Vento. Mais cette dernière division-ci avait été si longtemps abandonnée à elle-même qu'elle ne pouvait qu'être fortement ébranlée. Le général Durando chercha à la réorganiser, mais bientôt il fut blessé lui-même et dut se retirer du combat.

Vers les deux heures, la division de réserve et la brigade Piret s'avancèrent au pas de charge contre Monte Vento; la division Cerale, obligée de commencer la retraite sur Valeggio, fut soutenue par la réserve du 1^{er} Corps d'armée, savoir par 4 bataillons de Bersaglieri, par 4 batteries et par la brigade de cavalerie. Une autre circonstance empêcha l'aile droite des Autrichiens de faire une vigoureuse poursuite. Le général Pianelli, qu'on avait laissé sur la rive droite du Mincio, avait été averti du mauvais état des affaires près d'Oliosì, et envoya aussitôt une brigade de sa division jusqu'à Monzambano sur la rive

gauche; il menaçait ainsi le flanc droit des troupes autrichiennes qui s'avançaient sur Monte Vento. Durando étant blessé, Pianelli se chargea du commandement de la partie des troupes du 1^{er} Corps qui lui tombèrent sous la main; mais ce n'était pas là un secours, ni un résultat bien important.

Le Monte Vento une fois évacué par les Italiens, les brigades Bauer et Möring du 5^{ème} Corps autrichien avancèrent avec vigueur par Santo Rocco di Palazzuolo contre la position de Santa Lucia occupée par Sirtori. Celui-ci, ne se sentant plus couvert sur sa gauche, commença, avant 3 heures, sa retraite sur Valeggio, en passant par le Monte Mamaor, jusqu'où il fut vigoureusement suivi et poussé par les Autrichiens.

Pendant que la brigade Piret suivait assez lentement les débris de la division Cerafe, car, des deux côtés, les troupes étaient harassées par la chaleur brûlante de la journée, la division autrichienne de réserve se tourna vers Salionze et Monzambano pour repousser le général Pianelli.

Vers les 3 heures de l'après-midi, l'aile gauche de l'armée italienne était chassée de toutes ses positions. Cependant une lutte ardente continuait encore sur les hauteurs, le long de la rive orientale du Tione, où le combat ne s'était engagé très-sérieusement qu'assez tard.

Le 9^{ème} Corps d'armée autrichien avait reçu l'ordre positif de se maintenir près de Somma-Campagna. Aussi, quand la division Cugia s'avança, vers les 8 heures du matin, par Madonna della Croce et le Monte Torre pour atteindre Staffalo, le lieutenant-général Hartung fit occuper très-fortement avec de l'artillerie Casa del Sole et Berettara. Bientôt même il reçut l'ordre de pénétrer aussitôt que possible jusques vers Custozza. Mais il fut arrêté longtemps par la vaillante résistance de la division Cugia, soutenue, sur sa droite, par la division du Prince Humbert.

Celle-ci fut, dans le même temps, violemment attaquée par les brigades de cavalerie Pulz et Bujanovics, et son infanterie dût même plusieurs fois se former en carrés, dans l'un desquels (49^{ème} régiment, brigade de Parme) le Prince héréditaire trouva par moments un abri.

Sur la gauche du général Cugia, entre lui et le général Sirtori, la division Brignone intervint maintenant dans la bataille. Cette division, qui appartenait au premier Corps d'armée, se composait des deux brigades, les grenadiers sardes, sous le général Gozzani di Treville, et les grenadiers lombards, sous le prince Amédée. Elle avait été destinée, dans l'origine, à former la réserve des deux Corps d'armée appelés à combattre. Elle avait d'abord traversé le Mincio près des moulins de Volta; puis, elle s'était portée, le 24, au matin, sur Valeggio, d'où elle fut dirigée par le Tione vers Custozza. Ici, le général Lamarmora, le principal conseiller du roi et son aide le plus rapproché, l'avait conduite lui-même au combat. La division s'avança donc par Custozza sur Monte Godio, où elle fut bientôt attaquée par la brigade Scudier du 7^{ème} Corps autrichien. Les grenadiers italiens déployèrent une brillante bravoure; mais ils devaient bientôt avoir affaire avec des ennemis très-supérieurs en nombre, car on jeta contre eux les deux dernières brigades du 7^{ème} Corps, celle du colonel Tœply de Hohenvest et celle du comte Welfersheimb.

La division Brignone se maintint dans ses positions quelques peu de temps après midi. Les deux commandants, Gozzani et le prince Amédée, ayant été blessés, Brignone se vit obligé de se retirer vers Custozza. On fit avancer à sa place la division Govone du 3^{ème} Corps.

La chaleur étouffante qu'il faisait amenait de temps en temps des pauses plus ou moins longues dans la bataille. Ce

fut, en particulier, le cas au moment où la division Govone s'avança sur Custozza pour remplacer la division Brignone.

Ce ne fut qu'après la perte du Monte Vento par la division Cerale, et après l'abandon de la position de Santa Lucia par la division Sirtori, que le combat se ralluma avec violence entre Monte Godio, Staffalo et Custozza.

Le 7^{ème} Corps autrichien, appuyé, d'un côté, par la brigade de l'aile gauche du 5^{ème} Corps laquelle, après la retraite de Sirtori, n'avait plus d'adversaires devant elle, et, d'un autre côté, par les fortes batteries du 9^{ème} Corps placées près de Casa del Sole, s'avança avec une impétuosité toujours plus forte vers Bagolina et la petite forêt adjacente, et enleva ces deux points aux troupes de Govone.

Maintenant le général Cugia, se voyant débordé sur sa gauche, dut nécessairement abandonner peu-à-peu les hauteurs du Monte Torre et de Madonna della Croce. Vers les 5 heures du soir, la retraite des Italiens devint générale. Toutefois, ce n'était nullement une retraite précipitée, et la poursuite, de la part des Autrichiens, ne fut pas très-vigoureuse. Le 3^{ème} Corps d'armée italien se retira pas à pas, avec son aile gauche, sur Prabiano, et, avec sa droite, sur Villafranca. Ce ne fut que vers les 7 heures du soir que les Autrichiens occupèrent Custozza qu'on leur abandonnait.

La retraite fut couverte, dans la plaine entre Villafranca et Custozza, par la division de cavalerie de réserve, par la brigade de cavalerie du 3^{ème} Corps d'armée et par la division Bixio. Quelques petits détachements du 2^{ème} Corps eurent encore à livrer des combats partiels.

Comme nous l'avons déjà indiqué, les deux divisions Angioletti et Longoni de ce 2^{ème} Corps d'armée avaient reçu l'ordre de quitter le 24 Juin, la contrée de Castellucchio, de

passer par Goito, et de traverser le Mincio. Comme ces troupes n'avaient point eu de fatigues à supporter, les jours précédents, elles auraient, en tout cas, pu partir de Castelluccio, le 24, de très-bonne heure, et, vû la chaleur accablante qui régnait, elles auraient dû faire cet effort. Car, si elles étaient parties à 8 heures du matin, comme l'avait fait le 9^{ème} Corps autrichien, elles auraient très-bien pu, à 8 heures avant midi, avoir déjà franchi la rivière, et se trouver, sans avoir essuyé de trop grandes fatigues, à Villafranca, dans les premières heures de l'après-midi. Malheureusement pour les Italiens, il n'en fut pas ainsi.

On ne saurait nier que les troupes italiennes ne se soient parfaitement bien battues sur la ligne de Monte Vento jusqu'à Staffalo et Gonfardine. Toutefois, dans tout le cours de la bataille, on ne peut qu'être frappé d'un défaut de liaison et d'ensemble, d'un certain manque d'habile direction générale et de persévérance, soit dans les plans, soit dans la lutte, et enfin d'une prompte lassitude surtout chez les chefs. C'est ainsi que le général Lamarmora qui, après avoir amené au combat la division Brignone, observait le combat depuis la contrée de La Gherla, considéra bien trop vite peut-être la bataille comme perdue. La division Brignone une fois forcée de battre en retraite, il engagea le roi Victor Emmanuel, qui assistait au combat dans la contrée de Villafranca et de Custozza, à se porter sur Valeggio et, delà, sur la rive droite du Mincio. Lui-même accourut à Goito, pour faire avancer les divisions Angioletti et Longoni, conduite bien difficile à comprendre, puisque, par cette absence, il n'y avait plus de Commandant en chef sur le champ de bataille. Le général prétend, il est vrai, dans son rapport, qu'il avait encore compté, moyennant ces divisions du 2^{ème} Corps, ramener la victoire sur les hauteurs de Custozza, pendant que Bixio et le prince Humbert couvraient le flanc droit du 3^{ème}

Corps. Mais son propre rapport semble prouver que cette dernière éventualité n'eut pas lieu, ou bien qu'une singulière confusion s'était emparée de l'esprit du général.

Quand Lamarmora arriva entre 3 et 4 à Goito, il n'y trouva d'abord qu'une faible avant-garde du Corps de Cucchiari. Il l'envoya immédiatement sur Villafranca, où elle prit part aux derniers moments des combats de retraite, dont les tonnerres ne finirent de retentir que vers les 9 heures du soir.

Le gros des divisions Angioletti et Longoni n'avait pas bougé de Castelluccio. Ce fut sans doute cette fâcheuse circonstance qui engagea Lamarmora à ne plus penser qu'à la retraite. Il envoya immédiatement un officier à Valeggio pour s'assurer ce point de passage; un autre officier, chose difficile à comprendre, et cependant bien réelle, dut s'en retourner de Goito à Custozza pour y aller recueillir des nouvelles sur l'état de la bataille.

Les Italiens se retirèrent de toutes leurs positions sans ordre venant du général en chef; à peine les commandants de Corps d'armée dirigèrent-ils la retraite, ils en laissèrent le soin aux commandants de division. Ces derniers, à l'exception de Sirtori, se sont tous parfaitement conduits; il faut distinguer entr'autres les généraux Cerales et Cugia. Pianelli mérite aussi d'être cité pour l'indépendance et la fermeté de ses résolutions. Peut-être est-il plus difficile de comprendre en quoi le prince Humbert et Bixio ont mérité des louanges, puisque, en tout cas, c'est eux qui, dans cette chaude journée, eurent la tâche, ou le jeu le plus facile. Les soldats du général Brignone rendirent, de leur côté, de grands services par leur persévérante bravoure.

Pour ce qui concerne le premier Corps d'armée, la division Pianelli se retira sur Monzambano, celles de Cerales et de Sirtori à Valeggio, et celle de Brignone à Molini della Volta. Pour

le second Corps, les divisions Govone et Cugia marchèrent sur Valeggio, le prince Humbert et Bixio sur Goito. Le premier Corps évacua la rive gauche du Mincio déjà dans l'après-midi et la soirée du 24; le 3^{ème} Corps et la cavalerie de réserve, pendant la nuit du 25. Les premiers se rassemblèrent, le 25, près de Goito; les seconds, entre Goito et Cerlungo. Des détachements de cavalerie continuèrent à occuper une position avancée le long du fleuve. Le pont de Valeggio fut livré aux flammes.

Les pertes furent considérables des deux côtés. A en croire leurs listes mortuaires qui, du reste, ne semblent pas complètes, les Autrichiens auraient perdu 960 morts et 3690 blessés. Ajoutons-y 900 à 1000 prisonniers non blessés, et la perte totale se montera à environ 5500 hommes. Il y aurait donc eu un homme de perdu sur 10 combattants. Le 5^{ème} Corps perdit 212 hommes en morts, et 904 en blessés; le 9^{ème} Corps, 312 morts et 1163 blessés; le 7^{ème} Corps, 259 morts et 816 blessés; la partie disponible de la division de réserve, qui avait eu tant à lutter, au commencement, contre la division Cerales, comptait 164 morts et 714 blessés; la cavalerie de réserve n'avait que 4 morts et 28 blessés. Le reste fut perdu dans la sortie que la garnison de Peschiera fit contre la division Pinelli.

Dans le nombre des morts de l'armée autrichienne nous trouvons 68 officiers; 1 sur 14 hommes; parmi les blessés, 215 officiers; 1 sur 15 hommes. Cette perte en officiers est assez forte; car, à cette époque, et vu les nombreux besoins qu'amenait la nouvelle organisation des troupes, on avait plutôt trop peu que trop d'officiers. Ces pertes doivent probablement être attribuées au tir remarquable des Bersaglieri.

La proportion des morts aux blessés est de 1 à 4. Autrefois, on en aurait conclu que les combats d'infanterie avaient prédominé dans la bataille. Mais, depuis qu'on n'emploie

presque plus que des armes de précision et surtout des canons rayés, des grenades coniques et des grenades à la Shrapnell, cette conclusion ne pourrait plus se justifier.

De son côté, l'armée italienne perdit, le 24 Juin, 720 morts, dont 69 officiers; 1 sur 11 hommes; 3112 blessés, dont 203 officiers; 1 sur 15 hommes; de plus, en hommes manquant à l'appel, 4315 hommes, parmi lesquels 63 officiers. Dans ce nombre d'hommes perdus, il y avait encore bien des blessés qui étaient restés couchés sur le champ de bataille. La perte totale des Italiens se monte à 8147 hommes, dont 4991 hommes pour le premier corps d'armée, et surtout pour les divisions Ceraie et Brignone; 2768 pour le troisième Corps, notamment pour les divisions Cugia et Govone. La réserve de cavalerie perdit 52 hommes, et les détachements du second Corps d'armée, venus en dernier lieu au combat, ne perdirent que 11 hommes. Le rapport des blessés aux morts est aussi celui de 4 à 1. La proportion des blessés et des morts, parmi les officiers, est, à peu de chose près, la même que chez les Autrichiens, parce que les Italiens avaient un plus grand nombre d'officiers sur un même nombre de soldats.

Les divisions Angioletti et Longoni n'ayant paru au combat qu'avec une fort petite partie de leurs troupes, on peut admettre le chiffre de 66,000 soldats italiens ayant réellement pris part à la bataille. Cela donnerait 1 mort ou 1 blessé sur 17 hommes, et, si l'on tient compte des prisonniers, nous aurions 1 homme de perdu sur 8 à 9 combattants.

La perte des Italiens fut grande, sans doute; cependant, si l'on fait abstraction du chiffre des prisonniers, elle n'était point telle qu'elle obligeât à abandonner le plan de la guerre. Que l'on réfléchisse, par exemple, aux pertes que l'armée prussienne subit à Ligny, le 16 Juin 1815, et qui n'empêchèrent pas de

la ramener victorieusement au feu, deux jours plus tard, à Waterloo, et l'on accordera quelques jours de repos aux troupes italiennes, mais l'on se dira que sans doute elles devaient reprendre bien vite l'offensive.

Cependant il n'en fut rien. — L'armée placée sous les ordres directs du roi fut reportée tout entière derrière l'Oglio. Victor Emmanuel établit son quartier-général à Torre Malimberti près de Pescarolo. Cialdini, qui n'avait pas encore franchi le Mincio, puisque le passage ne devait s'en faire que durant la nuit du 25 au 26 Juin, retira ses troupes loin de la rivière, aussitôt qu'il eut été informé de l'issue de la bataille de Custozza, et s'étendit, à gauche, vers Cento, Mirandola et Modène, où il transféra, le 28, son quartier-général pour avoir des communications plus faciles et plus rapprochées avec l'armée principale.

Durant deux jours, les feuilles italiennes ne parlèrent point de la bataille, dont on connut l'issue en France et en Suisse plus tôt qu'à Milan même. Les premiers rapports officiels laissaient dans le doute sur le but qu'on avait voulu poursuivre en franchissant le Mincio, ainsi que sur l'issue du combat. La bataille, se plaisait-on à dire, n'avait été ni perdue, ni gagnée. Mais, en réalité, c'était bien une bataille perdue par les Italiens, puisqu'ils n'avaient point atteint leur but, qui était de s'établir fortement au milieu du Quadrilatère, et qu'ils avaient été forcés d'évacuer le champ de bataille. Ne sont ce pas là les principaux caractères d'une défaite? On annonça officiellement que les opérations recommenceraient bientôt dans une autre direction et sur d'autres plans (con altre indirezzo). Le plan primitif de campagne était donc déclaré abandonné. Cet abandon subit d'un plan auquel on avait eu tout le temps de réfléchir, et qui, sans doute, n'avait été adopté qu'après de longues et mûres ré-

flexions, puisqu'il contredisait toutes les règles ordinaires de la Science militaire, cet abandon, disons-nous, montre suffisamment que l'ébranlement était beaucoup plus grand dans l'armée italienne qu'on n'aurait été tenté de le croire d'après les simples pertes matérielles qu'on avait subies. Le soldat italien est essentiellement d'un esprit mobile; il grossit facilement les pertes ou les avantages, les défaites comme les victoires, et autant il est prompt à élever jusqu'aux nues un général heureux et victorieux, autant il est prêt à rabaisser dans son estime et à ne juger qu'avec défiance un général qui aura subi quelque échec; il lui refusera toute capacité militaire, et peut-être ira-t-il même jusqu'à l'accuser de trahison. L'administration, qui, du reste, n'est nullement la partie forte de l'armée italienne, tombe bientôt dans la confusion et le désordre, ce qui ne contribue pas médiocrement au relâchement de la discipline. De plus, il ne manque pas d'accusations et de récriminations réciproques entre les chefs supérieurs de l'armée.

Un repos prolongé était donc d'absolue nécessité, pour qu'on pût reprendre en quelque sorte connaissance, et pour pouvoir ramener les choses à-peu-près à l'état où elles étaient avant le passage du Mincio. Les Autrichiens ne troublèrent nullement ce repos. Cependant, le 30 Juin, quelques détachements de cavalerie passèrent sur la rive droite du Mincio, et poussèrent jusqu'au Chiese. Mais tous leurs mouvements prouvèrent que l'Archiduc Albert ne pensait point à prendre l'offensive et à se porter en avant dans la Lombardie. On a voulu expliquer cette réserve par une convention secrète et par des obligations que les Autrichiens auraient contractées vis-à-vis de la France. Mais cette explication tombe d'elle-même, quand on vient à réfléchir aux efforts de tout genre que l'Autriche avait à faire dans le Nord. Du reste, les progrès des Prussiens en Bohême et leur

marche victorieuse donneront bientôt aux affaires une tout autre tournure, une physionomie peut-être bien inattendue.

4. Opérations secondaires.

Sur le flanc gauche de l'armée italienne se trouvaient les Volontaires de Garibaldi qu'on avait fortifiés dans la Valteline par des gardes-nationales mobiles tirées du pays, et qui devaient surveiller les passages du Tyrol méridional. L'organisation *effective* de ces corps de Volontaires ne marchait que fort lentement, parce qu'on manquait d'officiers et d'employés d'administration.

A l'explosion des hostilités, il y avait, assurait-on, de disponibles pour le Nord, 4 régiments de volontaires, et deux régiments de carabiniers; soit un total de tout au plus 6000 hommes. La masse principale des Volontaires était réunie près de Rocca d'Anfo, au lac d'Idro, et prête à pénétrer dans les Giudicaria. Un détachement fut posté par le val Camonica vers la vallée supérieure de l'Oglio, en avant d'Edolo, et vers le Tonal; un autre détachement fut porté en Valteline jusqu'en avant de Tirano, du côté de Bormio.

Du 22 Juin au 3 Juillet, il y eut plusieurs combats sur ces trois lignes. Une division du corps principal des Volontaires franchit, le 22 Juin, la frontière du Tyrol par le passage de Bruffone (Monte Brugon), à l'est de Storo. Les Autrichiens en prirent occasion de se plaindre que les troupes italiennes eussent illégalement commencé les hostilités avant le temps dont on était convenu. Dans la Valteline et au Tonal, il y eut plusieurs rencontres, les Autrichiens ayant, à leur tour, envoyé des détachements en reconnaissance qui franchirent la frontière par le col de Stilfs et par le Tonal. Près du lac d'Idro, le 25 Juin, un violent combat fut livré sur la frontière, autour du pont qui

reouvre le torrent de Caffaro; il y en eut un plus considérable encore, le 3 Juillet, un peu à l'ouest, dans la direction de Bagolino et de Condino. Garibaldi y fut blessé. Au reste, rien de décisif ne pouvait être obtenu sur ces points. Les Autrichiens n'avaient aucun intérêt à se faire jour par ces passages, et Garibaldi, de son côté, n'avait rien de plus essentiel à faire, pour le moment, que d'habituer ses troupes au feu, et à en fortifier l'organisation par l'éloignement successif de tous les mauvais éléments.

Venons en maintenant à la flotte italienne. — A partir de la moitié du mois de Mai, elle était réunie à Tarente. Le commandement en avait été remis à l'amiral Persano.

Persano divisa la flotte en trois escadres. La première, ou l'escadre de bataille, se composa des frégates cuirassées *Re d'Italia* (vaisseau-pavillon), *Re di Portugallo*, *San Martino*, *Ancona*, *Maria Pia*, *Castelfidardo* et *Affondatore* (vaisseau-bélier). On y joignit le *Messenger* en qualité d'avis, Persano se chargea lui même du commandement de cette escadre. — Une flotille, qui se composait des chaloupes canonnières *Montebello*, *Vinzaglio*, *Confienza*, de l'Aviso *la Sirène*, et des navires de transport le *Washington* et l'*Indépendance*, devait servir d'appui immédiat à l'escadre de bataille.

La seconde escadre, ou l'escadre auxiliaire, placée sous les ordres du Vice-Amiral Albini, se composait de navires à voiles et à vis non cuirassés, savoir des frégates *Marie Adélaïde* (vaisseau-pavillon), le *Duc de Genève*, *Victor Emanuel*, *Gaeta*, le *Prince Humbert*, *Charles Albert*, *Garibaldi*, et des corvettes, la princesse *Clotilde*, l'*Etna*, *Saint Jean* et *Guiscard*.

La troisième escadre, soit l'escadre côtière ou de siège, commandée par le Contre-Amiral Vacca, se composait de vaisseaux cuirassés à fond plat, savoir de la frégate le *Prince de*

Carignan (vaisseau-pavillon), des corvettes la Terrible et la Formidable, et des chaloupes canonnières Palestro et Varèse. L'Explorateur s'y ajoutait en qualité d'Aviso.

Enfin l'escadre de transport, laquelle n'était point destinée à combattre, consistait en 15 navires pouvant porter environ 20,000 hommes, non pas, cela s'entend, pour une longue traversée, mais uniquement pour le passage de la mer adriatique.

Aussitôt la nouvelle reçue de la déclaration de guerre, la flotte de l'Amiral Persano quitta, le 21 Juin, le port de Tarente, et fit voile vers le port d'Ancône, dans lequel elle arriva et jeta l'ancre le 25 Juin.

Quoi que les Italiens aient pu penser de la coopération de leur flotte avec leur armée de terre, la flotte, en abordant à Ancône, y trouva la nouvelle de la bataille de Custozza et des mouvements de retraite et de concentration qui en avaient été la suite. Ces nouvelles durent influencer sur la flotte, qui se trouva naturellement appelée à rester dans le port d'Ancône, et à y attendre ce qu'on décréterait en fait de nouveaux plans pour l'armée de terre.

L'Amiral Persano fit croiser l'Explorateur devant le port.

L'issue de la bataille de Custozza produisit l'effet contraire dans la flotte autrichienne.

Le Contre-amiral Tegethoff qui, dans les eaux d'Helgoland, en 1864, s'était distingué avec sa jeune flotte dans la lutte contre celle du Danemark, s'avança le 26 Juin, au soir, dans la direction d'Ancône, avec 6 frégates cuirassées et sept autres légers navires pour opérer une reconnaissance et pour provoquer la lutte.

L'Elisabeth, vaisseau à roues, bien connu depuis la guerre du Danemark, surtout pour avoir cerné le vaisseau du capitaine

Hammer nommé le Tyran de Sylt, marchait en avant des autres bâtiments, en guise d'explorateur.

Dans la matinée du 27 Juin, vers les 6 heures, la flotte autrichienne se présenta devant le port d'Ancône et se tint en dehors de la plus grande portée de l'artillerie. L'Elisabeth échangea des coups de canon avec l'Explorateur, et essaya même de lui couper la retraite, à quoi cependant elle ne réussit pas, l'Explorateur étant plus rapide dans ses mouvements et les batteries du port étant trop rapprochées pour qu'il n'y eût pas un danger éminent à s'avancer trop.

L'Amiral Tegethoff fit ranger son escadre en ligne de bataille devant la ville; les fregattes cuirassées en avant, les autres navires sur le second plan. De son côté, Persano commanda de chauffer les machines et se prépara à sortir du port. Mais, avant que ce mouvement s'opérât, la flotte autrichienne avait déjà reculé plus au nord.

Dans les guerres maritimes, la stratégie a consisté, dans tous les temps, à se tenir près d'un port à soi, ou près d'une côte que l'on domine, et à y forcer l'ennemi à accepter le combat. Ce genre de manoeuvres est devenu plus nécessaire encore depuis l'introduction des navires à vapeur et de la grosse artillerie à pièces rayées dont on arme actuellement les flottes. Le plus grand service que Tegethoff eût pu rendre aux Italiens aurait donc été d'accepter la bataille sous les canons d'Ancône, où, d'un côté, la victoire ne lui eût guère profité, puisque la poursuite aurait été bientôt gênée ou arrêtée, et où, d'autre part, une défaite l'aurait menacé d'une ruine complète, éloigné qu'il était de Pola d'au moins 70 lieues maritimes. Or, cet espace peut être parcouru en 7 heures de temps par des vapeurs qui n'ont souffert aucun dommage; mais des vapeurs endommagés par le feu de l'ennemi, et poursuivis par lui, ont besoin de beau-

coup plus de temps, surtout s'ils sont obligés de traîner d'autres navires à la remorque.

Pour le moment, la flotte italienne ne fit aucun mouvement. Les Italiens étaient fort mécontents. Ils s'appesantissaient sur les côtés défectueux de leur flotte dont, auparavant, ils n'avaient jamais voulu convenir. On disait qu'il n'y avait pas une véritable fusion de l'ancienne flotte napolitaine avec la marine sarde, que l'industrie italienne manquait de véritable élan, et qu'en particulier la flotte était toujours appelée à employer l'aide et l'expérience de constructeurs et de mécaniciens étrangers.

Ceux, en revanche, qui n'aimaient pas à relever les défauts de la flotte, accusaient d'incapacité ce même amiral Persano dont on avait si longtemps vanté et célébré les mérites militaires.

A notre avis, l'inaction de la flotte italienne s'explique complètement par le fait que l'armée de terre était rentrée en état de repos. Une flotte n'est jamais ni plus, ni mieux active, que lorsque ses mouvements coopèrent avec ceux des troupes de terre. Plus une flotte veut agir isolément et pour son propre compte, plus son action devient inutile. Un chef raisonnable et capable ne se décide à cette sorte d'action indépendante que lorsque les circonstances lui interdisent absolument tout autre choix, et lorsqu'il lui faut prouver que sa flotte n'est pas d'une complète inutilité, un véritable hors-d'œuvre.

Quittons maintenant le théâtre des opérations en Italie, et reportons-nous vers le Nord-Ouest et la Bohême.

II. Evénements militaires en Bohême.

1. Desseins et plans des Autrichiens.

A l'époque où les Prussiens commencèrent leurs opérations contre la Saxe, le Hanovre et l'électorat de Hesse, c'est à dire, vers la mi-Juin, l'armée autrichienne placée en Bohême consistait en 6 Corps d'armée, en 2 divisions de grosse cavalerie, et en 2 de cavalerie légère, sans compter les troupes employées dans les places fortes.

Il y avait le premier Corps, celui de Bohême, sous le comte Clam-Gallas, général de cavalerie; le second Corps, Austro-Styrien, sous le Lieutenant-Général comte de Thun-Hohenstein; le quatrième Corps, de Moravie et Silésie, sous le L.-G. Festetics de Tolna; le sixième Corps de Hongrie, sous le L.-G. Ramming de Riedkirchen; le huitième Corps, sous l'Archiduc Léopold; le dixième Corps, sous le L.-G. de Gablenz, bien connu par la campagne de 1864 dans les duchés de Schleswig-Holstein.

Les deux divisions de grosse cavalerie étaient placées sous les ordres, l'une, du Prince Guillaume de Schleswig-Holstein-Glücksbourg, L.-G.; la seconde, sous ceux du Major-général Charles Zaitsek d'Egball. Les deux divisions de cavalerie légère étaient commandées par le Prince François de Lichtenstein, général de cavalerie, et par le Major-général, Prince Emerich de Thurn et Taxis.

Chacun de ces six Corps d'armée compte, à l'état normal, 30,000 hommes et 80 canons. Chaque division de cavalerie devait présenter 2700 hommes et 16 canons. La réserve en artillerie était de 12 batteries, soit de 96 pièces.

L'état normal de toute cette armée en campagne était donc

d'au moins 190,000 hommes et de 640 pièces d'artillerie. Il devait s'y joindre, plus tard, un autre Corps d'armée, et, de plus, on était convenu que le Corps d'armée de la Saxe devait se réunir à l'armée autrichienne de Bohême, soit que celle-ci s'avancât vers la Saxe, ou que les troupes saxonnes fussent appelées à se retirer vers l'armée de Bohême. Ce fut ce dernier cas qui se présenta, par suite des progrès rapides des Prussiens. Le nombre des Saxons étaient de 23,000 hommes avec 50 canons. Leur arrivée et celle du troisième Corps d'armée faisaient monter les forces autrichiennes à 240,000 hommes et à 800 pièces de canon.

A la tête de cette puissante armée était Bénédec, général d'infanterie, l'homme le plus populaire de toute l'armée autrichienne, plein de force et d'activité, bien qu'il eût atteint sa soixante et deuxième année. Il passait, avec raison, pour un général aux mouvements hardis et rapides. Il attaquerait le premier, disait-on; il entrerait dans Berlin. Telle était l'opinion des soldats, ainsi que du simple bourgeois autrichien, lequel s'efforçait de la faire partager aux populations braves, mais naïves, et, sur plus d'un point, assez ignorantes, de l'Empire. Nous ne savons trop quel meilleur général le gouvernement autrichien aurait pu élever au commandement de l'armée du Nord. Mais un homme tout seul ne saurait tout voir, ni tout faire; il lui faut des aides; il doit être entouré de forces sur lesquelles il puisse s'appuyer avec confiance. Or, c'est précisément là ce qui manquait au général Bénédec. La culture générale, le sentiment d'une parfaite union entre les divers Corps d'armée, ces avantages, qui font produire des merveilles à la discipline militaire des Prussiens, et qui y remplacent souvent le général par l'activité de ses subordonnés, — tout cela manquait à l'Autriche. De misérables discussions, de mesquines jalousies y exerçaient bien

plus d'empire que cela n'eût jamais été possible sous le gouvernement prussien.

Après chacune de ses défaites, l'Autriche a besoin d'une sorte de bouc émissaire. Or, comme il s'entend de soi-même qu'on n'ira pas chercher cette victime dans la dynastie elle-même, ni dans l'ensemble du système gouvernemental, nous voulons dire, dans l'absurde pêle-mêle des populations les plus diverses et les plus hétérogènes, il faudra bien s'en tenir à l'un ou à l'autre des généraux, ou même à plusieurs à la fois.

Le général Bénédec fut accueilli avec la plus entière confiance par celles des populations autrichiennes qui éprouvaient encore de l'intérêt à sauvegarder l'existence d'un Empire d'Autriche. On disait, à sa louange, qu'il avait réclamé pleine liberté d'action et de mouvements de la part du gouvernement et du ministère Belcredi, et que l'Empereur François Joseph lui avait accordé toutes ses demandes. On assurait qu'il ne serait point placé, comme le comte Giulay, en 1859, sous l'influence du Cabinet de Vienne, et qu'il pourrait choisir à son gré les hommes dont il aurait besoin.

Mais peut-être qu'en réclamant une pareille liberté d'action, et en accordant une telle valeur à ce qu'on acquiesçât à ses demandes, le général Bénédec ne fit preuve que de la vraie bonhomie de son caractère. S'il avait bien réfléchi à la nature de la cour impériale et de l'organisation de l'armée autrichienne, peut-être aurait-il dû se dire que cette liberté complète qu'on lui accordait ne servirait, en cas de non-succès, qu'à faire peser plus lourdement sur lui toute la responsabilité d'une défaite, et non pas à lui assurer quelque durable succès.

N'était-il donc pas à-peu-près impossible de changer immédiatement toute la composition du corps des généraux? Si Bénédec lui-même échappait à toute influence directe, partie de

Vienne, qui lui assurait que ses subordonnés y échapperaient également? Sa popularité, toute grande qu'elle était, en général, dans l'armée, ne le laissait pas manquer d'envieux et d'adversaires dans les rangs militaires supérieurs. Il n'était point lié avec la haute noblesse autrichienne, et surtout pas *avec la haute noblesse des Emigrés*, qui joue un rôle si important dans l'armée autrichienne. D'ailleurs, n'oublions pas que Bénédec appartient à l'église protestante. Bien plus, il ne pouvait être en même temps Chef d'armée, Ministre de la guerre et Ministre des finances. En tout état de cause, il restait sous la dépendance de ces deux derniers Ministères pour tout ce qui concernait l'organisation et l'armement de ses troupes; le Ministre de la guerre et celui des finances dépendaient eux-mêmes, à leur tour, de l'état des finances, lequel ne se prêtait guères à des mouvements et à une action bien énergiques.

Certains gens ont l'habitude de combler de louanges enthousiastes et peu raisonnées tout homme qui occupe une haute position, quitte à l'accabler, plus tard, d'un blâme aussi peu raisonné, quand il ne répond pas à leur attente, parce qu'il lui était tout simplement impossible de le faire. Mais ceux qui jugent plus sainement des difficultés, et qui veulent rester justes dans leurs appréciations, se demandaient d'avance si c'était bien réellement de son plein gré que Bénédec avait accepté ou conservé pour Commandants de Corps d'armée les Clam-Gallas, les Thun-Hohenstein, et l'Archiduc Léopold. Le doute était permis. Ils ne voyaient dans ces faits qu'une preuve de plus que *la pleine liberté d'action* du général en chef de l'armée du Nord serait singulièrement limitée et contrecarrée par les circonstances au milieu desquelles il aurait à agir.

La position du Chef de l'État-major, le baron Alfred de Henickstein, était tout autre, au jugement des personnes entendues.

Avant ses échecs, on ne pouvait, de certains côtés, assez vanter son esprit, son intelligence et ses connaissances; plus tard, on en vint jusqu'à lui faire un reproche de son origine juive. Le fait de l'origine est, du reste, authentique. Le grand'père du baron Alfred était un juif, du nom de Hœnig, qui, chaussé d'un soulier et d'une botte, un sac sur le dos, pour y mettre de vieux cuir, arriva à Lemberg du temps de la guerre de sept ans, et qui obtint, déjà en 1784, des titres de noblesse, faible addition à l'ancienneté de sa race, puis qu'il appartenait à la tribu de Levi.

Au reste, on peut être d'origine juive, et ne manquer d'aucune capacité. Les plaisants se trompaient grossièrement en faisant observer que le baron Henickstein n'avait été nommé Chef de l'Etat-major de l'armée de Bohême que parce que, selon les explications du Comte de Mensdorf, il ne s'agissait pour cette armée que de servir de protection aux Israélites du pays. En effet, bien avant la guerre, le baron de Henickstein occupait déjà cette haute position; il était ainsi parfaitement naturel qu'il entrât, en cette même qualité, dans l'armée de Bohême, à moins qu'il n'y eût des raisons bien majeures de l'éloigner et de le remplacer. Ces raisons, il est vrai, existaient: mais ces raisons elles-mêmes auraient dû empêcher déjà précédemment que Henickstein ne fût nommé à un poste d'aussi haute confiance que celui de Chef de l'Etat-major de l'armée. Cela n'ayant pas eu lieu en temps convenable, on a de la peine à comprendre comment ces raisons furent comprises tout-à-coup, et comment on en vint à se diriger d'après elles.

Disons franchement que le baron de Henickstein est un homme de beaucoup d'esprit et d'intelligence, mais de cette sorte d'esprit qui attaque tout et décompose tout, et auquel on reconnaît peut-être son origine. C'est un homme de critique,

d'analyse destructive, plutôt qu'un esprit ordonnateur et créateur, d'où il suit qu'il n'était, en aucune façon, propre à occuper sa haute et difficile position militaire dans une armée qui était appelée à une activité éminemment positive.

Si Bénédec ne se préoccupa pas de se pourvoir d'un autre chef d'Etat-major, cela peut s'expliquer, indépendamment de l'influence qu'exerce sur tout homme une position déjà faite et bien dessinée, par les deux raisons que voici : l'une, que Bénédec lui-même, étant un homme d'une nature entièrement opposée, ne comprenait nullement la nature et l'esprit de Henickstein, et lui trouvait des capacités qui, dans le fond, ne pouvaient point exister en lui. Ces deux personnages ne se rencontraient sur aucun point, et c'est pour cela peut-être qu'ils s'estimaient. Ils ne se comprenaient nullement. La seconde raison se trouverait peut-être dans la nature en quelque sorte flatteuse, prévenante, cajolante de Henickstein. Or, Bénédec n'est nullement insensible à la flatterie, et c'est là une faiblesse qui se rencontre chez un grand nombre de natures solides et positives, mais trop naïves peut-être. — Le général Krismanich, grand-maréchal des logis, n'avait été appelé par Bénédec que grâce à d'anciens souvenirs d'amitié. C'était un homme aimant ses aises, un vrai pacha turc, qui était parfaitement à la hauteur du poste auquel il était destiné, aussi longtemps, du moins, qu'il ne s'agirait que d'intérêts de peu d'importance, mais non pas dans un moment où l'existence même de l'Autriche était en jeu.

Il ne faut pas se cacher que les Autrichiens étaient loin d'estimer leurs adversaires à leur valeur réelle. Cette seule circonstance expliquera, plus tard, bien des choses, mieux que l'importance attribuée aux fusils à aiguille, ou tel autre avantage plus ou moins réel. Il est de fait que la presse autrichienne

était en quelque sorte unanime à traiter les Prussiens d'une manière inqualifiable.

Un adversaire très-décidé de l'Autriche nous disait, peu de temps avant la guerre actuelle. „D'où provient, au fond, la réputation de l'armée autrichienne? Des Français, et uniquement des Français. Car, dès que ceux-ci ont battu un ennemi quelconque, ils ont l'habitude de l'élever jusqu'au ciel.“

Cette manière de faire des Français, si elle existe réellement chez eux, ne nous paraît pas manquer d'esprit. Nous dirions même volontiers qu'ils y ont été fidèles de plus d'une façon. Déjà Napoléon I leur a donné l'exemple de ne jamais mépriser, ni dénigrer, même avant la guerre, l'ennemi avec lequel on peut avoir affaire. Au contraire, il relevait, autant que possible, son futur adversaire. L'honneur n'en était que plus grand, une fois la victoire obtenue. Une défaite elle-même perdait ce qu'elle pouvait avoir d'ignominieux. Les Français d'aujourd'hui ont suivi consciencieusement cette règle, et l'on pourrait dire qu'ils l'ont observée avec cette sorte de grandeur d'âme qui ne peut être produite que par la double culture de l'esprit et du cœur.

La conduite des feuilles autrichiennes fut précisément l'opposé. Les expressions les plus méprisantes furent prodiguées au peuple prussien. On éveillait ainsi dans les populations autrichiennes la présomption la plus dangereuse sur les victoires qu'on pensait remporter infailliblement. On faussait, par là, l'esprit des troupes, à tel point que, dans les rangs inférieurs de l'armée, on n'avait pas la moindre idée d'un respect quelconque pour l'ennemi. La presse ne parlait des Prussiens que comme de *garçons-tailleurs*, et l'on oubliait qu'il existe en Prusse tout un peuple qui est réellement représenté dans l'armée; un peuple bien plus unifié, pour ainsi dire, que ce n'est le cas en Autriche; un peuple qui, placé en face de ces attaques absurdes

et malveillantes, y répondrait par un immense déploiement de force, bien qu'il ne fût point partisan du système politique alors suivi par son propre gouvernement. On dirait presque que les organes de la presse politique en Autriche n'avaient pas la moindre idée de l'existence d'un pareil peuple dans le Nord de l'Allemagne. On pouvait bien rire de cet ancien écrivain français qui prétendait que la Marche de Brandebourg était la patrie des grands généraux; mais on ne pouvait, du moins, nier que ce même sol ne fût la patrie de valeureux et excellents soldats. Et combien d'autres provinces venaient se grouper autour de cette Marche de Brandebourg, toutes fécondes en aussi vaillants soldats qu'il y en ait jamais eu dans un pays quelconque!

Le plan de campagne des Autrichiens devait être un plan d'offensive. En effet, de semaine en semaine, de jour en jour même, il devenait plus évident qu'il s'agissait maintenant de savoir qui, de la Prusse ou de l'Autriche, dominerait en Allemagne. Mais comment la Prusse aurait-elle pu, *sans être détruite*, abandonner sa prédominance? L'Autriche ne le pouvait pas davantage. Il lui fallait donc s'attaquer à l'existence même de la Prusse, si elle ne voulait pas reconnaître les droits de cet état rival. Pour s'attaquer à cette existence, pour la détruire même, il fallait donc absolument procéder par l'offensive.

Aussi la presse de Vienne annonçait-elle, jour par jour, la marche victorieuse de Bénédec sur la ville de Berlin, qu'on devait, pensait-elle, abandonner au pillage des Croates et détruire de fond en comble. L'Etat-major de l'armée du Nord tenait un langage plus modeste que l'état-major de la presse viennoise, mais ne pouvait cependant pas échapper à certaines exigences. On fit imprimer des proclamations que l'on pensait répandre en Prusse, aussitôt qu'on en aurait atteint le territoire.

La masse principale de l'armée fut réunie entre Thérésien-

stadt, Prague, Josephstadt et Pardubitz, en avant de la ligne servant de base aux opérations en Bohême, et sur les embranchements qui, de l'Ouest, mènent à Dresde et à Lobau. Cette position indiquait clairement le dessein des Autrichiens de prendre, les premiers, l'offensive. Car, s'ils eussent voulu se tenir sur la défensive, il eût été bien plus naturel de se rassembler entre Brunn et Vienne, et ainsi de couvrir directement la ligne la plus courte qui conduisait à Vienne, celle de Neisse à Prerau.

Des raisons *secondaires* militaient pour l'offensive, aussi bien que la raison fondamentale et essentielle. Tout ce qui, dans le Sud de l'Allemagne, se rattachait au Particularisme cherchait son appui naturel en Autriche. C'était l'Autriche, qui, du point de vue militaire, devait *se montrer par des faits*, la base solide sur laquelle en aurait à s'appuyer. Il fallait donc, avant tout, *déliorer* la Saxe des troupes prussiennes qui l'inondaient déjà. De plus, il fallait absolument que l'Autriche conservât ses communications avec ses alliés du Sud, c'est-à-dire avec la Bavière, et avec les territoires qui fournissaient le 8^{ème} Corps d'armée de la Confédération et dont les événements de chaque jour contribuaient à augmenter le nombre. L'armée autrichienne se trouvait donc appelée à occuper, à l'Ouest, les lignes transversales de communication qui existaient entre les lignes dont ses adversaires avaient fait leur base d'opérations.

A les prendre en grand, *les opérations de l'armée autrichienne du Nord, de l'armée de la Bavière et de celle des autres Etats du Sud*, consistaient à faire une *grande conversion à droite* avec leur aile droite.

L'armée principale des Autrichiens serait donc allée, par Dresde et Goerlitz, sur Berlin, et aurait, en même temps, marché contre l'aile droite de l'armée prussienne concentrée en Silésie. De leur côté, les Bavares s'avancant à pas accélérés, par

Lichtenfels, dans les Etats de la Thuringe, *délivraient Meinigen, si fidèle à la Confédération, et la ligne aînée des Reuss, non moins fidèle.* Le 8^{ème} Corps, la vraie armée de l'Empire germanique, après s'être concentré entre Francfort et Hanau, s'empressait d'aller *délivrer* la Hesse électorale. Enfin, du côté du Nord, les Hanovriens venaient tendre la main aux Bavaois et à l'armée du Corps germanique.

Maintenant, supposé toutes choses égales, il n'y a pas de doute que les Bavaois et le huitième Corps d'armée n'eussent pu accélérer leur marche, comme cela doit se faire pour une aile appelée à faire une grande conversion. Car, d'un côté, le général Bénédec, avec son armée austro-bohémienne, allait avoir à combattre, en Saxe et en Silésie, toute la principale armée des Prussiens, et comme ces derniers lui opposaient presque toutes leurs forces bien organisées, certes, le jeu n'était pas facile pour lui, quelque peu de cas qu'il voulût faire de ses adversaires. D'autre part, les Bavaois, les Hanovriens, et l'armée de l'Empire semblaient, à vues humaines, devoir rencontrer moins de difficultés, et pouvoir d'autant mieux accélérer leur marche que la Prusse n'avait alors à opposer que 60,000 hommes contre leur nombre grandement supérieur de 150,000 soldats.

Les deux armées, l'autrichienne et l'allemande, se seraient ensuite concentrées pour se diriger sur Berlin.

Mais la *direction* que l'on imprime aux forces ne fait pas tout; il faut encore *les forces elles-mêmes*, et surtout il faut savoir *les employer à propos et en temps convenable.*

La grande masse des populations sentait, d'instinct pour ainsi dire, que la tâche de Bénédec était d'attaquer au plus vite. Aussi, quand on vit les Prussiens commencer leurs opérations en Saxe, dans le Hanovre et dans la Hesse, et Bénédec rester inactif, on put observer une grande impatience dans la partie

de la presse favorable à l'Autriche, impatience d'autant plus explicable et justifiable que l'état des finances de l'Autriche interdisait absolument toute heure de dépenses inutiles, causées par l'inaction d'une armée mise sur pied de guerre. La presse officielle, ainsi que la presse militaire, faisait allusion à quelque *plan de campagne bien obscur, mais infallible*, émané du Général en chef. Par cela même que ce plan devait être infallible, on ne pouvait sans doute en pénétrer facilement l'obscurité, mais les Prussiens allaient bientôt en ressentir les terribles effets, disait-on.

En réalité, et cela s'entend de soi-même, les délais de Bénédec ne venaient pas tant de l'impénétrabilité de ses plans militaires, que de ce que *rien n'était complètement préparé, ni achevé*, pour en assurer l'exécution, malgré tout le temps qu'on avait mis à ces préparatifs. Sans compter que le chiffre réel de l'armée était loin de répondre au chiffre officiel, on manquait de voitures et de chariots, comme des magasins nécessaires, par la simple raison qu'on n'avait pas d'argent pour les payer. Ces négligences et ces défauts, déjà bien grands dans l'armée autrichienne, l'étaient bien d'avantage encore chez ses Alliés bava-rois, et surtout chez ses Alliés du huitième Corps d'armée. Les troupes de la Hesse et de Nassau qui se retirèrent avec un équipement tout-à-fait défectueux sur la ligne du Main, furent un élément de faiblesse plutôt que de force pour ce huitième Corps. — Le grand-duché de Bade, enclavé ou enserré par les principaux Alliés allemands de l'Autriche, avait été forcé à se déclarer contre la Prusse et à mettre sur pied son contingent. Mais le gouvernement badois n'était pas de cœur dans ces manifestations, et le peuple lui-même ne tenait qu'en minorité le parti de l'Autriche. Peut-être le pays de Bade aurait-il pu s'abstenir de prendre part à l'occupation de la ligne du Main,

s'il avait revendiqué son droit d'employer ses troupes uniquement à l'occupation de la ligne du Rhin, contre tout tentative d'intervention de la part de l'étranger. Toutefois, il faut bien reconnaître qu'une déclaration semblable, surtout si elle devait être donnée publiquement, avait bien aussi ses grandes difficultés pour le gouvernement grand-ducal.

Que si l'on réfléchit au bizarre mélange des troupes du 8^{ème} Corps d'armée, — à la faiblesse naturelle des Corps de tous les petits États, qui *ne peuvent pas* faire la guerre *par eux-mêmes*, et qui doivent se sentir plus ou moins opprimés par ce pénible sentiment de leur faiblesse, — si l'on réfléchit au peu de *moyens matériels* dont ils disposent, — on comprendra que tous les mouvements se fissent avec lenteur, et qu'il n'aurait guères pu en être autrement, quand même on aurait mis à la tête du 8^{ème} Corps un général bien plus habile que le prince Alexandre de Hesse.

En voyant la marche lente et pénible que suivaient les affaires sur la ligne du Main, le gouvernement de Vienne crut devoir en revenir à un plan qu'il avait abandonné naguères; c'était de rassembler 15,000 Autrichiens sur le Main et d'en faire le noyau des troupes fédérales. Mais ces troupes, ne pouvant se trouver à la fois en deux lieux différents, devaient nécessairement manquer en Bohême, où, certes, un Corps de 15,000 hommes n'était point de trop.

Il s'agissait maintenant de remplacer ces troupes dans l'armée de Bohême. Comme c'est toujours le cas lorsqu'il y a des troupes alliées, il fallut bien des pourparlers, non seulement avec le prince Charles de Bavière et avec le prince Alexandre de Hesse, mais encore avec chacun des gouvernements en particulier.

Voici le résultat en peu de mots: Bénédec fut dans l'impossibilité de prendre *l'offensive* au moment où il aurait dû na-

tuellement le faire. La faute ne saurait lui en être attribuée, mais uniquement à la diplomatie impériale, au gouvernement lui-même, au Ministère tant vanté de Belcredi, lequel avait déclaré pouvoir faire l'impossible, et qui n'était, au fond, qu'un Ministère moderne de liberté sans liberté, d'administration impuissante et sans ordre, et d'unité mensongère.

On voit parfaitement que l'Autriche *pouvait* gagner du temps, si elle n'usait pas, en Diète, de procédés trop blessants contre la Prusse, et si elle ne poussait pas prématurément cette dernière à lui faire la guerre à elle-même. Bizarrie des événements! A Vienne même, on comptait sur Munic et sur Stuttgart; à Munic et à Stuttgart, on comptait sur Vienne! Partout *le papier* montrait des chiffres de cent milliers de soldats, et bien que chacun de ces États alliés sût à quoi s'en tenir sur ses propres forces, chacun d'eux croyait que ses Alliés possédaient effectivement ce que lui-même ne possédait qu'en imagination.

Une haine aveugle contre la Prusse les aveuglait tous, et cela de la façon la plus vulgaire et la plus mauvaise; car cette haine leur faisait mépriser leur adversaire. Plus tard, il est vrai, on se rejeta sur les fusils à aiguille, pour expliquer ses propres pertes et les victoires des Prussiens. Mais c'est une explication aussi fausse que celle qui veut voir la cause de ces victoires dans la réorganisation de l'armée prussienne en 1860. Aussi serons nous obligé, à chaque occasion qui s'en offrira, de montrer les vraies causes qui ont rendu vainqueurs les Prussiens. On partagera sans doute notre opinion sur leurs rapides et brillantes victoires, qui, ce nous semble, dépassent tout ce qu'on a vu dans les guerres de notre siècle: c'est que ces victoires reposent, bien plus que sur toute autre chose, essentiellement sur ce qu'il y avait de peu naturel, de forcé, d'arbitraire dans la

situation générale de l'Autriche et de la Confédération germanique, situation qui devenait, de jour en jour, plus tendue et plus intenable, à mesure que se déroulaient les événements de l'époque actuelle.

2. Intentions et plans des Prussiens.

La position que les troupes prussiennes occupaient primitivement en Silésie et dans la Marche, comme aussi dans la province de Saxe, était essentiellement calculée pour la défensive. On voulait *attendre*. Les positions avaient été choisies et prises, surtout en vue d'un *approvisionnement* facile des troupes et d'une plus grande rapidité dans leur *concentration*.

Le décret de la Diète, du 14 Juin, engageait pour ainsi dire la Prusse à attaquer, et même lui en fournissait l'occasion, si elle s'y prêtait. Car il faut bien avouer que la conduite de l'Autriche, dans cette affaire du décret de la Diète, équivalait à une vraie déclaration de guerre. Dès qu'il faisait entrer des troupes dans le Hanovre, la Hesse et la Saxe, le gouvernement de Berlin ne pouvait donc pas ne point penser aux déclarations de l'Autriche.

Il s'agissait ainsi de savoir, si les armées prussiennes *attendraient* d'être attaquées par les Autrichiens, soit en Silésie, soit en Saxe, ou si elles passeraient d'elles-mêmes à *l'offensive*. Les raisons politiques qu'il pouvait y avoir à garder la défensive avaient disparu; on n'avait plus à s'occuper que de savoir quel parti conviendrait le mieux, désormais, sous le point de vue militaire.

Le général en chef se prononça *pour l'offensive*. Nous allons en chercher les motifs déterminants:

1) En premier lieu, la provocation de l'Autriche est aussi

claire que le jour. Les procédés que l'Autriche s'est permis ont irrité *toute l'armée* prussienne, et l'on peut même dire *toute la nation*, sauf quelques esprits incorrigibles. Chaque soldat tient à prouver aux Autrichiens qu'on n'avait pas le droit de le provoquer de la sorte. Il faudra profiter de cette irritation des individus et *marcher en avant*. Les souvenirs des guerres du grand Frédéric ne sont pas effacés; ils exciteront leur juste empire.

2) Toutes les nouvelles qui nous sont parvenues démontrent que *l'armée autrichienne n'a point encore terminé ses préparatifs*. Ne lui laissons pas le temps de les achever. — (Notons ici que le service d'espionnage était très-bien organisé dans le quartier-général de l'armée prussienne, et fort mal chez les Autrichiens).

3) Pourquoi, en particulier, laisserions-nous aux troupes fédérales, au 7^{ème} et au 8^{ème} Corps, le temps de s'organiser et de se consolider? — L'étoffe était bonne dans ces troupes; *avec le temps* elles pouvaient singulièrement gagner en force. La Prusse, de son côté, pour ne pas se mettre dans une situation dangereuse, avait concentré *sur l'Elbe et sur l'Oder presque toutes les troupes* qu'elle avait sur sa première ligne de campagne. On n'avait pu laisser qu'un fort petit nombre de troupes dans les contrées du Weser et du Rhin. Or, ces troupes pouvaient bien suffire à tenir en échec les princes Charles de Bavière et Alexandre de Hesse, aussi longtemps qu'ils seraient occupés des premières nécessités de l'organisation de leurs armées; mais il n'en serait plus ainsi, à la longue. Dans ce cas, les événements qui pourraient se passer sur le théâtre Nord-Ouest de la guerre n'influeraient-ils pas en mal sur ceux du théâtre des opérations militaires au Nord-Est? C'est donc maintenant qu'il faut appliquer la maxime qui veut que l'on cherche *à obtenir successivement les plus grands succès, sur différents points, par la plus*

grande concentration possible de ses forces. Que l'Autriche soit repoussée, même un échec plus ou moins considérable dans les opérations au Nord-Ouest ne pourra être de grande et dangereuse portée.

4) L'occupation sans résistance de la Saxe par l'armée prussienne de l'Elbe et par une partie de celle du prince Frédéric Charles procurait une base étendue dont il fallait profiter soigneusement pour l'attaque.

5) L'armée prussienne, telle qu'elle existait en ce moment, était *jeune*. Il n'y avait qu'une assez faible partie de ses officiers, même dans les grades supérieurs, qui connussent la guerre par leur propre expérience; mais tous, officiers et soldats, brûlaient du désir de montrer au monde que l'expérience n'est pas absolument nécessaire pour conduire avec habileté et audace des soldats sur les champs de bataille, pourvu, toutefois, que les vieux militaires connussent bien leur métier et qu'on ne répandît pas inutilement le sang précieux des troupes. A ces conditions, on pouvait entièrement compter sur l'armée.

Une partie essentielle des avantages qui faisaient l'heureux partage des soldats prussiens, c'était, — pourquoi vouloir le méconnaître? — *la culture générale* du peuple, cette culture qui aiguise, pour ainsi dire, le sentiment de l'honneur jusques dans les dernières classes de la population, qui en étend le domaine, et qui rend *possible* aux Chefs *d'en appeler* avec succès *au sentiment national et aux souvenirs légués par l'histoire.*

L'attaque était donc chose résolue. Le roi Guillaume lui-même, bien que séjournant encore dans sa capitale, voulut prendre en mains le commandement en chef des armées rassemblées contre la Bohême. Le général de Roon, Ministre de la guerre, le général de Moltke, chef du Grand-État-major de l'armée, et le comte de Bismark, président du Conseil des Mi-

nistres, et major dans le 7^{ème} régiment de grosse cavalerie de la Landwehr, devaient accompagner le roi sur le théâtre des opérations.

Avant tout, il s'agissait de réunir les armées. On avait désigné pour entrer les premières en action trois divisions de l'armée de l'Elbe, placée sous les ordres du général Herwarth de Bittenfeld; c'était le 8^{ème} Corps d'armée; de plus, la 14^{ème} division, du 7^{ème} Corps. Le *Corps de réserve*, nommé bientôt premier Corps de réserve, et placé sous les ordres du général de Muelbe, devait rester en arrière pour occuper la Saxe. La partie active de l'armée du général Herwarth devait commencer par pénétrer en Bohême par Rumbourg, puis passer par Hünnerwasser jusqu'à Münchengraetz sur l'Iser et former l'extrême droite de l'armée d'invasion. Le centre, ou l'armée du prince Frédéric Charles, savoir les 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} Corps, plus un Corps de cavalerie de réserve commandé par le prince Albert de Prusse, devaient se rendre, par Goerlitz et Loebau, à Reichenberg et Turnau.

L'armée du prince royal avait son premier Corps, le 20 Juin, près de Landshut, le Corps des Gardes près de Brieg, le 6^{ème} et le 5^{ème} Corps près de Neisse. Cette armée devait s'avancer en Bohême sur deux colonnes, l'une passant de Landshut à Liebau et Trautenau, l'autre passant par Glatz, Reinerz et Nachod, toutes les deux arrivant ainsi, vers l'Elbe supérieure, à Arnau et à Koenighnhof.

Ces mouvements une fois exécutés, les Prussiens se trouvaient, en premier lieu, au Sud des montagnes, et ensuite, sur une ligne de front qui, de l'Iser près de Münchengraetz jusqu'à Koenighnhof, s'étend sur une longueur d'environ 7 lieues d'Allemagne. Ainsi, les deux grandes divisions de l'armée pouvaient combiner leurs opérations, et chacune d'elles en particulier, en

cas d'attaque de la part des Autrichiens, pouvait être soutenu rapidement par l'autre.

Dans le cas présent, nous pouvons admettre pour chaque Corps d'armée prussien, pris au complet, 28,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, et 96 pièces de canon, sans y ranger toutefois le Corps de cavalerie de réserve du Prince Frédéric Charles. Nous obtenons ainsi pour les huit Corps d'armée, calculés d'après le chiffre normal, environ 224,000 hommes 768 canons. Si nous y ajoutons la division du général Herwarth détachée du septième Corps de l'armée de l'Elbe, et comprenons 12,000 hommes avec 24 pièces, la grande armée que le roi Guillaume allait ainsi opposer au général Bénédek se monte à 236,000 hommes et 792 pièces d'artillerie. L'armée de Bénédek, y compris le Corps saxon, était de 240,000 hommes avec près de 800 pièces de canon.

D'après ce calcul, les Autrichiens auraient été supérieurs en nombre aux Prussiens. Cependant, il est probable que c'est plutôt la proportion contraire qui a existé. En effet, l'organisation de l'armée prussienne permet d'admettre une moins grande diminution de combattants, soit pour services accessoires, soit pour cause de maladies, avant l'entrée en action. En tout cas, la différence en faveur des Prussiens n'a pas dû être de grande importance.

La concentration des armées prussiennes présentait certaines difficultés; car, de Rumbourg à Lewin dans le pays de Glatz, où il faut se représenter les deux ailes lors de l'entrée en Bohême, la distance est de près de 20 lieues d'Allemagne, soit de dix journées de marche pour de grandes masses de troupes.

En outre, d'après le plan de campagne qu'on avait adopté, l'aile gauche, ou l'armée du Prince royal, avait à traverser la

parties les plus difficiles des Monts des Géants. En revanche, elle avait moins de chemin à faire pour arriver aux positions de l'Elbe supérieure, d'où elle pouvait se réunir immédiatement aux armées du prince Frédéric Charles et du général Herwarth, une fois celles-ci arrivées sur les bords de l'Isar. De Liebau à Arnau, la distance est à peine de quatre lieues, et de Schlaney sur la frontière de Glatz, près de Nachod, jusqu'à Kœniginhof, la distance est la même. D'autre part, depuis la frontière saxonne près de Rumbourg, et en passant par Leippa et Hünnerwasser pour arriver à Münchengrätz, il y a près de neuf lieues, et de la même frontière, près d'Ostritz et de Seidenberg, en passant par Reichenberg, il y a sept lieues jusqu'à Turnau.

Ces circonstances firent décider que le prince Frédéric Charles et le général Herwarth commenceraient à pénétrer en Bohême trois jours plus tôt que l'armée du Prince royal. On voulait, par cette opération, attirer sur eux l'attention du général Bénédek et faciliter, par cela même, au Prince royal sa sortie hors des montagnes de Glatz.

De son côté, le Prince royal, ayant ainsi à disposer de plusieurs journées, pensait à exécuter une démonstration analogue sur son extrême gauche. Dans ce but, il transféra, le 21 juin, son quartier-général à Ottmachau, et, le 22, il fit avancer dans la Silésie autrichienne, par Zuckmantel et Weidenau, la onzième et la douzième division du sixième Corps d'armée. Dans le même temps, tous les autres Corps de la seconde armée durent marcher à droite pour prendre les chemins assignés à leur entrée en Bohême. Le 5^{ème} Corps avait à passer de Neisse à Glatz, et, de là, à Reinerz, Lewin et Nachod. Le Corps des Gardes s'avança de Brieg à Münsterberg et, de là, à Frankenstein, d'où il devait pénétrer en Bohême par Wünschelbourg et Braunau. Le premier Corps se concentra près de Landshut. Pour faciliter

leur approvisionnement, ces divers Corps gardèrent en leur pouvoir, et dans toutes les directions, autant que possible, les extrémités des diverses voies ferrées que la grande ligne de Silésie envoie vers les Montagnes des Géants. On répandit partout le bruit que les divisions du sixième Corps étaient les avant-gardes de l'armée principale. La démonstration ne fut pas poursuivie plus loin, car le sixième Corps fut bientôt rallié au cinquième par une marche à droite. Au reste, cette démonstration ne paraît avoir produit aucun effet sur les Autrichiens. Nous ne l'avons mentionnée brièvement que parce qu'elle était très-bien calculée; des circonstances impossibles à prévoir en empêchèrent seules l'effet. Elle fut entreprise précisément sur la ligne où les Prussiens auraient dû commencer leur attaque, si les Autrichiens n'avaient pensé qu'à se tenir sur la défensive et à couvrir Vienne. Elle devait conduire l'armée prussienne sur Prerau, où viennent se croiser plusieurs voies ferrées, et elle portait ainsi sur le centre ou sur le flanc droit de l'armée autrichienne. En tout état de cause, cette démonstration était parfaitement propre à attirer sur elle l'attention des Autrichiens, s'ils se trouvaient postés plus à gauche, et à les engager à s'étendre du côté de l'Est, ce qui devait singulièrement faciliter le passage des troupes prussiennes qui arriveraient de la partie Ouest du comté de Glatz. Elle masquait en même temps la marche à droite de la seconde armée. Les Prussiens, ce nous semble, ne regardaient pas comme impossible une attaque de la part des Autrichiens dans la direction de Neisse, et voulaient y faire une certaine opposition aussi longtemps qu'ils ne seraient pas eux-mêmes prêts à l'attaque dans les diverses directions qu'ils trouveraient bon de choisir. Au reste, cette supposition n'était guère fondée, à en juger, du moins, d'après les données générales ou particulières qui étaient alors répandues.

Nous croyons, en effet, avoir suffisamment prouvé que Bénédek, s'il était prêt à temps à passer à l'offensive, devait prendre sa route par le royaume de Saxe, et que même il pouvait à bon droit suivre ce chemin, à moins qu'on ne veuille supposer que le quartier-général autrichien prévoyait toutes les défaites successives de ses armées. Dans l'opinion de Bénédek, cette marche en avant du sixième Corps de l'armée prussienne pouvait, si elle était continuée, produire plus de fâcheux effets que cela n'arriva en réalité. Mais, de la manière dont les choses tournèrent, cette démonstration n'en rendit pas moins tous les services qu'on était en droit d'en attendre.

On mit sur pied deux détachements pour garantir la Haute Silésie contre les mouvements que les Autrichiens pourraient être tentés de faire depuis Cracovie et la Moravie. L'un de ces détachements, placé sous le commandement du comte de Stollberg, se composait d'hommes de la Landwehr et de volontaires; il comptait 6 bataillons, 2 régiments de cavalerie, 2 compagnies de chasseurs et une batterie. Il prit ses positions près de Myslowitz, d'Oswiecim et de Nicolai, dans une contrée où les chemins de fer silésiens d'Oppeln, de Kosel et de Ratibor se réunissent vers la frontière de la Pologne et de la Galicie occidentale. Le second détachement était plus faible, et se composait de troupes de ligne de la 12^{ème} division placées sous le général de Knobelsdorf. Sa position lui fut assignée contre Oderberg, près de Ratibor.

Nous venons de donner un aperçu général des plans et des dispositions de l'armée prussienne. Maintenant nous pouvons nous occuper des opérations militaires elles-mêmes. Commençons par les opérations du général Herwarth de Bittenfeld et du prince Frédéric Charles.

3. Mouvement en avant de l'armée de l'Elbe et de la première armée, placée sur la ligne de l'Iser. Combats de Liebenau, de Podol et de Hünnerwasser.

L'armée de l'Elbe du général Herwarth franchit la frontière avec ses forces principales près de Rumbourg; un simple détachement passa près de Gabel; elle s'avança, par Hayde et Leippa, sur Niemes et Hünnerwasser. Elle pouvait, de là, faire un mouvement sur Münchengrätz ou sur Jung-Bunzlau, selon que le commanderaient la situation et les mouvements des troupes ennemies.

Le 4^{ème} Corps d'armée se détacha de l'armée du Prince Frédéric Charles pour se rendre, par le chemin de fer, à Zittau et à Reichenberg; plus à gauche, le 3^{ème} Corps passa de Gœrlitz par Seidenberg et par Schœnwald, d'un côté; de l'autre côté, par Neustadt; le deuxième Corps forma la réserve et suivit le 4^{ème}.

Les Autrichiens avaient leur premier Corps sur la ligne de l'Iser; c'était le Corps de Clam-Gallas, dont les postes principaux étaient près de Münchengrätz et de Jung-Bunzlau. Ce Corps avait été renforcé, d'une part, par la brigade d'occupation qu'on avait retirée, en Juin, du Holstein et dont le chef, le général Kalik, resté malade à Altona, finit par y mourir; d'autre part, par le Corps entier de l'armée saxonne que des ordres et des contre-ordres inexplicables avaient poussé, au commencement des opérations, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur le terrain qui s'étend entre le cours de l'Elbe en Bohême et la frontière du royaume de Saxe.

L'armée du Comte Clam-Gallas peut être évaluée, à l'état normal, à un chiffre de 60,000 hommes. Elle avait pour adver-

saïres 120,000 Prussiens. La tâche du général autrichien ne pouvait donc consister qu'à arrêter et retarder autant que possible les mouvements de l'ennemi. Il était bien assez fort pour cela. Mais un pareil arrêt ne s'opère pas, on le sait, par cela même qu'on persiste à conserver soi-même une position donnée. Il faut procéder, avec toutes ses forces, par l'offensive la plus hardie et la plus vigoureuse, et par des changements répétés de position, sans pourtant se laisser engager dans une lutte sérieuse et définitive. Clam-Gallas avait donc à s'opposer en tout et partout aux Prussiens. Les cours supérieurs de l'Elbe et de l'Iser, avec leurs nombreux points de passage, le garantissaient du danger d'être séparé de l'armée de Bénédek, et même d'en être coupé complètement, s'il s'avancait à quelques journées de marche, à l'Ouest et au Nord de l'Iser.

Clam-Gallas n'en prit pas moins position sur l'Iser, absolument comme s'il se fût agi pour lui de défendre, avant tout et sérieusement, le passage de cette ligne. Il y répartit ses troupes et ne porta au-devant des Prussiens que de faibles détachements de cavalerie et de chasseurs. Il n'y eut donc, d'abord, que des rencontres et des combats de cavalerie entre les troupes avancées des deux armées. Le 24 Juin, la tête de l'armée du Prince Frédéric Charles, sans avoir rencontré jusque là une résistance de quelque valeur, occupa Reichenberg, la seconde ville de la Bohême pour le chiffre de la population, la première, sous le rapport de l'industrie. Aussitôt les Prussiens se mirent à rétablir, sur leurs derrières, le chemin de fer qui va de Löbau à Gœrlitz et à Bautzen et qui avait été coupé en plusieurs endroits. Le 4^{ème} Corps d'armée s'avança contre Liebenau, où il y eut un combat assez court d'artillerie, le 26 Juin. Les Autrichiens se retirèrent, soit à Turnau, soit par Podol à Münchengrätz. Les Prussiens les suivirent de près, et jetèrent un pont sur

l'Iser, près de Turnau, qu'ils occupèrent sans y rencontrer encore de vraie résistance.

La division Horn du 8^{ème} Corps (c'était la huitième) fut portée, le soir, à une demi-lieue à l'Ouest de Turnau; elle devait s'emparer, de là, du village de Podol et du passage de l'Iser. Ce nom de Podol se rencontre souvent dans ces contrées, et signifie *bas village*, localité au *fond d'une vallée*. La localité dont il s'agit ici est celle où la voie de fer qui va de Turnau à Prague franchit l'Iser.

Le général Horn dirigea contre Podol 2 compagnies du 4^{ème} bataillon de chasseurs, 2 bataillons du 31^{ème} régiment et 1 bataillon du 71^{ème}. Les Autrichiens, pour les repousser, envoyèrent de Brzezina la brigade Poschacher, la même qui, dans la campagne de Schleswig-Holstein, s'était distinguée, sous son général Gondrecourt, par l'assaut qu'elle avait livré au Königsberg près de Schleswig, et qui lui avait mérité le surnom honorifique de „brigade de fer“. Outre cette brigade, composée du bataillon de chasseurs, Nro. 18, du régiment Martini, Nro. 30, et du régiment „le roi de Prusse“, Nro. 34, il y avait encore une partie du régiment Ramming, Nro. 72.

Le temps était clair; ce jour-là, la lune se leva entre les 3 et 4 heures de l'après-midi, et, par conséquent, ne se coucha, le 27, qu'entre 3 et 4 heures du matin.

A 1000 pas environ à l'Ouest du pont du chemin de fer, les chasseurs Prussiens, qui formaient l'avant-garde du détachement Horn, arrivèrent aux premières maisons de Podol et y rencontrèrent les premiers Autrichiens.

Les Prussiens pénétrèrent dans la longue rue du village, et reçurent le feu de l'ennemi qui avait élevé plusieurs barricades successives dans la rue, et s'était établi dans les maisons, d'où il tirait aussi sur eux. Les chasseurs prussiens furent

renforcés par un bataillon du 31^{ème} régiment d'infanterie; le reste des troupes suivait à de courts intervalles. Bientôt on vit les Prussiens, se succédant les uns aux autres dans le combat, s'avancer par la principale rue jusqu'au pont, et arriver sur un terrain où, la supériorité du nombre ne servant plus à rien, c'était la bravoure personnelle, ou la supériorité des armes à feu, qui seules pouvaient décider de la victoire. Les soldats de la réserve se répandirent alors en-dehors de la grande rue, et envoyèrent sur les passages les plus accessibles des détachements qui devaient chasser les Autrichiens logés dans les maisons, et éviter ainsi les barricades, en même temps qu'ils avaient à faciliter la marche de leurs autres troupes qui s'avançaient de front dans la rue en ne cessant de combattre.

De cette manière, les Autrichiens se virent repoussés toujours plus rapidement de la rue principale où ils avaient inutilement concentré leurs plus grandes forces, et durent finir par abandonner le pont de l'Iser qui fut immédiatement occupé par l'ennemi. Tous les soldats qu'ils avaient postés dans les maisons situées sur la gauche de la rivière furent naturellement faits prisonniers.

Il s'ensuit que les Prussiens avaient maintenant en leur pouvoir les deux passages de l'Iser, celui de Turnau et celui de Podol, et, par conséquent, qu'ils possédaient le cours de cette rivière, sur les deux rives de laquelle ils pouvaient s'avancer librement. Aussi le général Clam-Gallas retira-t-il toutes ses troupes dans une position entre Münchengrätz et Ober-Bautzen, et leur fit faire front contre le Nord. Il continua à occuper Kloster, vis-à-vis de Münchengrätz, sur la rive droite de l'Iser. Pour savoir au sûr si quelque danger le menaçait sur sa gauche, il envoya, le 27 Juin, au matin, dans la direction de Hünnerwasser, les deux bataillons de chasseurs, Nro. 32 et 39 (ce

dernier, de récente formation), et y joignit quelques escadrons du 2^{ème} régiment de hussards (Grand-duc Nicolas). — Ce petit détachement rencontra, près du sus-dit endroit, l'avant-garde du général Herwarth, qui était plus forte que le détachement autrichien et qui reçut même de nouveaux renforts. Les Autrichiens furent bientôt repoussés sur Kloster.

Le général de Herwarth les suivit, le long de l'Iser, jusqu'à Kloster-Münchengrätz. Dans la nuit du 27 au 2⁸ Juin, il fit jeter un léger pont sur la rivière au-dessus de Münchengrätz. Par cette opération, les Prussiens étaient à même d'écraser complètement les troupes de Clam-Gallas si singulièrement placées entre cette dernière ville et Ober-Bautzen. Turnau, où le prince Frédéric Charles avait déjà opéré son passage, n'est qu'à $\frac{3}{4}$ de lieue d'Allemagne de Podol. Le général Herwarth avait effectué son passage à la même distance au-dessus de Podol. Ainsi les 120,000 hommes formant les troupes du Prince et du général Herwarth se trouvaient tous réunis sur une seule ligne de front de la longueur d'environ une très-petite journée de marche.

4. Combats de Münchengrätz et de Gitschin.

Le 28 Juin, de bon matin, le Prince Frédéric Charles fit avancer la division Horn depuis Podol jusqu'en face de la position que Clam-Gallas avait occupée entre Münchengrätz et Ober-Bautzen, position qui, d'après les plus simples notions de l'art militaire, ne pouvait être d'aucune utilité, si l'on ne voulait pas s'en servir comme de première ligne pour prendre l'offensive en avant de l'Iser. La division Fransecky, la 7^{ème} de la première armée, fut aussitôt dirigée de Turnau sur Kost, Ober-Bautzen et Sobotka, pour attaquer, sur la droite, les positions

de Clam-Gallas qui, du reste, n'étaient pas encore complètement occupées par les Autrichiens.

Une partie du Corps de Herwarth s'avança sur München-graetz. Après de rudes combats partiels, Clam-Gallas, menacé d'être tourné sur sa droite et de perdre ses communications avec Bénédec, abandonna ses positions et se retira par Sobotka sur Gitschin. Pour couvrir son mouvement de retraite, il conserva Ober-Bautzen, entre Fürstenbruck et Sobotka, ainsi que les défilés de Podkost sur la route de Podol et Sobotka.

Dans la nuit du 28 au 29, un bataillon du 2^{ème} Corps d'armée, Corps que l'on avait rapproché pour former la réserve du 4^{ème}, s'empara au pas de charge du passage de Podkost, sur quoi les Autrichiens achevèrent d'évacuer Ober-Bautzen et Sobotka.

Après plusieurs marches très-difficiles et très-fatigantes pour quelques parties de son armée, Clam-Gallas occupa de nouvelles positions, le 28 Juin, dans la soirée, au Nord et à l'Ouest de Gitschin, sur la rive droite de la Czidlina qui va se jeter dans l'Elbe, près de Nimbourg. Il avait derrière lui la rivière, et les murs de Gitschin.

L'aile droite des Autrichiens était postée avec la plus grande partie de ses forces près de Diletz; des postes avancés étaient près de Czidlina et sur les hauteurs de Kozlow et de Tabor; le centre occupait Ginolitz et Brada, ainsi qu'une partie des hauteurs de Prachow; l'aile droite s'étendait près de Lochow et de Wohawetz, en travers de la chaussée de Sobotka et Gitschin. Auprès de l'aile droite, il y avait une brigade Saxonne, avec 3 batteries et 4 escadrons. Sur l'aile gauche, on avait renforcé la brigade autrichienne de Ringelsheim par le bataillon de chasseurs de la garde royale de Saxe et par le 3^{ème} régiment de cavalerie.

La masse principale des Saxons formait la réserve *au Sud de Gitschin*.

A en juger approximativement, d'après les limites naturelles du terrain, la contrée entre la rivière de Czidlina, près d'Eisenstadt, à droite, et les hauteurs ainsi que les marais près de Waharsitz et de Wostruszna, à gauche, présentait une étendue de terrain d'environ une lieue d'Allemagne de longueur, et comme le général Clam-Gallas, même avec sa réserve, n'avait que tout au plus 50,000 hommes près de lui, l'espace était plutôt trop vaste que trop limité. De grands obstacles de terrain ne défendaient pas ses positions. Sa ligne de front était à-peu-près perpendiculaire à la chaussée qui s'étend de Gitschin à Koenigsgraetz, et la retraite des Autrichiens était supposée pouvoir se faire sur cette dernière ville.

Pendant que le général Herwarth, appuyé sur Münchengraetz, se chargeait de défendre le flanc gauche de l'armée prussienne en envoyant des détachements, par Jung-Bunzlau, soit sur Alt-Bunzlau, soit sur Nimbours, le Prince Charles fit faire à son armée un mouvement de conversion à droite sur Gitschin pour pouvoir donner la main, par cette ligne, à l'armée du Prince royal, dont on avait déjà des nouvelles favorables.

Ce mouvement sur la gauche eut pour effet de mettre le 3^{ème} Corps, savoir l'aile gauche de l'armée, en tête des troupes prussiennes. Ce 3^{ème} Corps marcha par Rowensko sur Liebus et Gitschin; sur la droite, le 2^{ème} Corps d'armée s'avança par le défilé de Podkost sur Lochow et Gitschin; le 4^{ème} Corps, qui jusqu'alors avait eu le plus à combattre, fut placé en réserve.

La 5^{ème} division, sous les ordres du Lieutenant-général de Tümpling, eut, ce jour-là, la principale part dans les opérations. Elle se composait de la 9^{ème} brigade (8^{ème} et 48^{ème} régiment d'infanterie), de la 10^{ème} (12^{ème} et 18^{ème} régiment d'infanterie),

du 3^{ème} régiment des lanciers, et de la première section du 3^{ème} régiment d'artillerie de campagne. La 6^{ème} division, celle du général Manstein, la suivait en qualité de réserve. Elle ne donna que quelques détachements au combat. Sur l'aile droite, la 3^{ème} division fournit la 5^{ème} brigade (2^{ème} et 42^{ème} régiment) et des détachements de la 6^{ème} brigade (14^{ème} et 54^{ème} régiment).

L'avant-garde du général de Tümpling rencontra, dès les premières heures de l'après-midi, les troupes avancées de Clam-Gallas dans les environs de Libun. On tira longtemps les uns contre les autres, puis les fusiliers prussiens gravirent les hauteurs de Kozlow, et firent reculer les chasseurs ennemis jusqu'à Czidlina. Vers les 5 heures de l'après-midi, l'avant-garde des Prussiens était à ses postes. L'artillerie Tümpling suivit immédiatement, prit d'excellentes positions sur les hauteurs qui longeaient la route, à gauche, et derrière elle s'étendirent maintenant les forces principales du général. Ces troupes-ci avaient étendu leur aile droite vers Brzeska et Klein Ginolitz, et eurent beaucoup à faire pour se maintenir contre les chasseurs autrichiens qui avaient occupé la chaîne des hauteurs de Prachow et qui, delà, criblaient de leur feu les troupes prussiennes.

Le général Tümpling, tout blessé qu'il était, essaya plusieurs fois, mais sans succès, d'emporter avec son aile droite les hauteurs de Prachow, tandis que sa gauche avançait lentement, mais sûrement, dans la direction de Czidlina et de Diletz.

La lutte avait bien duré une heure de temps, quand, tout-à-coup, la 5^{ème} brigade du 2^{ème} Corps d'armée (troupes de Poméranie) s'avança par Samschin et Waharitz. Le régiment Giulay, Nr. 38, se jeta héroïquement contre elle, appuyé par les chasseurs saxons et par le 3^{ème} régiment de cavalerie de Saxe. Mais ces troupes furent bientôt obligées de se retirer sur Lochow, où éclata l'incendie, et ensuite sur Wohawetz. Cette retraite

devint plus décisive et plus précipitée alors qu'arriva la 6^{ème} brigade qui formait la réserve de la 5^{ème}, et qui n'était partie que vers midi de ses cantonnements éloignés.

Ces progrès de la 3^{ème} division prussienne sur la route de Sobotka à Gitschin, et les assauts toujours plus énergiques livrés contre Diletz par l'aile gauche du général Tümpling forcèrent les Autrichiens à abandonner les hauteurs de Prachow, s'ils ne voulaient pas courir le danger éminent d'y être tous faits prisonniers. Ils se retirèrent donc d'abord sur Brada, puis sur Ribniczek.

Maintenant Clam-Gallas dut s'avouer que la bataille était perdue. Il commanda une retraite générale en arrière de Gitschin qu'il fallait occuper fortement pour couvrir le mouvement de retraite.

Aussitôt la retraite commencée, les Prussiens s'avancèrent de tous les côtés. La 3^{ème} division s'avança, en pleines masses, par Lochow livré aux flammes et par Hollin; la droite de Tümpling traversa les hauteurs de Prachow; sa gauche qui, malgré de sensibles pertes, se savait complètement victorieuse, s'avança par Diletz, précédée de son artillerie qui s'en allait, au trot, de position en position et se retrouvait, chaque fois, exposée au feu des pelotons autrichiens.

Vers les 9 heures du soir, le cri de victoire retentit sur toute la ligne de l'armée prussienne.

Cependant le Prince Frédéric Charles fut d'avis, et avec raison, qu'il fallait s'emparer immédiatement de la ligne de Czidlina et de Gitschin.

Aussi, pendant l'obscurité de la nuit, le 12^{ème} et le 48^{ème} régiment de la 5^{ème} division, opérant par le Nord, le 2^{ème} et le 54^{ème} régiment de la 3^{ème} division, opérant par l'Ouest, pénétrèrent-ils jusques vers Gitschin. Clam-Gallas retira ses der-

nières troupes de la ville, mais non pas sans qu'il y eût des combats de maison en maison. On a prétendu que des habitants de cette localité avaient tiré sur les Prussiens du haut des fenêtres. La chose n'est pas facile à prouver. Un combat de rues, durant la nuit, amène toujours tant d'horreurs à sa suite que les combattants voient peut-être les dangers, du reste, très-réels, sous des formes beaucoup plus menaçantes qu'elles ne le sont en réalité. La nuit, on combat pour ainsi dire toujours avec des esprits, et il faut bien du sang froid ou bien de l'imagination pour croire qu'on s'est attiré leur secours, et qu'ils ne combattent pas eux-mêmes contre nous.

A peine le matin du 30. Juin commençait-il à poindre, que Gitschin était au pouvoir des Prussiens; l'armée du Prince campait, le 30, autour de la ville; Clam-Gallas, peu poursuivi, du reste, était en pleine retraite du côté de Nechanitz.

La victoire de Gitschin avait été chèrement achetée; mais elle fut d'une grande importance pour le vainqueur. C'est ce que nous verrons plus clairement, quand nous aurons fait connaître les événements qui se passèrent jusqu'au 30 Juin dans l'armée du Prince royal.

Abordons maintenant cette partie de notre travail.

5. Marche de la seconde armée prussienne. Combats de Nachod, de Wisokow et de Scalitz.

Tandis que le général Clam Gallas, par suite de ses mauvaises manœuvres, était obligé de se retirer le plus rapidement possible vers la partie de l'Elbe qui s'étend entre Josephstadt et Koenigsgratz, points fortifiés sur lesquels s'appuyaient les principales forces de Bénédek, ce dernier général fut lui-même serré de très-près par l'armée du Prince royal. Il est, du reste,

facile de constater que les propres dispositions de Bénédek en étaient la cause principale; nous allons expliquer cette espèce de reproche et, par là, le réduire à sa juste mesure. Le général Bénédek savait fort bien qu'une partie considérable de l'armée prussienne allait sortir des montagnes du comté de Glatz, entre Lewin et Landshut, et qu'elle chercherait à pénétrer en Bohême, en s'avancant contre lui-même sur un front de marche de six lieues d'étendue.

Les Prussiens avaient à franchir des passages assez difficiles de montagne, dans les vallées de la Mettau, de l'Aupa et des petits affluents de ces rivières et de l'Elbe. Les principales routes y suivent les vallées, ou les croisent, mais toujours en cherchant de nouvelles vallées principales ou latérales, et cela par la voie la plus courte. Les villages sont resserrés dans les vallons, et s'y étendent passablement, le long des rivières et des ruisseaux. Dans beaucoup d'endroits, toute espèce de manœuvres sur les côtés de la chaussée seraient fort difficiles, sinon même impossibles.

Bénédek avait parfaitement compris qu'il devait attaquer les ennemis, alors qu'ils sortiraient des défilés des montagnes.

Mais, quand on veut agir selon les règles de la raison, il faut auparavant avoir *reconnu le véritable état des choses*. Cette vérité, si simple qu'elle soit, n'a pas toujours été bien comprise, et nous voyons même qu'en toute occasion l'on cherche à s'en débarrasser, aussitôt qu'on en vient à l'action. Elle est moins importante dans l'offensive que dans la défensive, parce que, dans la première, il suffit parfois d'une heureuse inspiration, ou de quelque heureux accident qui compense tout; et c'est là peut-être un des grands avantages qu'offre l'offensive.

Toutefois, le général Bénédek, ne pouvant plus faire attaquer à temps par les troupes saxonnes, s'était arrangé pour la simple

défensive; il voulait *attendre*. S'il tenait maintenant à être réellement *au fait*, il devait chercher à retarder et à arrêter la marche progressive des Prussiens. Or, la nature même du terrain permettait de le faire, au moyen de petits détachements, de brigades isolées, surtout si l'on se mettait encore à briser les routes et à les barricader, genre de défense qui devait nécessairement porter des fruits.

Du reste, les Autrichiens ne firent point usage de travaux de fortification sur la ligne que les ennemis avaient à traverser, et nous ne saurions leur en faire un reproche. Car, les petits détachements qui seraient appelés à reconnaître l'ennemi et à l'arrêter dans sa marche, sans toutefois engager des combats sérieux, ne peuvent remplir leur but que s'ils ont une grande facilité à se mouvoir dans tous les sens, et qu'en attaquant les flancs ou la queue des longues colonnes engagées dans les défilés. Or, des fortifications, d'un genre quelconque, qu'il eût fallu défendre, et que l'ennemi pouvait facilement éviter, n'auraient fait que détourner du but principal et même agir en sens contraire des intérêts de l'armée autrichienne.

De plus, ces petits détachements devaient avoir une force réelle *derrière eux*, force que l'on devait concentrer le plus possible. Comme il ne pouvait être question d'une force numérique supérieure à celle des Prussiens, il fallait nécessairement masser ses forces, dont la tâche était de se jeter avec impétuosité sur les colonnes successives de l'ennemi, de leur opposer une supériorité numérique au moment de l'attaque, et de les écraser ainsi, avant qu'elles eussent pu se rallier et concentrer leur forces, à leur tour.

Mais contre laquelle des colonnes prussiennes fallait-il agir *en premier lieu*? Cela ne pouvait être l'objet d'aucun doute raisonnable. C'était indubitablement contre la colonne de gauche de

l'armée du Prince royal, celle qui avait le moins de chemin à faire pour arriver à Josephstadt et à Koeniginhof. Des frontières prussiennes, près de Nachod, jusqu'à Josephstadt, il n'y a pas tout-à-fait 3 lieues d'Allemagne; des frontières près de Liebau, il y a 4 lieues par Trautenau jusqu'à Koeniginhof, et près de 7 lieues jusqu'à Josephstadt.

Que les Autrichiens réussissent, le 27, à battre d'une façon décisive, près de Scalitz, l'aile gauche des ennemis, ils pouvaient, le jour suivant, tomber, près d'Eipel, sur le centre de l'armée du Prince royal, en remontant le cours de l'Aupa. Deux victoires semblables auraient bien certainement suffi pour porter le trouble et la confusion dans les opérations de leurs adversaires, et auraient, au moins, forcé les Prussiens à prendre le temps de la réflexion avant de chercher à se porter plus en avant. Mais ne poussons pas nous-même plus loin le jeu de ces diverses possibilités.

Voyons plutôt la position réelle, effective, de l'armée de Bénédek, à l'époque où les colonnes prussiennes débouchèrent des défilés des monts de Glatz. Nous trouvons, à l'aile droite, le 6^{ème} Corps (général Ramming) près de Neustadt, sur la Mettau; à gauche, près de Jaromierz, le 8^{ème} Corps (Archiduc Léopold); derrière celui-ci, près de Josephstadt, le 2^{ème} Corps (Thun-Hohenstein); plus à gauche encore, près de Koeniginhof, le 4^{ème} Corps (Festetic); enfin, à l'extrême gauche, le 10^{ème} Corps, près d'Arnau (Gablentz). Les 6^{ème}, 4^{ème} et 10^{ème} Corps, tous au complet, avaient évidemment pour destination bien arrêtée de fermer les trois principaux passages de l'armée prussienne, les routes de Lewin, de Braunau et de Liebau. Le 2^{ème} et le 8^{ème} Corps pouvaient être jetés à droite ou à gauche, selon les ordres du général en chef. Mais, tandis qu'on employait *trop de troupes* pour ne faire que fermer ou observer les passages, et qu'ainsi l'on se privait de l'appui de ces forces, on comptait sur

le 8^{ème} et le 2^{ème} Corps comme *sur une réserve principale destinée pour les cas imprévus*; c'est ce que le récit des événements va nous montrer clairement.

Eût-on pris de tout autres mesures, on aurait pu jeter les 90,000 hommes des 6^{ème}, 8^{ème} et 2^{ème} Corps, contre l'aile gauche de l'armée prussienne, aile qui se montait à 56,000 hommes si le 6^{ème} Corps d'armée suivait rapidement le 5^{ème} Corps, mais qui n'en avait plus que 28,000 si le 5^{ème} Corps restait seul pendant quelque temps.

Dans ce récit des événements, il s'agit, avant tout, de bien faire ressortir la liaison des diverses colonnes de l'armée prussienne, puis aussi, d'interrompre le moins possible la description des mouvements de chacune de ces colonnes en particulier. — Pour atteindre à ce but, nous commencerons par décrire la marche du 5^{ème} Corps prussien sur Nachod et Scalitz; puis, nous passerons au 1^{er} Corps, que nous verrons entrer en ligne près de Trautenau, et enfin nous aborderons le Corps des Gardes de l'armée prussienne.

Le 5^{ème} Corps d'armée, qui avait à résoudre un des plus difficiles problèmes de toute la Campagne, était placé sous les ordres du général de Steinmetz, l'officier peut-être le plus capable de l'armée prussienne avec Vogel de Falkenstein. Il avait fait, officier tout jeune encore, les guerres de l'indépendance dans les années 1813 à 1815. Après un long temps de repos, il avait commandé, en 1848, dans la campagne de Danemarck, les 2 bataillons du 2^{ème} régiment d'infanterie (régiment Frédéric Guillaume IV) qui prirent part à cette guerre. En 1855, il obtint le commandement d'une brigade de la Garde. Durant la campagne de 1864, il commandait le 2^{ème} Corps d'armée, lequel ne prit point part à la guerre; enfin, il fut nommé général en chef du 5^{ème} Corps.

Le 26 Juin, il fit passer la frontière, dans la direction de Nachod, à la brigade d'avant-garde de son Corps; il en avait remis le commandement au général de Lœwenfeldt, commandant de la 9^{ème} division. La garnison autrichienne évacua Nachod et se retira vers Neustadt, du côté de son 6^{ème} Corps, tandis que Lœwenfeldt poussait ses troupes avancées sur Wyso-kow, vers la partie du chemin de fer qui conduit de Josephstadt à Schwadowitz.

Le fait que les Autrichiens avaient abandonné, sans les défendre, les passages des montagnes au général Steinmetz et même aux autres colonnes de l'armée prussienne, éveilla dans le quartier-général du Prince royal l'idée que cette mesure avait été ordonnée par Bénédek lui même, dans le but de se jeter, plus tard, avec toutes ses troupes, sur l'armée du Prince Frédéric Charles. On ordonna donc de faire avancer aussi rapidement que possible toutes les colonnes de la seconde armée, pour dégager le Prince Frédéric, par cela même qu'on inspirerait à Bénédek la crainte d'être attaqué sur ses derrières.

En conséquence, le général de Steinmetz devait s'avancer, le 27 Juin, sur Scalitz, pour mettre, avant tout, derrière lui, les passages difficiles des défilés de la Mettau. Quand la tête des troupes de Lœwenfeldt atteignit le point où la route de Neustadt se détache de celle de Nachod à Scalitz, tout-à-coup parurent, sur sa gauche, les premières troupes autrichiennes, avec l'intention bien évidente d'embarrasser et d'arrêter les Prussiens occupés à se tirer des étroits et longs défilés de Nachod. Il y avait là 2 brigades du Corps de Ramming, bientôt suivies d'une 3^{ème} en qualité de réserve, et de la brigade de cuirassiers Solms appartenant à la division de grosse cavalerie du Prince de Holstein-Schleswig.

Se voyant salué par le feu de l'artillerie autrichienne, le

général de Lœwenfeldt porta sur la route de Neustadt le petit nombre de bataillons qui étaient déjà sortis des défilés, et les plaça sur la gauche de cette route dans la forêt avoisinante.

Les deux seuls escadrons dont il pût disposer en ce moment, il les jeta au-devant des cuirassiers ennemis qui se déployaient pour le combat, et les premières batteries qu'il eut sous la main furent mises en action contre les batteries numériquement fort supérieures de l'ennemi.

Si les Autrichiens étaient parvenus à refouler l'avant-garde de Lœwenfeldt dans les défilés, ceux-ci étant alors encombrés par les troupes du Corps Steinmetz et par ses bagages, il n'y aurait pas en moyen de se déployer d'un côté, ni de l'autre, et il s'en serait suivi un affreux désordre, lequel eut été terminé par une sanglante et décisive défaite des Prussiens.

C'est là ce qu'il fallait éviter à tout prix. Lœwenfeldt reconnut parfaitement le danger et n'hésita pas à lâcher ses deux seuls escadrons disponibles contre les 8 escadrons autrichiens, qui venaient d'achever de se ranger et qui s'avançaient lentement.

Les deux escadrons prussiens percèrent la ligne ennemie dans son centre, mais furent, à leur tour, enserrés par les escadrons des ailes et repoussés avec perte. Ralliés par leur infanterie et leur cavalerie, ils purent se reformer en ligne.

Au moment même où ils étaient forcés à la retraite, voici que le Prince royal arriva de Braunau sur le champ de bataille, où le général Steinmetz s'était déjà établi. L'attaque de la cavalerie prussienne, bien que malheureuse, n'avait pas été inutile, car elle avait servi à retarder la marche de l'armée ennemie.

Le général de Steinmetz ordonna, avec le plus grand sang-froid, le mouvement en avant de ses troupes, et fut admirablement soutenu par elles, ainsi que par leurs officiers. Aussitôt que les bataillons et les escadrons qui traversaient Nachod en-

tendirent les coups de feu, ils s'avancèrent avec courage, et l'artillerie se retira sur un des côtés de la route pour faciliter le passage de l'infanterie et de la cavalerie.

La division Kirchbach (la 10^{ème}) fut portée, à droite de Loewenfeldt, vers Wysokow; venait ensuite le reste de la division Loewenfeldt, de sorte que celle-ci formait la gauche de la position, et que la division Kirchbach en formait la droite. Enfin, on fit avancer sur la ligne toute l'artillerie du 5^{ème} Corps, soit 96 pièces de canon.

La marche des Prussiens sur les routes de Nachod à Scaltitz, d'un côté, et de Neustadt, de l'autre, ne fut achevée que dans les premières heures de la matinée. On peut affirmer que, par cette manœuvre, la bataille était gagnée. La tâche du général Ramming était donc d'empêcher cette marche. Aussi est-ce dans le temps de ces opérations que tombent les plus brillants épisodes du combat.

Vers midi, le général Steinmetz avait achevé de faire sortir des défilés les derniers escadrons de la brigade de cavalerie Wnuck (régiment de lanciers, Nro. 1, de la Prusse occidentale, et 2^{ème} régiment de dragons de Silésie Nr. 8), et leur fit attaquer la brigade Solms de cuirassiers qui, sur le plateau de Wenzelsberg, arrêtait le déploiement de la division Kirchbach, laquelle n'avait encore que peu d'artillerie à son aide.

Wnuck n'avait que 3 escadrons de disponibles, sur chacun de ses 2 régiments, et ne put ainsi s'avancer qu'avec 6 escadrons. Cependant il repoussa les Autrichiens passablement supérieurs en nombre, et facilita singulièrement par là le déploiement du 5^{ème} Corps. Les 2 régiments autrichiens de cavalerie perdirent leurs drapeaux; mais la cavalerie prussienne souffrit aussi de notables pertes. Le général de Wnuck, les deux commandants des régiments, et le lieutenant-colonel de Wichmann,

du 8^{ème} régiment de dragons, furent blessés. Ce dernier régiment perdit aussi le major de Natzmer.

Cette brillante attaque eut pour effet de faire avancer complètement l'artillerie du Corps d'armée prussien et de rendre possible le déploiement de toute l'infanterie. Celle du 5^{ème} Corps n'avait plus en réserve que le régiment des grenadiers du roi, (2^{ème} régiment de la Prusse occidentale, Nr. 7). Dès-lors, le général Steinmetz porta en avant toute son infanterie. Ramming fit, à son tour, avancer au combat sa dernière brigade; mais les Prussiens, malgré leurs pertes, ne se laissèrent pas arrêter. Le général d'Ollech, Commandant de la 17^{ème} brigade d'infanterie, et le colonel de Walther, Commandant du 46^{ème} régiment d'infanterie, furent grièvement blessés.

La brigade Solms de cuirassiers autrichiens, qui s'était ralliée, fit de nouveaux efforts pour retarder la marche progressive des Prussiens. Elle n'y put parvenir; au contraire, se trouvant attaquée en flanc par leurs lanciers, elle dut se retirer. Ce ne fut que près de Wysokow, et sur leur propre extrême gauche, que les Autrichiens tinrent ferme encore quelque temps; mais ce village ayant pris feu sous les projectiles de l'ennemi, ils furent obligés de l'abandonner.

Vers les 3 heures de l'après-midi, la victoire des Prussiens était décisive. Ramming se retira sur Scalitz, par où il pouvait le plus s'attendre à recevoir de prochains renforts.

Les Autrichiens avaient, à cette occasion, amené en bataille l'ancien et célèbre régiment d'infanterie des Grands-Mâîtres de l'ordre teutonique, régiment dont le nom n'a point changé depuis sa création en 1696, — les régiments Gondrecourt Nr. 55; — Gorizutti Nr. 56, — Wasa Nr. 60, Prince royal de Prusse Nr. 20; Frank Nr. 70, Hartmann Nr. 9, Nassau Nr. 15; — les bataillons de tirailleurs Nr. 17. 14. 6. 25 et 5; — les régiments

de cuirassiers Empereur François Joseph Nr. 11, Empereur Ferdinand Nr. 4, Prince Alexandre de Hesse Nr. 6, et des détachements du régiment de hussards Grand-duc Nicolas de Russie ; soit, en tout, 29 bataillons, et au moins 16 escadrons, avec près de 100 canons.

Le régiment Grand-Maître teutonique, dont le propriétaire actuel est l'Archiduc Guillaume, perdit un drapeau. Un certain nombre de pièces durent aussi être abandonnées. Le comte Alphonse de Wimpfen, commandant du régiment Prince royal de Prusse Nr. 20, fut fait prisonnier.

Nous devons, plus tard, saisir l'occasion d'entrer dans quelques détails sur la part que l'on peut attribuer au système d'armement dans les succès de l'armée prussienne.

Pour le moment, nous nous contenterons de constater le fait que, dans le combat de Nachod, bien des milliers de prisonniers Autrichiens, non blessés, tombèrent dans les mains des Prussiens, ce qui ne s'aurait guères s'expliquer par le simple usage et la prédominance du fusil à aiguille. C'était, pour la plupart, des Hongrois que l'on transporta à Neisse, où la bonne moitié d'entre eux consentit librement à entrer dans une légion hongroise qui avait été formée sous les auspices des généraux Klapka et Vetter, et qui, sans doute, ne vivra pas plus longtemps que les légions hongroises de 1859 en Italie, mais qui par la manière dont elle se forma, n'en indique pas moins certains arrangements en commun des gouvernements de Paris et de Berlin.

Le Corps du général Ramming avait grandement souffert ; la perte en hommes était forte ; la perte en prisonniers non blessés indiquait, en particulier, une démoralisation bien réelle, laquelle en produisait une nouvelle, à son tour. Ramming aurait voulu s'arrêter près de Scalitz, mais il fit savoir au général

Bénédek qu'il ne le pourrait sans secours de sa part. Il avait, en effet, perdu près d'un sixième du chiffre normal de ses troupes.

Aussi Bénédek ordonna-t-il maintenant à l'Archiduc Léopold de conduire de Jaromierz à Scalitz deux brigades de son Corps (le 8^{ème}), de les mettre en première ligne, et de prendre le commandement de toutes les troupes qui, à partir de la matinée du 28 Juin, pourraient être appelés à combattre dans les environs de Scalitz. Cet ordre fut immédiatement mis à exécution; les autres brigades du 8^{ème} Corps furent ramenées en avant. Ainsi, sans compter les troupes du Corps de Ramming, qui avaient combattu le 27 Juin, près de Nachod et de Wysokow, on avait réuni, pour les combats du 28, les régiments Grand-duc de Toscane Nr. 77, Reischach Nr. 21, Ferdinand d'Est Nr. 32, Archiduc Albert Nr. 44, Archiduc Guillaume Nr. 12, les bataillons de tirailleurs Nr. 24 et 31, le 3^{ème} régiment de lanciers, Archiduc Charles Louis et le 4^{ème} régiment de lanciers, Empereur François Joseph.

L'Archiduc Léopold prit position avec ces nouvelles troupes en avant de Scalitz et de l'Aupa, des deux côtés de la route de Nachod et du chemin de fer de Schwadowitz; on n'était ainsi qu'à environ trois quarts de lieue du champ de bataille du jour précédent. Les régiments du Corps de Ramming furent placés en réserve.

Du côté des Prussiens, le général Steinmetz ne put amener, en fait de troupes fraîches, que le seul régiment des grenadiers du roi. Cela ne l'empêcha pas de pénétrer, le matin du 28, jusqu'à Wysokow, et d'y déployer ses troupes en face de la position des Autrichiens. Ceux-ci se trouvèrent, ce jour là, beaucoup plus forts que les Prussiens quant à l'artillerie, qui, placée sur les hauteurs, au nord de Scalitz, le long de l'Aupa, leur fit éprouver de grandes pertes. Plusieurs fois l'infanterie prussienne

chercha à donner l'assaut contre ces hauteurs, mais chaque fois de nouvelles troupes autrichiennes repoussèrent ce mouvement. Il tomba bien des morts et des blessés des deux côtés. Les Autrichiens perdirent le Major-général de Fragnem, sur le Corps duquel les Prussiens trouvèrent l'ordre de Bénédek relatif au renforcement du 6^{ème} Corps par le 8^{ème}, et une proclamation adressée par le général en chef aux populations des districts prussiens, sur le territoire desquels il pensait entrer. Ils perdirent aussi le colonel de brigade de Kreyssern.

Les troupes du Corps de Ramming ayant été battues, le 27, et ne s'étant battues que faiblement, le 28, le 8^{ème} Corps vit s'épuiser ses propres forces; aussi l'Archiduc Léopold ordonna-t-il une retraite générale sur Jaromierz, retraite qui fut continuée, ce même jour, jusques sur les hauteurs de Trebesow, de Schweinschaedel et de Dolan.

L'Archiduc Léopold lui-même, qui souffrait d'une indisposition, fut congédié, déjà le 29 Juin par Bénédek, et fut remplacé par le Major-général Joseph Weber dans le commandement du 8^{ème} Corps.

6. Combat de Trautenau, le 27. Juin.

Le premier Corps d'armée prussien, sous le commandement du général d'infanterie de Bonin, avait poussé son avant-garde, le 26 Juin, de Liebau jusqu'à Golden Oelse, au-delà de la frontière.

Cette avant-garde rencontra, le 27 Juin, près de Trautenau, l'avant-garde du 10^{ème} Corps d'armée autrichien, commandé par Gablenz et passablement fort en troupes. Le général de Bonin retira son avant-garde par Trautenau. Il voulait prendre position, sur les hauteurs au sud de la ville, contre les brigades

du Corps de Gablenz, qui s'avançaient successivement, tant par Gradlitz et Praussnitz que par Arnau et Pilnikau.

La brigade Mondel, qui formait l'avant-garde autrichienne, fut heureusement repoussée sur Hohenbruck et Kaltenhof, ce qui donna de l'espace pour le déploiement des troupes prussiennes. Ce qui arrêta singulièrement leurs mouvements, ce fut le feu qu'on dirigea sur elles depuis les maisons mêmes de Trautenau, et que l'on pourrait attribuer aux soldats autrichiens qui y étaient restés. Les Prussiens, il est vrai, l'attribuent à des habitants de l'endroit qui se seraient mêlés au combat, et, certes, les louanges des journaux de Vienne sembleraient prouver qu'il en fût réellement ainsi.

L'énergie des Prussiens mit fin, tôt dans l'après-midi, à ce feu qui partait des maisons. Le célèbre régiment des dragons de Windischgrätz Nr. 2, qui menaçait d'opposer une sérieuse résistance aux progrès des Prussiens, fut complètement mis en déroute par une vigoureuse attaque du premier régiment de dragons, entièrement composé de jeunes et vaillants Lithuaniens, qui semblent avoir été élevés, ou même être presque nés sur leurs chevaux, car c'est toujours à cheval que leurs mères vont apporter leur lait et leurs denrées sur les marchés de Gumbinnen et d'Insterbourg. Vers les 3 heures de l'après-midi, l'état du combat était extrêmement favorable aux Prussiens.

Vers ce moment, un officier de l'État-major du Corps des Gardes vint annoncer au général de Bonin que la première division d'infanterie de la Garde était à Qualisch, prête à s'avancer sur Trautenau et à joindre ses efforts à ceux du premier Corps d'armée.

Qualisch n'est qu'à une forte lieue d'Allemagne de Trautenau; mais la première division de la Garde ayant déjà fait, ce jour là, une marche assez longue, le général Bonin, qui se

croyait sûr de la victoire, ne voulut pas requérir de la Garde un secours dont il pensait n'avoir nul besoin. Ce fut là ce qui dicta sa réponse.

Mais à peine l'officier d'état-major était-il parti, que le général Gablenz, arrivant de Pilnikan, déploya toutes ses forces. L'artillerie entière du 10^{ème} Corps s'avança contre les Prussiens, et même une partie du 4^{ème} Corps, que Bénédek avait déjà porté sur Praussnitz, vint aussi prendre part à la lutte.

Vers les 5 heures du soir, le général de Bonin dut considérer la bataille comme perdue. Bien qu'il ne fût pas trop gêné dans ses mouvements par l'ennemi, et qu'il eût même déjà fait transporter à Liebau les Autrichiens faits prisonniers dans la bataille, il n'en ordonna pas moins la retraite jusques derrière Trautenau.

Gablenz avait donc remporté un véritable avantage, ou même une victoire. Il reçut l'ordre de se rendre à droite, le 28 Juin, vers Praussnitz, de retarder la marche des troupes prussiennes qui pourraient vouloir s'avancer entre Bonin et Steinmetz, et de prêter secours au 6^{ème} et au 8^{ème} Corps qui devaient être opposés, le 28 Juin, au Corps du général de Steinmetz.

Ce mouvement-là devait être soutenu et facilité par le 4^{ème} Corps autrichien, dont l'avant-garde, commandée par le général Emerich de Fleischhacker, avait déjà occupé Praussnitz et Staudenz. La conversion à droite du 10^{ème} Corps devait, toutefois, rencontrer des obstacles bien propres à y porter le trouble.

7. Combat de Burgersdorf et de Soor, le 28 Juin.

Le Corps de la Garde prussienne pénétra en Bohême, le 28 Juin, par Braunau.

La première division de la Garde avait mis son avant-garde sous les ordres du colonel de Kessel, commandant du premier régiment de la garde à pied. Cette avant-garde se composait des trois bataillons de fusiliers des régiments Nr. 1, 2, 3 de la Garde; du 3^{ème} bataillon du régiment proprement dit des fusiliers; des deux premières compagnies du bataillon des chasseurs, de trois escadrons du régiment des hussards, d'une batterie de pièces de 4 et d'une pièces de 6, toutes rayées, de deux compagnies de pionniers et d'un petit lazaret de campagne. Cette avant-garde présentait une force d'environ 5000 hommes en infanterie et cavalerie, et de 12 pièces d'artillerie.

Ces troupes précédèrent la division, le 26 Juin, et passèrent par Braunau jusqu'à Ober- et Unter-Weckelsdorf, où elles bivouaquèrent. Le 27, la première division de la Garde poussa jusqu'à Qualisch, village où l'on fit la soupe avant midi. On y entendait déjà le feu du combat de Trautenau. Vers midi, l'avant-garde dut partir dans la direction de Trautenau, mais la nouvelle étant arrivée, dans l'intervalle, que le général de Bonin n'avait pas besoin du secours de la première division, celle-ci fut dirigée sur Eipel où elle bivouaqua avec toutes ses forces réunies.

La seconde division de la Garde s'avança, le 27 Juin, sur Kostaletz près du chemin de fer de Schwadowitz, pour y passer la nuit. Son avant-garde était formée des bataillons de fusiliers du régiment de grenadiers, et du 3^{ème} régiment de lanciers. Elle avait pour chef le colonel Mirus, commandant de ce dernier régiment.

Dans l'après-midi du 27 Juin, comme on entendait très-bien le tonnerre des canons de la bataille que le 5^{ème} Corps prussien livrait au 6^{ème} Corps autrichien, le colonel Mirus reçut

l'ordre de faire opérer une reconnaissance dans la direction de Kosteletz à Scalitz, pour chercher et pour rétablir des communications avec le 5^{ème} Corps.

Vers les deux heures et demie, il partit de Kosteletz avec tout ce qu'il avait de disponible en fait de troupes. Il n'avait, en ce moment, près de lui, que 1^{1/2} escadrons du 3^{ème} régiment des lanciers; les autres escadrons (2^{1/2}) avaient été détachés autre part, mais reçurent l'ordre de rejoindre aussi vite que possible leur brigade.

Le colonel Mirus fit arrêter son infanterie et sa cavalerie près de Wolessnitz, et ne prenant avec lui que le peu de lanciers (1^{1/2} escadrons) dont il pouvait alors disposer, il se rendit par Czerwenahara sur la route de Scalitz.

Bientôt, au-delà de la première de ces localités, il rencontra un détachement du 8^{ème} régiment des lanciers autrichiens (le régiment Maximilien I, Empereur du Mexique). Il y eut là un court, mais violent combat, auquel vinrent prendre part peu-à-peu le 3^{ème} régiment de lanciers prussiens (4 escadrons), et le 8^{ème} régiment des lanciers autrichiens (5 escadrons). Rien ne pouvait s'y décider. Les Autrichiens venaient d'atteindre leur but, savoir de couvrir la retraite du Corps de Ramming, et se retirèrent, le long de l'Aupa, sur Scalitz; et les Prussiens, de leur côté, sachant maintenant que l'ennemi était posté sur le flanc gauche de la garde, mais aussi qu'il était en pleine retraite, regagnèrent Wolessnitz et Kosteletz.

Le 27 Juin, dans la soirée, la première division de la Garde prussienne occupait la position d'Eipel; la 2^{ème} division était concentrée près de Kosteletz. La Garde pouvait ainsi se rattacher, à gauche, au 5^{ème} Corps (général Steinmetz); mais, à droite, les communications avec le premier Corps (général Bonin) avaient été perdues, par suite de la retraite de ce Corps derrière

Trautenau et Goldenœlse. On n'avait, d'ailleurs, aucune nouvelle certaine sur la position ou l'état de ces dernières troupes.

Vu l'insécurité de la situation, de ce côté, le commandant de la Garde, le Prince Auguste de Wurtemberg, décida qu'il fallait opérer de façon à *dégager complètement*, si possible, *le premier Corps d'armée*, supposé que les Autrichiens vainqueurs voulussent suivre ce Corps, — et à empêcher la réunion des troupes du général de Gablenz avec les troupes qui, le 27 Juin, avaient combattu contre le général de Steinmetz.

Il fut donc ordonné que, le 28 Juin, dès le matin, la 1^{ère} division de la Garde passerait, d'un côté, d'Eipel à Rognitz et à Burgersdorf, de l'autre, d'Eipel à Raatsch, Staudenz et Praussnitz.

La 2^{ème} division devait prendre à droite de Kosteletz, former à Eipel la réserve de la première division, occuper les défilés de Alt-Sedlowitz et de Alt-Rognitz et couvrir ainsi le flanc droit de la Garde. Dans ce dernier but, on détacha les deux bataillons du régiment de grenadiers, Empereur François.

Le 28 Juin, vers les 5 heures du matin, la Garde prussienne tout entière partit de ses bivouacs. La brigade d'avant-garde, Kessel, marcha aussitôt par les hauteurs situées au nord de Raatsch; sa cavalerie, composée de lanciers, jeta des patrouilles du côté de Burgersdorf. Les indications fournies par quelques prisonniers en apprirent assez au chef du Corps d'armée, du moins pour ce qui était essentiel à son but, sur les mouvements des troupes autrichiennes.

Le général de Gablenz n'avait occupé Trautenau qu'avec une seule brigade. Du reste, son Corps s'avancait par brigades sur la chaussée de Trautenau à Praussnitz, pour y établir ses communications avec le 4^{ème} Corps et surtout avec la brigade

Fleischhacker. Les bagages et le train se rendaient par Burgersdorf et Weiberkränke à Kœniginhof. La brigade Knebel, renforcée du régiment des dragons de Windischgrätz et de 2 batteries de réserve, passa par Staudenz pour couvrir en flanc les mouvements du 10^{ème} Corps.

Instruit de ces mouvements, le Prince Auguste de Wurtemberg donna l'ordre à la première division de la Garde de se mettre immédiatement en marche, sa brigade d'avant-garde en avant, et de se rendre de Raatsch à Staudenz et à Burgersdorf.

La brigade d'avant-garde s'avança, ayant en tête le bataillon de fusiliers du 3^{ème} régiment. Arrivée dans les environs de Staudenz, elle fut accueillie par les premiers coups de canon de la brigade du colonel Knebel qui avait posté les 24 pièces de ses trois batteries sur les hauteurs au nord de Staudenz. Le colonel Kessel fit, à son tour, avancer son artillerie, composée d'une batterie de 6 et d'une de 4, soit de 12 canons. Cette artillerie dépassa Staudenz, que déjà dévorait l'incendie, et se posta à la plus courte distance possible des Autrichiens, avec lesquels, malgré son infériorité pour le nombre et le calibre de ses pièces, elle n'hésita pas à engager la lutte.

Attaqué contre son attente, le général de Gablenz, qui voulait pourvoir à la sûreté de ses équipages, et dégager en même temps le champ de bataille, les dirigea sur la route de Pilnikau. Ensuite il renforça la brigade Knebel, surtout en artillerie, et fit faire halte à ses troupes, qu'il rassembla près de Burgersdorf et de Soor, leur ligne de front dirigée vers l'Est. — En même temps, il manda à la brigade Grivichich restée à Trautenau qu'elle eût à évacuer cette ville et à s'avancer sur Alt-Rognitz et Alt-Sedlowitz pour faire une diversion contre l'aile droite des Prussiens.

La première division de la Garde prussienne, sous le

général de Hiller, fut bientôt engagée tout entière dans le combat. Son artillerie, qu'on n'avait pu renforcer des batteries de réserve, restées d'une marche en arrière ainsi que la grosse cavalerie, tint ferme, malgré sa faiblesse, et l'infanterie fit des prodiges de valeur.

La seconde division traversa les passages de Raatsch, pour former la réserve, pendant que la première engageait la lutte. Tout-à-coup, on entendit les décharges de l'artillerie et le feu de la mousqueterie dans la direction de Alt-Rognitz et de Alt-Sadowitz. C'est aussi que, là, les 2 bataillons de grenadiers du régiment Empereur François étaient vigoureusement attaqués par la brigade Grivichich très-supérieure en forces. Aussitôt le Prince de Wurtemberg ordonna à l'infanterie de la 2^{ème} division, sauf un régiment qu'il voulut conserver pour réserve de la première division, de se porter sur Alt-Rognitz, avec la plus grande partie de l'artillerie. Quand ces renforts arrivèrent sur place, les 2 bataillons avaient déjà grandement souffert. Le second bataillon avait perdu, en morts et en blessés, les $\frac{2}{3}$ de ses officiers, entr'autres le commandant de Gaudy, qui tomba à la tête de ses soldats; de plus, un bon tiers de la troupe. Après le combat, ce bataillon ne présentait plus que 7 officiers et à peine 600 hommes en bon état de service.

Les renforts décidèrent la victoire. La brigade autrichienne fut défaite et dispersée; ses derniers restes furent obligés d'abandonner Trautenau.

Les Prussiens avaient aussi remporté la victoire, avant midi, sur le champ de combat de Burgersdorf et de Soor. Les Autrichiens se retirèrent en hâte et en désordre sur Pilnikau et Ketzelsdorf.

Dans l'après-midi du 28 Juin, le général de Gablenz parvint à réunir au sud d'Arnau, dans les bivouacs de Neustadtl et

de Neuschloss, les débris de son Corps d'armée, dont les forces étaient diminuées de moitié.

De son côté, la première division prussienne bivouaqua près de Burgersdorf; la 2^{ème}, au Sud de Trautenau. La première cherchait à se réunir au 5^{ème} Corps, lequel, ce même jour, avait été vainqueur à Scalitz; la 2^{ème} cherchait à rétablir ses communications avec le premier Corps d'armée repoussé de Trautenau, le jour précédent.

Les troupes autrichiennes qui combattirent, les 27 et 28 Juin, près de Trautenau, étaient principalement les suivantes: les régiments comte Mazzuchelli Nr. 10 (Pologne), Parme Nr. 24 (Pologne), Empereur Alexandre Nr. 2 (Transylvanie), Airoldi Nr. 23 (frontière militaire), Empereur François Joseph Nr. 1 (Allemands), Bamberg Nr. 13 (Italien), Archiduc Etienne Nr. 58 (Croates), les bataillons de chasseurs Nr. 12 (Polonais), Nr. 16 (Allemands), Nr. 28 (Transylvaniens), les dragons de Windischgrätz (Allemands et Bohémiens) et le 3^{ème} régiment d'artillerie (Allemands et Hongrois).

C'est dans ces mêmes champs où la Garde venait de remporter sa première victoire, que, pendant la seconde guerre de Silésie, Frédéric II avait battu, le 30 Septembre 1745, avec 23,000 Prussiens, les 38,000 Autrichiens que commandait Charles de Lorraine. En 1745, l'aile droite des Prussiens campait, avant la bataille, du côté de Burgersdorf; leur gauche était derrière Raatsch; ils avaient Staudenz en face, tandis que Charles de Lorraine avait sa gauche derrière Burgersdorf, sa droite derrière Praussnitz. Soor était en arrière de la droite. Dans cette journée, la manœuvre décisive de Frédéric avait consisté à faire opérer une conversion à droite sur pivot mobile; il avait ainsi mis Burgersdorf devant son centre, et débordait les Autrichiens entre ce village et Rognitz. Sa cavalerie, en

particulier, fit alors des manœuvres excessivement remarquables.

Le 28 Juin 1866, après toutes les pertes que Gablenz avait eu à subir, les troupes des deux armées étaient, à peu de chose près, de la même force; il y avait 25,000 hommes de chaque côté.

En examinant de plus près les opérations, on ne peut s'empêcher de voir que le général de Gablenz, dans sa marche sur Frausnitz, négligea de se mettre plus au large sur la partie gauche de son aile droite. Il fut attaqué près de Staudenz par la brigade Kessel. Ce furent cette attaque et cette position qui décidèrent de la victoire. Tous les efforts, tous les talents du général de Gablenz furent inutiles. Il ne parvint jamais à amener en lutte que des brigades isolées, et ne put ainsi rétablir nulle part le combat. Du moment, il est vrai, où la lutte s'établit près de Staudenz, on ne saurait reprocher aucune faute au général autrichien. C'est auparavant qu'il avait manqué de prudence ou de perspicacité. Les raisons en sont partout et toujours les mêmes, dans des circonstances analogues. Victorieux dans la journée du 27 Juin, le général ne pensa plus assez, le 28, à la parfaite sûreté de ses troupes; cet oubli, ou cette négligence, déterminèrent l'issue du combat.

8. Combats de Kœniginhof, de Schweinschædel, de Salney et de Jaromierz, les 29 et 30 Juin.

Après la victoire du 28 Juin, la première division de la Garde avait campé près de Bürgersdorf, puis avait porté la brigade Kessel sur la chaussée qui va de Trautenau à Kœniginhof. Le village de Soor-dessus était resté occupé, dans la nuit du 29, par la partie de la brigade Fleischhacker (du 4^{ème} Corps)

qui était partie de Praussnitz pour couvrir, à Soor même, la retraite du 10^{ème} Corps.

Le 29, de très bon matin, cette brigade évacua complètement le susdit village et marcha sur Kœniginhof, où elle prit de nouveau position. Le même jour, dans la matinée, le 10^{ème} Corps quitta ses bivouacs de Neuschloss et de Neustadtl pour se rendre par Mastig, Praussnitz, Weiss-Trzemeschna et Daubrawitz jusque derrière Kœniginhof et Dubenetz.

Dans la même matinée, la brigade Kessel reçut l'ordre de partir vers midi et de s'avancer par Rettenhof sur Kœniginhof.

Le colonel Kessel chercha, avant tout, à bien établir ses communications sur sa droite et sur sa gauche; aussi, pendant qu'il envoyait un escadron de ses lanciers opérer une reconnaissance du côté de Kœniginhof, il en envoyait un second par Ketzelsdorf jusqu'à Neustadtl. Ce dernier escadron avait pour tâche de se mettre à la recherche des troupes avancées du premier Corps d'armée, lequel, à la nouvelle du combat et de la victoire de Burgersdorf, était reparti de Goldenfels pour Trautenau, d'où il marcherait sur Pilnikau, Arnau et Oels.

Un peloton de hussards (le $\frac{1}{4}$ d'un escadron) fut envoyé par le colonel Kessel à Gradlitz afin d'y retrouver les communications avec le Corps auparavant toujours victorieux du général de Steinmetz. Ceux que l'on avait envoyés directement sur Kœniginhof rapportèrent bientôt la nouvelle que les Autrichiens occupaient en force les faubourgs de la haute ville de Pothard, de Schindel et de Gradlitz.

Là se trouvait le régiment Coronini Nr. 6, bien connu des Prussiens depuis l'alliance de 1864. C'était le même régiment qui avait pénétré le premier dans la ville de Schleswig, après la destruction des redoutes danoises; il était soutenu par le régiment de lanciers de Mensdorff Nr. 9.

Aussitôt que les premières troupes de la brigade Kessel furent arrivées sur les hauteurs, au Sud de Reittendorf, elles virent devant elles toute la vallée de l'Elbe supérieure, la rive gauche du fleuve et Koeniginhof avec ses vastes faubourgs, et, mieux encore, la rive droite, où la brigade Mondel était justement en marche pour Lipnitz et Daubrawitz.

Le colonel Kessel posta son artillerie sur les pentes, entre le faubourg Podhard et Neudorf, pour canonner, de là, Koeniginhof, lequel en souffrit moins que la brigade Mondel qui marchait, en ce moment, de l'autre côté du fleuve. L'infanterie de l'avant-garde prussienne s'avança. Elle avait en tête le 3^{ème} bataillon du régiment des fusiliers, ainsi que les deux premières compagnies du bataillon des chasseurs; ces troupes étaient sous les ordres du lieutenant-colonel comte de Waldersee, du régiment des fusiliers de la garde. Dès qu'il fut à portée, le commandant fit diriger un violent feu de tirailleurs contre les faubourgs du nord, et l'artillerie, protégée par ce feu, s'avança à son tour contre la ville qu'elle canonna vivement. Le colonel Kessel déploya son infanterie tout particulièrement sur la route de Koeniginhof à Grädlitz, par conséquent, sur sa gauche, où il allait rencontrer les Autrichiens qui s'étaient blottis et comme nichés dans les champs de blé. Les Prussiens y jetèrent aussitôt de petits groupes de tirailleurs; dès que ces tirailleurs gagnaient du terrain, „à la façon des singes“ disaient les journaux de bon ton de Vienne, les soldats autrichiens se levaient pour se retirer plus en arrière. Aussitôt les Prussiens de s'arrêter, de viser, et d'abattre, non pas des fuyards, mais des soldats qui se retiraient pour obéir aux ordres de leurs chefs. Nous ne mentionnons que brièvement ce fait, qui se renouvela, du reste, fort souvent, et plus ou moins en grand, durant presque toute la campagne. Les succès remportés, de la sorte, par les Prussiens

ne sauraient être attribués uniquement au fusil à aiguille. Disons plutôt qu'il y avait, là, en présence, deux systèmes bien différents: l'un, d'une troupe qui se porte en avant, tout en se concentrant; l'autre, de troupes qui ne pensent qu'à se concentrer en reculant sans cesse, en prenant constamment de nouvelles positions en arrière des premières. Nous avons déjà eu maintes occasions, dans d'autres ouvrages, d'exprimer notre opinion sur ces deux espèces de manoeuvres, et nous renvoyons nos lecteurs à la relation que nous avons faite des combats de Montebello (1859) et de Calatafimi (1860).

Les lanciers de Mensdorff cherchèrent à empêcher les progrès des Prussiens; ils n'y réussirent pas, de sorte que la brigade Kessel pénétra dans la ville. Celle-ci, abandonnée par la plus grande partie de ses habitants, renfermait encore quelques détachements du régiment Coronini. Les Prussiens s'avancèrent rapidement à travers la rue principale jusqu'au pont de l'Elbe dont ils s'emparèrent, après avoir pris d'assaut une maison qu'on avait fortifiée pour la défense. Tous les détachements autrichiens qui se trouvaient encore dans la ville furent faits prisonniers. Dans le combat qui s'éleva dans les rues, le fusilier Bochnia du premier régiment des Gardes à pied s'empara d'un drapeau du régiment Coronini. La brigade Kessel prit position au-dedans et au-dehors de la ville. Le passage de l'Elbe n'avait été acheté par les Prussiens qu'avec très-peu de sacrifices; on ne comptait en fait de morts, de blessés et d'hommes manquant à l'appel, que 68 soldats.

Immédiatement après la prise de Koeniginhof, la première division de la Garde forma une nouvelle et plus forte avant-garde, sous les ordres du général d'Alvensleben, tandis que la brigade Kessel était ralliée à sa division, en qualité de brigade légers.

Le 30 Juin, une partie du Corps des Gardes s'avança par Gradlitz jusqu'à Kukus, et y ouvrit une attaque d'artillerie contre les deux brigades Safran et duc Guillaume de Wurtemberg, du deuxième Corps, lequel avait été posté par Bénédek depuis Josephstadt jusque sur les hauteurs de Salney et de Kasow. La canonnade commença à 5 heures du matin. Bénédek fit appuyer l'artillerie des deux brigades par la réserve en artillerie du deuxième Corps, et les Prussiens, qui n'avaient point l'intention d'engager en cet endroit un combat sérieux, se retirèrent par Gradlitz sur Rettendorf, vers les 7 heures de la matinée. Dans l'après-midi, ils reportèrent en avant un petit détachement, et l'on en vint de nouveau à une courte et insignifiante canonnade.

Les 6^{ème} et 8^{ème} Corps autrichiens avaient subi de très-graves pertes dans les combats du 27 et du 28 Juin. Aussi Bénédek les fit-il retirer de la position de Trebesow, où devait les remplacer le 4^{ème} Corps, sous le général Festetics. Les brigades Pöck et Archiduc Joseph, les premières disponibles de ce 4^{ème} Corps, et dont la première s'avancait, par la chaussée, de Jaromierz à Scalitz, et la seconde marchait plus à droite, rencontrèrent, près de Dolan, avec leur avant-garde, des troupes du Corps de Steinmetz que l'on avait envoyées en reconnaissance.

Aussitôt l'avant-garde autrichienne se retira vers le gros de ses troupes; les Prussiens la suivirent jusqu'à la portée de l'artillerie de la place forte de Jaromierz; après une courte canonnade, ils se retirèrent sur Scalitz. Alors, dans l'après-midi du 29, le 4^{ème} Corps de Bénédek établit ses positions entre les villages de Chwalkowitz, de Trebesow et de Schweinschædel, en appuyant sa droite sur l'Aupa.

Le Corps de Steinmetz, ayant été naturellement fort affaibli par ses luttes fréquentes contre des adversaires beaucoup plus nombreux, fut reporté dans la réserve, et remplacé, sur l'aile

gauche de l'armée du Prince royal, par le 6^{ème} Corps qui s'avancait justement à travers le comté de Glatz. La première brigade qui arriva de ce Corps, (c'était la 22^{ème}), fut rattachée provisoirement au Corps du général de Steinmetz.

Là-dessus, ce même Corps s'avança, dans l'après-midi du 30 Juin, contre la position occupée par le 4^{ème} Corps autrichien. La brigade Pöck marchait derrière la brigade Brandenstein; et la brigade Fleischhacker derrière la brigade Archiduc Joseph. Après quelques coups de canon, les troupes autrichiennes se retirèrent de Schweinschädel à Salney et à Jaromierz.

Le général Bénédek avait pris la résolution de concentrer toutes ses troupes pour livrer une action générale. Les 10^{ème}, 2^{ème}, 4^{ème}, 6^{ème} et 8^{ème} Corps d'armée étaient postés, le 30 Juin au soir, entre Gross-Bürglitz, Jaromierz et Josephstadt.

9. Coup d'oeil rétrospectif, et coup d'oeil vers l'avenir.

Nous venons de rappeler les faits tels qu'ils se sont passés, du 23 au 30 Juin, sur le théâtre de la guerre en Bohême. Nous avons, maintenant, à nous résumer et à indiquer sous quel jour les divers événements de la campagne se montrèrent à l'Europe attentive. C'est là un point qui mérite considération.

Après la victoire de Soor, le 28 Juin, on put ramener en avant le premier Corps de la seconde armée prussienne, nous voulons dire le Corps de Bonin, lequel avait eu le dessous, le 27, à Trautenau. Ce Corps s'avança donc par Pílnikau, occupa successivement Arnau et Neuschloss, et poussa son avant-garde jusqu'à Ober-Praussnitz, sur la rive droite de l'Elbe. Il formait ainsi l'aile droite de l'armée du Prince royal.

Le centre de cette armée était formé par la Garde, dont la première division, aussitôt après la prise de Kœniginhof,

occupa les environs de la ville, tandis que la 2^{ème} division s'établit près de Rettendorf.

Sur l'aile gauche, le 5^{ème} Corps, celui du général de Steinmetz, fut remplacé, les 30 Juin et 1 Juillet, par le 6^{ème} (général Mutius) et ramené sur la seconde ligne.

En même temps, les réserves de l'artillerie et de l'infanterie furent appelées vers l'Elbe.

Telle était la situation dans la 2^{nde} armée, celle du Prince royal.

Quant au Prince Frédéric Charles, après les combats victorieux du 29 Juin, près de Gitschin, il s'avança avec ses premiers Corps, les 30 Juin et 1 Juillet, jusque vers Horzitz.

Le général Herwarth de Bittenfeld était resté près de Münchengraetz et de Jung-Bunzlau, d'où il faisait des escarmouches vers le Sud, mais il pouvait arriver à Gitschin, avec ses forces principales, en une forte journée de marche.

Il n'y a pas plus de 2 $\frac{1}{2}$ lieues de distance depuis Horzitz, où parurent déjà le 30 Juin, les premières troupes du Prince Frédéric, jusqu'à Praussnitz de Bohême où se trouvait l'avant-garde de Bonin, ou même jusqu'à Koeniginhof, que la première division de la Garde occupait alors.

Gitschin, quartier-général du Prince Frédéric, n'était éloigné que de 7 à 8 lieues de Deutsch-Praussnitz qu'il faut se garder de confondre avec Praussnitz de Bohême (ou Praussnitz-dessus). C'est un espace de temps de deux heures pour de bons cavaliers d'ordonnance, une fois qu'on a établi des relais. La concentration eut lieu le 30 Juin. Les communications entre les 2 armées étaient parfaitement établies et garanties par des corps détachés sur les flancs.

Il faut donc reconnaître que, déjà le 1 Juillet, toute l'armée prussienne, y compris l'armée du général Herwarth, s'étendait de Smidar à Jaromierz et se concentrait sur une ligne d'au plus 6 lieues d'Allemagne d'étendue.

Le 30 Juin, le roi Guillaume arriva de Berlin à Reichenberg, pour y prendre en personne le commandement en chef de toutes les troupes. Le même jour, il poussa jusqu'à Sichrow (Sicherhof) château des princes de Rohan, d'où il transféra, le 2 Juillet, son quartier-général à Gitschin. La proclamation, datée du 29 Juin, jour de la bataille de Gitschin, ne fut lue aux troupes que le 3 Juillet, au matin. C'est par cette proclamation que le roi entra réellement dans ses fonctions de général en chef. —

Du 28 au 30 Juin, les divers Corps d'armée de Bénédek avait tous subi des échecs plus ou moins sensibles. Lui-même, le général Bénédek, se trouvait, dès ce dernier jour, en quelque sorte confiné sur l'espace assez limité de terrain qui, sur la rive droite de l'Elbe, devant la ville de Königrätz, s'étend entre l'Elbe et les rivières de Trotinka et de Bistritz (affluent de la Czidlina). —

Il est d'usage, sans doute dans toutes les guerres, de répandre de fausses nouvelles; cela se fait même par des personnes véridiques, et contre leur propre volonté. Ces mêmes mensonges, au sujet des événements militaires, se font, en particulier, et pour des motifs divers, par des gens qui ne sont nullement amis de la vérité.

Toutefois, il est douteux que l'on ait jamais menti d'une façon aussi effrontée que cela se fit à l'occasion de la Campagne dont nous décrivons les événements. En effet, pendant 8 jours, une grande partie de l'Europe fut entretenue à dessein dans l'opinion mensongère que les Autrichiens avaient été vainqueurs sur tous les points.

Ce n'était point la presse autrichienne seule qui croyait à ses télégrammes de victoire et qui cherchait à les répandre; c'était bien plus encore la presse du Sud et de l'Ouest de l'Allemagne qui travaillait avec une sorte de rage et de folie à répandre ces nouvelles mensongères.

Au reste, les journalistes de Vienne furent bientôt punis de leur sotte curiosité par l'annonce de l'état de siège, ou, pour parler le langage du Ministère de Belcredi, *de l'état d'exception*, qui fut imposé à la fidèle Capitale et à la Basse-Autriche.

Cette punition, il est vrai, ne vint que plus tard. Vers la fin de Juin et au commencement de Juillet, la curiosité géographique n'était point encore interdite aux amateurs.

Au premier examen d'une carte, ils devaient, ce semble, ne plus rien comprendre à leurs propres télégrammes. Car, enfin, comment pouvait-il se faire que chacune des soi-disantes victoires de l'armée autrichienne la ramenât d'une journée de marche, ou de plus encore, en arrière? Bien est-il vrai que la „Stratégie“ a des profondeurs insondables, et c'est là un grand sujet de consolation. Toute-fois, cette consolation elle-même disparaissait, quand on en venait à penser à l'indicible sottise, à la crasse ignorance, avec lesquelles les *feuilles militaires* de Vienne, sur le jugement desquelles on aurait voulu pouvoir se reposer, avaient traité tout ce qui venait de se passer sur le théâtre de la guerre. Voici, entr'autres, comment l'une de ces feuilles s'exprimait: „Nous combattrons, quand nous serons sûrs du succès; alors la victoire ne pourra pas nous manquer.“ C'est, sans doute, ce que tout journaliste pouvait savoir. — Or en revenait aussi à parler des *profonds plans* militaires du général Bénédek. Mais qu'était-ce que toute cette *profondeur*, à côté des déclarations „bien autrement profondes“ qui échappaient à un autre „Journal militaire“! *Les Prussiens*, y disait-on, *étaient dans la consternation de ne point rencontrer d'ennemi devant eux*. Mais si ces Prussiens, tout consternés qu'ils étaient, allaient s'aviser, un jour, d'entrer dans Vienne! Le gouvernement autrichien n'envisageait-il pas lui-même comme possibles de pareilles conséquences de l'état de consternation des

troupes prussiennes? Ne faisait-il pas travailler énergiquement aux retranchements et aux redoutes de Florisdorf?

En attendant, voici que, *le premier Juillet, dans la matinée*, Vienne et toute l'Autriche se voient arrachés violemment à leurs illusions. Il suffit d'un simple et fort court télégramme de Bénédek pour opérer ce merveilleux changement.

Ce télégramme, daté de Dubenetz, entre Gross-Bürglitz et Jaromierz, annonçait, le 30 Juin dans l'après-midi, que, par suite de la retraite de Clam-Gallas et des Saxons, le général en chef Bénédek se voyait obligé de concentrer son armée près de Kœniggrätz.

Ce télégramme ayant fait époque dans l'histoire de la Campagne de Bohême, nous croyons devoir l'accompagner de quelques observations.

Pour peu que l'on ait suivi notre récit avec attention, on doit s'apercevoir que ce télégramme *n'a pas dit la vérité*. En effet, la masse principale des forces autrichiennes eût-elle été victorieuse dans ses luttes contre le Prince royal de Prusse, alors que le général Clam-Gallas était repoussé par l'armée du Prince Frédéric Charles, ce n'était point encore une raison pour Bénédek de se concentrer sur Kœniggrätz.

Le général Clam-Gallas ne pouvait avec ses 60,000 hommes remporter une victoire sérieuse contre les 120,000 hommes du Prince et du général de Herwarth. Il pouvait arrêter ou retarder leur marche; *il pouvait*, en suivant un autre système d'opérations, les retarder *plus longtemps* qu'il ne le fit. Mais, dans des problèmes de ce genre, il faut toujours faire la part du hasard, de l'imprévu, et il est du devoir d'un général en chef d'attendre plutôt trop peu que trop des troupes qu'il a détachées de son armée principale.

Qu'avait donc fait Bénédek avec la majorité de ses troupes,

du 26 au 30 Juin, contre l'armée du Prince royal de Prusse ?

Le 6^{ème} Corps prussien n'étant pas encore arrivé, on n'opposait à Bénédek que tout au plus 90,000 hommes d'infanterie et de cavalerie.

Lui-même commandait à 5 Corps d'armée (les Corps 6. 8. 10. 4 et 2), et à plusieurs divisions de cavalerie. D'après les états officiels, il devait avoir 160,000 hommes contre 90,000 Prussiens. Mettons même qu'on défalque $\frac{1}{4}$ de ses troupes, et supposons le chiffre des ennemis au complet; eh bien! il restait toujours à Bénédek 120,000 hommes et 500 canons contre les susdits 90,000 Prussiens et leurs 300 pièces de canon. Calculons le nombre des hommes d'après celui des pièces d'artillerie, nous obtenons un chiffre de 170,000 Autrichiens contre 120,000 Prussiens.

Maintenant, appuyé sur une pareille supériorité de forces, le général Bénédek a-t-il remporté des victoires? Bien au contraire, puisqu'il a laissé les Prussiens battre tous ses Corps l'un après l'autre. Il n'est même jamais parvenu à présenter en bataille une armée numériquement plus forte que celle de ses adversaires, non pas même le 28 Juin, dans la journée de Scalit, la seule où il avait quelque chance de pouvoir le faire.

Bien décidément, la raison qui força Bénédek, le général en chef des armées autrichiennes, à reculer et à se concentrer sur Kœniggrätz, ce ne fut pas la retraite de Clam-Gallas, mais uniquement les nombreuses défaites isolées que souffrit sa propre et principale armée.

Ajoutons, toutefois, que le télégramme de Bénédek n'aurait jamais pu produire un effet aussi accablant sur la population de la capitale et sur les journaux de Vienne, si ces journaux

son quartier-général à Gitschin. Le Prince Frédéric Charles laissa l'ordre d'observer soigneusement les mouvements de l'ennemi et se rendit à Gitschin pour faire son rapport au Roi et pour recevoir ses ordres.

Dans le quartier-général du roi Guillaume, on avait sur les plans de l'armée autrichienne des idées particulières que le Prince Frédéric Charles avait partagées jusqu'alors.

Repoussées sur tous les points, les colonnes de Bénédek se concentraient; cela était clair. Bénédek, pensait-on, allait prendre une nouvelle position pour livrer, de là, une bataille décisive. Mais où la choisirait-il, cette position?

On supposa, dans le quartier-général prussien, que Bénédek prendrait ses positions, en vue d'une bataille *défensive*, sur la rive gauche de l'Elbe, et cela, entre les places fortes de Josephstadt et de Koeniggrätz, de manière à faire face vers l'Ouest et à avoir l'Elbe devant lui. — Cette position, qu'on supposait devoir être prise par le général autrichien, paraissait très-forte dans le quartier-général de l'armée prussienne. C'est ce que, pour nous, nous avons quelque peine à comprendre. En effet, l'armée du Prince royal étant postée sur la haute Elbe, il lui était facile, par une marche à droite, de contourner la position des ennemis et de les prendre en dos et sur leur droite, sans perdre nullement pour cela ses communications avec les armées du Prince Frédéric Charles et du général Herwarth, ces dernières pouvant tirer sur leur gauche et marcher vers la haute Elbe, sans avoir besoin de faire pour cela des efforts extraordinaires.

D'après tout ce que nous avons appris jusqu'au 1 Juillet des mouvements de Bénédek, nous pensions que ce général s'établirait sur la rive droite de l'Elbe, qu'il pousserait sa droite vers Koeniggrätz, et sa gauche vers Chlumetz, le long

des lacs de la Bistritz inférieure, dans la contrée de Altwasser. Ses principales réserves eussent été placées derrière son aile droite; des ponts nombreux auraient été jetés entre Kœniggrätz et Pardubitz, d'une part, entre Pardubitz et Przelautsch, d'autre part. Pardubitz devait être ainsi son principal point de retraite.

Si maintenant les Prussiens prenaient sur la droite, pour l'attaquer en front, sa position était excellente; on ne pouvait presque en approcher, sur la gauche. Bénédek pouvait, en conséquence, réunir toutes ses forces sur sa droite, et remporter de grands succès sur ce point si dangereux pour l'armée prussienne. Venait-il à être battu, sa retraite s'opérait par Pardubitz, au devant duquel, et à distance convenable, la longue rangée des étangs de Pohdanetz forme une excellente tête de pont.

Si les Prussiens, par leur marche à droite du côté de l'Elbe, voulaient arriver à Podiebrad ou à Kolin, pour passer le fleuve en-dessous des positions de Bénédek, ils devaient se séparer pour quelque temps, et le général autrichien pouvait profiter de cette séparation pour attaquer l'un des Corps sur l'une des rives.

Les Prussiens voulaient-ils prendre par la gauche pour tourner la ligne de l'Elbe entre Josephstadt et Kœniggrätz, Bénédek pouvait s'attacher immédiatement, à leur aile droite, avec des forces supérieures, et le faire sans aucun danger, puisque, en cas de nécessité, il avait toujours sa libre retraite sur Kolin ou même sur Prague; ou bien encore, il passait sur la rive gauche, et là, s'appuyant sur les *aigles* de l'Empire, il pouvait attaquer la tête des troupes prussiennes avec une armée fort supérieure en nombre.

Cette position était donc bonne *pour tous les cas*, tout en étant meilleure dans telle éventualité que dans telle autre. Aussi notre opinion était-elle que Bénédek ne pouvait pas hésiter à

la choisir. Les avantages stratégiques étaient évidents. Si les Prussiens en venaient à attaquer la position elle-même, celle-ci, bien employée, laissait peu de chose à désirer. Même en cas d'offensive, on pouvait en tirer profit.

Nous verrons bientôt quelle fut la position pour laquelle Bénédek se décida; nous avons déjà vu quelles intentions on lui supposait dans le quartier-général de l'armée ennemie.

Se fondant sur ces suppositions, et sur le fait que ses troupes avaient été grandement fatiguées dans les journées précédentes, le roi désirait accorder un ou deux jours de repos à son armée. Supposé que Bénédek attendit derrière l'Elbe, on ne risquait rien par ce retard, puis qu'il n'avait plus de renforts à faire venir.

Le Prince Frédéric Charles quitta Gitschin vers les midi du 8 Juillet, avec l'intention de faire reposer son armée tout un jour dans les positions qu'elle occupait.

Revenu vers les 4 $\frac{1}{2}$ heures dans ses quartiers de Kamenitz, il y fut assailli par une foule de rapports qui donnèrent une tout autre physionomie aux choses et qui devaient nécessairement amener des dispositions et des résolutions bien différentes des premières.

Un rapport était arrivé de la 7^{ème} division, qui avait poussé ses premières troupes dans la direction de Gross-Jerzitz jusque vers la Bistritz; ce rapport disait que, depuis les 8 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi, une forte colonne ennemie avait marché par Cerekwitz et était allé camper au Sud, près de Lipa, sur la route qui conduit de Königsgrätz à Horzitz. On estimait cette colonne à 30,000 et même à 35,000 soldats.

D'autres rapports ne laissaient pas le moindre doute qu'entre l'Elbe et la Bistritz il n'y eût, au moins, outre les Saxons, les 1^{er}, 4^{ème}, 3^{ème} et 10^{ème} Corps de l'armée autrichienne.

On apprit, en même temps, que les Autrichiens poussaient des détachements sur la rive droite de la Bistritz et qu'ils occupaient fortement les villages de Czernutek, de Dub et de Mschan.

Un officier prussien de l'État-major qui, dans la matinée du 2 Juillet, avait poussé une reconnaissance jusqu'à Dub avec une forte escorte de cavalerie, y avait été engagé dans une vive lutte avec des lanciers autrichiens.

De toutes ces données rassemblées il résultait clairement que les Autrichiens occupaient avec des forces très-considérables l'espace entre l'Elbe et la Bistritz. Il ne s'agissait plus que de savoir s'ils y attendraient l'attaque de l'armée prussienne, et se borneraient à une vigoureuse défense, ou si, *prenant l'offensive*, ils attaqueraient, soit l'armée du Prince Royal, soit celle du Prince Frédéric Charles.

Il était possible que les Autrichiens voulussent procéder par voie offensive, et il était assez probable qu'ils se jetteraient avec toutes leurs forces sur l'armée du Prince Frédéric Charles plutôt que sur celle du Prince royal. En effet, de Dub à Milowitz, où se trouvaient les postes avancés du centre prussien, il n'y a qu'une demi lieue, tandis que la distance était triple depuis l'aile droite des Autrichiens, dans les environs de Horzenowes, jusqu'au cours de la haute Elbe, où était l'armée du Prince royal.

C'était ainsi le Prince Frédéric Charles qui pouvait s'attendre à être attaqué, le 3 Juillet, sur la route qui, de Sadowa, conduit à Milowitz et à Horzitz. Il fit donc ses dispositions dans cette expectative.

Les Corps de la première Armée reçurent l'ordre d'occuper, dans la nuit du 2 au 3 Juillet, des positions avancées, du côté de la Bistritz, positions d'où ils pussent ou repousser une attaque, ou attaquer eux-mêmes, selon que les circonstances l'exigeraient. Le général Herwarth de Bittenfeld reçut, de son côté, l'ordre de

quitter Smidar d'aussi bon matin que possible, et de marcher sur Nechanitz, pour opérer, de là, contre le flanc gauche des Autrichiens, soit que ceux-ci attaquaient les premiers, soit qu'ils préférassent rester sur la rive gauche de la rivière et attendre qu'on vînt les y attaquer.

Enfin un aide-de-camp fut envoyé de Kamenitz au Prince royal pour le prier de s'avancer avec au moins un de ses Corps contre la droite des ennemis, afin de dégager ainsi le Prince Frédéric Charles et de faciliter ses mouvements. Naturellement, le Prince Frédéric n'avait point d'ordres à donner au Prince royal, et ne pouvait faire appel qu'à son bon vouloir. — Pour nous, nous avons, déjà plus d'une fois, fait observer que la division d'une armée en deux unités principales, que cette scission en 2 armées, ne peut jamais rien valoir. Il est vrai que, dans la journée du 3 Juillet, le succès fut pour les Prussiens; mais un observateur attentif se convaincra facilement que le succès lui-même ne justifie nullement ce procédé de séparation en deux Corps. L'excellent esprit qui, du simple tambour jusqu'aux généraux de division, régnait dans l'armée, répara bien des choses dans l'ensemble des dispositions. Un peu plus d'animation et de feu dans l'armée autrichienne, un peu plus d'intelligence, de ce côté, — puis, un retard fortuit, d'une seule heure peut-être chez les Prussiens, — et la bataille du 3 Juillet était gagnée par Bénédek. Tout y dépendit en quelque sorte d'un instant; la victoire ne tenait qu'à un cheveu. Aussi est-il tout simplement absurde, et, de plus, tout-à-fait faux, de prétendre, comme on l'a fait souvent, que la victoire fut due aux parfaites opérations des Chefs, ou à l'organisation de l'armée en 1860, ou encore aux services rendus par les fusils à aiguille. Le vrai esprit allemand, — *l'esprit du Nord de l'Allemagne*, avec tout ce qu'il éveille dans les cœurs de courage, d'honneur, de sentiment de

la dignité nationale, — cet esprit qu'ont nourri les grands poètes et les nobles penseurs de la patrie, à quelque coin de terre germanique qu'ils aient appartenu, — cet esprit qui a surtout pénétré dans le Nord de l'Allemagne, et qui y a trouvé un sol préparé à le recevoir, — voilà ce qui a triomphé, et nécessairement, de tous les cris, de toutes les récriminations indéfinissables de populations qu'on cherchait à amalgamer, à sonder, pour ainsi dire, les unes aux autres. — Parmi les simples soldats prussiens qui moururent de la mort des héros, il y avait de jeunes savants qui, sous le rapport des connaissances, rivalisaient hautement avec toute cette pédante érudition qui s'est trop souvent mise au large dans les divers parlements de l'Allemagne; il y avait d'habiles artisans, des industriels, qui s'étaient fait un nom dans les branches les plus diverses de l'activité humaine. Or, qui ne sent qu'une armée ainsi composée doit avoir un haut sentiment de sa valeur réelle, et que cette pensée devait singulièrement élever le moral des troupes!

Le Prince Frédéric Charles savait bien ce qu'il y avait à faire, mais comme il n'était nullement autorisé à donner des ordres à l'armée du Prince royal, il envoya immédiatement au roi Guillaume le général de Voigts-Rhetz, le chef de son État-major. Qui sait ce qui fût arrivé, le 3 Juillet, si le roi n'avait pas été présent à l'armée et s'il n'avait pas encore pris sur lui les fonctions de général en chef?

Le général Voigts-Rhetz arriva à Gitschin, le 2 Juillet, à 11 heures du soir. Le roi approuva complètement les dispositions qu'avait prises le Prince Frédéric, et envoya, à minuit, au Prince Royal l'ordre de se mettre en route, d'aussi bon matin que possible, non pas avec quelque Corps détaché, mais avec toute son armée, — de s'avancer, au Sud, sur les rives gauches de la Bistritz, entre cette rivière et la Trotinka, de manière à pouvoir

tendre la main, par Cerękwitz, au Prince Frédéric. Le roi lui-même voulait partir de Gitschin à 5 heures du matin, et transférer son quartier-général à Horzitz. Le Prince Frédéric fut averti en particulier qu'à moins d'être attaqué lui-même, il ne devait *pas provoquer l'ennemi trop tôt*, pour donner ainsi à l'armée du Prince royal le temps d'arriver sur le théâtre de la lutte.

Le Prince royal reçut ses instructions, le 3 Juillet, à 4 heures du matin. Vers les 7 heures, la plupart de ses troupes étaient en marche.

B. Position de l'armée autrichienne.

Tout près du hameau de Sadowa, la route de Horzitz à Kœniggrätz traverse la Bistritz au moyen d'un pont de pierre. En-dessus de Sadowa jusqu'à Miletin, et en-dessous, jusqu'à Nechanitz, la Bistritz ne présente, au fond, que d'insignifiants obstacles; mais elle coule dans une large vallée marécageuse, et c'est pour cela qu'on ne peut la franchir facilement qu'à certains points, et par des ponts et des chemins bien établis.

Sur la rive gauche de la Bistritz, entre cette rivière, la Trotinka et l'Elbe, s'étend une contrée assez irrégulière et montagneuse; les collines particulières, et les chaînes de collines, sont séparées les unes des autres par des ravins ou des enfoncements de terrain qui se prêtent merveilleusement à servir d'abri ou d'épaulements à des troupes de réserve, ou à telles autres troupes momentanément sans emploi. Ajoutons à ces mouvements de terrain, des bouquets de bois et des parcs, d'assez grande étendue, surtout vers le Sud, autour de Nechanitz et de Przim. Les villages y présentent des constructions fort différentes; les maisons à traverses de charpente y alternent avec des maisons de construction plus massive. Mais, tout irrégulier qu'est ce pays

de collines, quand on veut en poursuivre les détails, — il présente cependant un vrai coup d'œil d'ensemble, quand on le voit des hauteurs de Dub, et de la rive droite de la Bistritz. Il se présente alors comme un vaste amphithéâtre, dont le point le plus élevé se trouve sur la route, près du village de Chlum, et dont les bras s'étendent, au Nord, vers Gross-Bürglitz et Horowitz, au Sud, vers Probus et Nechanitz.

Tel est le terrain que Bénédek avait choisi pour la position dans laquelle il voulait concentrer toutes ses forces. La Bistritz en couvrait le front.

A droite et à gauche de la chaussée, entre Sadowa et Chlum, au centre même de la position, se trouvait le 4^{ème} Corps; à droite, du côté de Horzenowes et de la Trotinka, étaient les 3^{ème} et 2^{ème} Corps; à la gauche du 4^{ème}, dans la direction de Nechanitz, se rattachait le Corps de Gablenz, lequel avait été formé du 8^{ème} et du 10^{ème}, les deux qui avaient perdu le plus de soldats, et enfin, venait le Corps de l'armée saxonne. Derrière Lipa et Chlum, près de Rosbieritz, étaient postés, comme réserve, le 1^{er} et le 6^{ème} Corps d'armée, ainsi que les divisions de cavalerie.

A ne suivre que les plus faibles évaluations, le général Bénédek avait ainsi sous la main au moins 180,000 hommes et 600 pièces d'artillerie.

Le front proprement dit de la position, depuis la Trotinka près de Horzenowes, par Chlum et Neu-Przim jusqu'à Hradek à une longueur d'environ 15,000 pas, ce qui donne une ligne occupée par au moins 12 hommes sur chaque pas.

Cette position, à ne l'envisager que comme dirigée contre une attaque de face, et à ne considérer que les combats qui pouvaient se livrer devant elle, était d'une grande force naturelle, qui devait croître en proportion du nombre de troupes qu'on

emploierait à la défendre. Bénédek, d'ailleurs, n'avait pas dédaigné d'avoir recours aux moyens de défense que fournit l'art militaire. Il avait, en particulier, cherché à rendre son artillerie aussi profitable que possible. Les batteries, notamment près de Chlum et de Lipa où le terrain s'y prêtait, s'élevaient en trois terrasses superposées, de manière à pouvoir ouvrir un feu des plus meurtriers sur le passage de Sadowa. Pour dégager les lignes de tir, on avait abattu des pans de forêt, on avait fait, avec les arbres, des abattis qui, de loin déjà, retardaient la marche de l'ennemi; et les batteries elles-mêmes avaient été mises à couvert par des épaulements, ou des levées de terre.

Mais ce qui fait la bonté d'une situation, ce n'est pas d'être de quelque utilité pour une lutte, pour un combat envisagé sous une face exclusive; il faut, avant tout, juger de cette situation d'après l'état réel des choses, d'après des circonstances données que le général autrichien devait parfaitement connaître.

Supposons d'abord que Bénédek n'eût eu affaire qu'avec le Prince Frédéric Charles. Celui-ci ne pouvait apporter au combat, le 3 Juillet, que 9 divisions, y compris les 3 du général Herwarth, ce qui donnait, avec le Corps du cavalerie de réserve du Prince Albert, tout au plus 110,000 hommes et 450 canons. Si le Prince attaquait avec ces forces le front de la position de Bénédek, il ne pouvait se faire que l'artillerie autrichienne ne lui causât de terribles pertes, tandis que les Autrichiens ne souffriraient que fort peu, grâce à la position couverte où se trouvaient leurs réserves.

Ainsi Bénédek, déjà plus fort par le nombre, avait de toute façon de grands avantages; car, même après plusieurs heures de combat, il se trouverait avoir encore la moitié plus de troupes que le Prince Frédéric Charles. Cette éventualité admise, que ferait Bénédek pour profiter de ses avantages? Evidemment,

il devait prendre l'offensive, poursuivre l'ennemi avec vigueur, et, pour cela, traverser la Bistritz, surtout avec son aile droite, du côté de Benatek et de Cerekwitz, en s'avançant hardiment sur la route de Sadowa à Horzitz.

La poursuite, il est vrai, pouvait être singulièrement gênée, par le fait qu'il fallait traverser les bas-fonds marécageux de la Bistritz, ce qui retardait nécessairement les mouvements et les déploiements nécessaires. De plus, chaque pas en-dehors de ses premières positions enlevait à Bénédek une partie des avantages que lui donnait son artillerie si fortement placée. Une fois la Bistritz dépassée, il ne pouvait plus faire usage dans la poursuite de l'ennemi que de la moitié de ses batteries. Leur superposition par terrasses n'avait plus lieu, dès qu'il s'avancait pour attaquer les Prussiens, dont l'arrière-garde, pour le moins, prendrait position sur les hauteurs de Dup, de Milowitz et de Horzitz. Dès lors aussi, la supériorité du fusil à aiguille devait se faire sentir, supériorité bien réelle, mais dont les Autrichiens se sont plu à exagérer les avantages pour ne pas convenir des vraies raisons de leurs échecs répétés.

On voit donc que les avantages de la position de Chlum diminuent singulièrement, même si l'on adopte toutes nos suppositions premières. Par contre, que le Prince Frédéric n'attaquât pas, et tous ces avantages étaient réduits à rien.

Mais voici le point principal: Bénédek *n'avait nullement, affaire avec le seul Prince Frédéric Charles; il le savait, et même*, après les combats de Nachod, Scalitz, Trautenau, Bürgersdorf et Koeniginhof, *il devait en être foncièrement persuadé.*

Depuis le 30 Juin, presque toute l'armée du Prince royal se trouvait réunie vers la haute Elbe, sur la ligne de Neuschloss, Koeniginhof, Gradlitz et Kukus. Les avant-postes de cette armée avaient déjà franchi la rive droite du fleuve. Bénédek devait eu

conclure que les 2 armées prussiennes communiquaient ensemble, lors même qu'il ne l'eût pas appris par des reconnaissances. Deux armées de cette nature ne pouvaient pourtant pas se rapprocher par leurs flancs, près de Miletin et de Kœniginhof, et n'être, sur ces points, depuis deux jours, qu'à une ou deux lieues de distance l'une de l'autre sans qu'il fallût en conclure à des communications fréquentes et intimes.

Si, par conséquent, le Prince Frédéric attaquait, le 30 Juillet, *le Prince royal devait nécessairement passer, de son côté, à l'attaque.* Si l'attaque n'était pas convenue entre les deux armées prussiennes, ce qui est la pire supposition que l'on puisse faire, du moins, il était sûr qu'au premier coup de canon parti du côté du Prince Frédéric Charles, le Prince royal en avertissait immédiatement ses troupes par le télégraphe tout récemment établi. Une heure plus tard, ces troupes pouvaient être en marche. Quelle distance auraient-elles à parcourir, pour se trouver en face de l'ennemi?

De Kœniginhof à Horzenowes, jusqu'à la droite des positions de Bénédek, il y a, tout au plus, 18,000 pas, soit 3 lieues; ajoutons-y une heure pour le déploiement des troupes, plus une heure de temps d'arrêt, et nous trouverons qu'au moins *un* des Corps de l'armée du Prince royal pouvait entrer en ligne de combat, 6 heures après le premier coup de canon parti de Chlum, et que deux autres Corps de la même armée pouvaient en faire de même, une heure plus tard. Ainsi Bénédek avait toute espèce de raisons pour rester attentif aux moindres mouvements de ses ennemis.

Dans notre dernière supposition, la moins favorable pour les Prussiens, environ 70,000 à 80,000 hommes de l'armée du Prince royal venaient s'ajouter, 7 heures plus tard, à l'armée du Prince Frédéric Charles et prendre part au combat.

Supposons ensuite que le premier coup de canon partit, vers les 6 heures du matin, dans la contrée de Dub ou de Sadowa, et que les premières luttas aient duré 2 heures de temps, le Prince Frédéric Charles traversait alors la Bistritz avec toutes ses troupes; deux heures plus tard, il aurait dû la repasser avec de grandes pertes, et reculer jusqu'à Dub; Bénédek l'eût suivi sur l'autre rive, et y eut déployé ses troupes, mais il ne pouvait guères commencer l'attaque avant la 7^{ème} heure, c'est-à-dire, avant *une heure de l'après-midi*. Or, dans ce moment, sa droite était complètement ouverte et dégarnie; les 70,000 à 80,000 hommes du Prince royal apparaîtraient et se mettraient à l'attaquer. Peut-être même une grande partie de ces troupes arriveraient-elles beaucoup plus tôt, refaites par leur repos précédent, et brûlant d'engager le combat.

Une victoire était-elle possible pour les Autrichiens, dans ces circonstances? Encore n'avons-nous admis aucune circonstance favorable pour l'armée prussienne; nous n'avons point supposé des rapprochements trop rapides; nous n'avons point supposé non plus comme connu du général Bénédek ce qu'il n'aurait absolument pas pu savoir on connaître d'avance. Nous avons même pris parti contre les Prussiens, en supposant que le Prince Frédéric Charles *attaquerait de son chef*, sans se préoccuper de la proximité du prince royal. N'était-il pas, au fond, plus naturel et plus raisonnable d'adopter d'emblée la supposition *la plus favorable*, savoir que le Prince Frédéric n'attaquerait point qu'il ne fût assuré de la coopération de son royal parent, si même il ne lui laissait pas le soin de la première attaque, pour ne prendre sa part du combat que lorsqu'il se sentirait plus au large et que le passage de la Bistritz lui aurait été singulièrement facilité?

Quelque belle, excellente même, qu'eût été la position de

Chlum, s'il y avait eu derrière elle une infranchissable paroi de madriers, qui l'eût séparée du monde, — cette même position *ne se comprend plus*, dès qu'on ne peut faire de supposition pareille, dès qu'on voit dans cette position *tout ce qui existait en-dehors et autour d'elle*, et qu'on l'envisage, par conséquent, du point de vue de la simple logique.

Que l'on compare maintenant, dans tous ses points, avec la position de Chlum et de Sadowa, celle que nous avons désignée entre Kœniggrätz et Altwasser, et l'on verra clairement que le choix de cette dernière était de beaucoup préférable.

C. Le Prince Frédéric Charles s'avance sur la Bistritz. Combats de son armée jusqu'à l'arrivée de l'armée du Prince royal.

Les dispositions de combat fixées par le Prince Frédéric étaient les suivantes :

La 8^{ème} division du 4^{ème} Corps d'armée, savoir la division Horn, jusqu'alors près de Gutwasser, se trouvera en position près de Milowitz, le 3 Juillet à 2 heures du matin. La 7^{ème} division (Fransecky) partira de Gross-Jerzitz, passera la Bistritz, et prendra ses positions, à 2 heures du matin, près du château de Cérekwitz.

Les deux divisions, Manstein (Nr. 6), et Kamiensky (Nr. 5), auparavant Tümping, quitteront leurs bivouacs à 1¹/₂ heures du matin, et, réunies sous les ordres du général de Manstein, elles se placeront en réserve au Sud de Horzitz, la 5^{ème} division, sur l'aile droite, et la 6^{ème}, sur la gauche; la première, à l'Ouest, la Seconde, à l'Est de la route de Horzitz à Kœniggrätz.

Le 2nd Corps d'armée prendra position, vers les 2 heures,

à droite de la division Horn, et aura une division près de Brschistan, une autre près de Pschanek.

Le Corps de cavalerie de réserve se mettra en selle au point du jour, et, à l'aube, il se trouvera, tout prêt à partir, dans son lieu de campement près de Baschnitz.

L'artillerie de réserve s'avancera jusqu'à Horzitz; celle du 3^{ème} Corps d'armée se postera sur la route de Miletin; celle du 4^{ème}, près de Libonitz, sur la route de Gitschin.

Le général de Herwarth, suivi de toutes les troupes dont il pourra disposer, se rendra, d'aussi bon matin que possible, de Smidar à Nechanitz. Le 2nd Corps d'armée établira rapidement ses communications avec le Corps de Herwarth, et la division Fransecky en fera de même avec l'armée du Prince royal lequel a été prié de marcher sur Gross-Bürglitz. —

Le 3 Juillet, de bon matin, le temps était très-mauvais; il pleuvait fortement. Les troupes du Prince Frédéric Charles restèrent dans leurs positions jusqu'à 5¹/₂ heures.

Alors, comme les Autrichiens n'attaquaient point, le Prince fit avancer la division Horn de Milowitz vers Dub et vers la Bistritz; bientôt après, sur la droite, les divisions du 2nd Corps d'armée durent passer de Brzeschtan et Pschanek, par Mschan et Lhota, jusque vers Unter-Dohalitz.

La division Horn ne rencontra aucune résistance près de Dub; les Autrichiens avaient évacué cette position dans la nuit du 2 au 3 Juillet, et cette circonstance fortifia l'Etat-Major du Prince dans l'idée que Bénédek attendrait l'attaque des Prussiens sur la rive gauche de l'Elbe, entre Josephstadt et Kœniggrætz.

On avait donc double raison de chercher à s'emparer des passages de la Bistritz.

La division Horn s'avança par Dub vers le hameau de Sadowa. A son approche, elle fut reçue par le feu de l'artillerie

autrichienne placée devant Lipa. On ne pouvait absolument pas reconnaître la force de l'ennemi; la pluie et les brouillards y mettaient empêchement. Il était possible qu'on n'eût affaire qu'à une avant-garde. Mais bientôt il ne fut plus permis de doute qu'on n'eût effectivement devant soi, dans les positions de Sadowa, toutes les forces du général Bénédek.

Vers les 8 heures du matin, le Prince Frédéric résolut d'en venir à une attaque sérieuse, de retenir, par un violent feu d'artillerie, les Autrichiens dans leur centre, près de Lipa et d'Chlum, et de détourner ainsi leur attention de leurs deux ailes afin que les armées du Prince royal et du général Herwartl pussent y agir avec plus d'efficacité.

La division Horn marcha donc, vers les 8 heures, droit sur Sadowa et le pont de la Bistritz, et y amena son artillerie sur sa droite, la 4^{ème} division se posta à Unter-Dohalitz, et, à droite de celle-ci, la 3^{ème} division (Werder) s'avança sur Dohalitzka et Mokrowous.

La 7^{ème} division (Fransecky) reçut l'ordre de ne s'avancer de Cerekwitz contre Bénédek, dans la direction du Sud, qu'un quand le combat serait positivement engagé, entre Sadowa et Mokrowous. Le 3^{ème} Corps d'armée, avec sa 5^{ème} et sa 6^{ème} division, devait se mettre en marche pour servir d'appui aux divisions Nr. 8, 4 et 3.

Un puissant combat d'artillerie se déploya maintenant sur toute la ligne; bientôt, sur l'étroit espace entre Dub, Lipa et Mokrowous, 500 pièces de canon firent entendre, des 2 côtés, leur tonnerre. Les Autrichiens avaient l'avantage, tant par le nombre de leurs pièces, que parce qu'ils occupaient des positions bien préparées et bien connues, d'où ils avaient pu marquer d'avance les principales lignes de tir pour leur artillerie. Cela leur fut d'une grande utilité, d'autant plus que la pluie rendit

impossible, plus tard, de dominer au loin le terrain et de calculer les distances.

Au moment où ce combat d'artillerie se déployait en face, le roi Guillaume, salué sur toute sa route par les acclamations de ses soldats, arriva à Dub, et monta immédiatement à cheval pour prendre en mains le commandement en chef de l'armée.

La pluie avait diminué et le brouillard était tombé; cependant, du côté des Prussiens, on apercevait fort peu les troupes autrichiennes, parce que leurs réserves d'infanterie étaient cachées dans les plis et dans les enfoncements du terrain, et derrière des pans de forêts. Il fallait absolument forcer l'ennemi à déployer ses forces, sans qu'oi l'on ne pouvait savoir si, par quelque effort bien hardi et soutenu, il ne parviendrait pas à se débarrasser, tout d'un coup, du danger qui menaçait ses flancs.

Aussi, vers les 9 heures de la matinée, le roi Guillaume ordonna-t-il que la 8^{ème} division, et les 2 divisions du 2nd Corps d'armée passassent la Bistritz avec leur infanterie, tandis que la division Fransecky pénétrerait jusqu'à Bénatek.

Les divisions Nr. 8, 3 et 4 franchirent la rivière, et se trouvèrent bientôt engagées, au milieu des collines boisées, dans une lutte qui ne pouvait avoir rien de décisif pour le succès de la journée. L'infanterie tirait à force, dans les parcs de Sadowa et de Dohalitz; puis, plus bas, sur les collines de Dohalitzka et de Mokrowous. L'artillerie prussienne fut alors amenée sur quelques places dégagées de la rive gauche de la Bistritz et engagea la lutte avec l'artillerie bien autrement forte de l'ennemi. Dans le cours de la journée, elle fut obligée, deux fois, de faire remplacer ses munitions par celles des chariots de munition. Même la rapidité de son feu ne lui permettait guères de remporter de grands avantages contre les positions abritées des Autrichiens.

Fransecky se porta sur Bénatek; son infanterie fut admirablement soutenue par les autres armes, notamment par le 10^{ème} régiment de lanciers. Il ne put, toutefois, gagner beaucoup de terrain. Il n'avancait que lentement. Un escadron de ses hussards renversa tout un bataillon autrichien et lui enleva un drapeau. Le bois de Bénatek et Maslowied fut pris, et la 13^{ème} brigade s'avança sur Sadowa pour tendre la main à la division Horn. Mais tous ces mouvements ne se faisaient que lentement, au milieu d'une forte résistance de la part de l'ennemi, qui procédait, ici, par l'offensive. Les pertes des deux côtés étaient énormes. On combattait avec le plus grand acharnement, aussi bien dans le bois de Sadowa et de Daholitz, que près de Dohalitzka et de Mokrowous. A peine une position était-elle prise d'assaut, qu'il s'agissait de faire tous ses efforts pour s'y maintenir. Au centre, on attendait et l'on devait attendre que les ailes donnassent, à leur tour.

Il faut l'avouer, un peu moins d'impatience n'eût pas fait de tort au 2nd Corps d'armée, qui s'élança de la forêt de Dohalitz, avec trop d'impétuosité contre Lipa et Langenhof et eut beaucoup à souffrir de l'artillerie ennemie, surtout de celle du 4^{ème} Corps, et de celle du Corps de Gablenz.

Malgré le peu de distance, on ne s'apercevait guères au Centre des progrès de la division Fransecky. Le terrain était si coupé, si accidenté, qu'on pouvait à peine se douter de la proximité des autres troupes. D'ailleurs, dans son ardeur au combat, la division Fransecky oublia peut-être trop sa véritable tâche, qui était d'établir la communication entre les deux armées prussiennes. Elle ne pensait qu'à se porter toujours plus en avant. Même au moment où la coopération du Prince royal produisait ses premiers effets, la marche de la division Fransecky faisait

douter l'État-major du Prince Frédéric qu'on pût compter sur l'appui de l'autre armée.

Vers les 10 heures, l'armée de l'Elbe du général Herwarth de Bittenfeld entra, à son tour, en action près de Nechanitz.

Une fois le pont de la Bistritz rétabli, le général de Herwarth fit passer la 15^{ème} division (Canstein), et la fit avancer jusqu'à Hradek; la 14^{ème} division (Comte Münster-Meinhoevel) suivit aussitôt, avec l'injonction de pousser par Lubno jusqu'à Problus; la 16^{ème} division (Etsel), ainsi que la cavalerie de réserve de l'armée de l'Elbe, fut provisoirement retenue en qualité de réserve, et devait marcher, plus tard, sur Charbusitz et Brzisa.

Les Saxons et une partie du Corps de Gablenz résistèrent vigoureusement, jusque vers midi, à l'armée de l'Elbe; alors ils cédèrent du terrain, ils reculèrent, et le général Herwarth s'avança sur leurs traces.

Au centre, la division Horn et le 2nd Corps d'armée avaient éprouvé de sensibles pertes. Le 3^{ème} Corps d'armée, précédé de la 9^{ème} brigade (celle de Schimmelman) dut être amené en avant, par Sadowa. Il était midi. L'artillerie de la 5^{ème} division, marchant avec la sus-dite brigade, se comporta admirablement; on peut bien relever ce fait particulier, quoique, dans cette brillante journée, toutes les troupes prussiennes aient montré le plus grand courage*. Les Autrichiens commencèrent à reculer,

* L'auteur de cet ouvrage a perdu, en Juillet 1866, ses deux seuls frères. L'un, Alexandre, âgé de 42 ans, était Major dans le troisième régiment d'artillerie de campagne et chef de l'artillerie dans la division Tümping. Au moment même où il amenait ses batteries à l'attaque, il fut atteint par un éclat de grenade qui lui brisa la jambe. Il supporta courageusement l'amputation, mais n'en succomba pas moins, le 24 Juillet. Mort au lazaret de Horzitz, il a trouvé provisoirement son tombeau dans le cimetière de cette ville. "Il s'était complètement fait à l'idée de mourir sur les champs de bataille, et resta fidèle jusqu'au bout à ses vues sur l'emploi de l'artillerie. „Je suis bien aise, nous écrivait-il,

et furent forcés *de persister* dans cette marche en arrière. Un moment auparavant, bien qu'encore assez éloignée, l'armée du Prince royal était entrée en action, et la 14^{ème} brigade (appartenant à la division Fransecky) avait joint la division Horn dans la forêt au Nord de Sadowa.

On comprendra facilement que les armées du Prince Frédéric Charles et du général Herwarth de Bittenfeld n'aient rien pu opérer de décisif contre les Autrichiens. La situation des armées en donne une explication parfaitement suffisante. On n'en doit pas moins admirer leurs succès, succès d'autant plus étonnants que les Autrichiens avaient un nombre de soldats double de celui de leurs adversaires. La décision ne pouvait absolument venir que du Prince royal et de son armée. Nous allons tourner nos regards vers eux.

D. Arrivée de l'armée du Prince royal. Elle prend part à la bataille. Effet produit, par cette arrivée, sur le combat, soit au centre, soit sur l'aile droite de l'armée prussienne.

Le Prince royal ne reçut l'ordre de faire avancer ses troupes que le 3 Juillet, vers les 4 heures du matin. Il fit aussitôt ses dispositions.

le 1 Mai 1866, de savoir parfaitement ce que j'ai à faire dans cette campagne. En avant! en avant! peu de manœuvres, et feu rapide".

Le second, César, âgé de 40 ans, tomba le 4 Juillet, dans un combat contre les Bavares. Atteint d'une balle dans le bas-ventre, et porté par ses soldats sur un tas de foin, il fut encore atteint, là, d'une balle à la tête. Il mourut sur le coup; il fut ainsi délivré d'inutiles souffrances. Il avait commandé le deuxième bataillon du 15^{ème} régiment d'infanterie (Prince Frédéric des Pays-bas). Bien des gens ont perdu des amis dans cette guerre; nul n'y a probablement perdu deux frères, qui s'étaient déjà acquis une honorable renommée. Qu'il me soit permis, dans l'occurrence actuelle, de faire mention de mes frères!

Monumentum sit aere perennius!

Le premier Corps d'armée, sous le général de Bonin, devait s'avancer en 2 colonnes depuis Arnau et Praussnitz, porter sa droite par Gross-Trotin, sa gauche par Zabrze, et arriver à Gross-Bürglitz. La division de cavalerie de réserve devait le suivre.

Le Corps des Gardes dut porter ses divisions, de Königinhof où elles étaient, le 29 Juin, sur Jerziczeck et Lhota.

Le 6^{ème} Corps d'armée avait à marcher sur Welchow, à pousser un détachement sur Josephstadt, à passer la Trotinka avec le reste de ses troupes et à former l'aile gauche de la 2^{ème} armée. Le 5^{ème} Corps devait partir deux heures après le précédent, prendre position près de Choteborek, et y former la réserve de l'armée. Tous les équipages et les bagages de l'armée du Prince royal furent laissés dans leurs anciennes positions.

Ensuite de ces dispositions, le Corps des Gardes pouvait arriver le premier sur le théâtre du combat; c'est aussi ce qui eut lieu.

De Königinhof, où il avait été rassemblé depuis le 30 Juin, ce Corps n'avait qu'environ 2½ lieues, soit 15,000 pas, à parcourir pour arriver à Jerziczeck et à Lhota sur la Trotinka. De là, il lui fallait encore une bonne heure, et même deux heures en cas de résistance, pour atteindre Horzenowes, et pour exercer quelque influence sur le cours de la bataille.

La marche fut très pénible; le terrain argileux avait été pénétré par les pluies; de plus, il fallait constamment monter et descendre; l'artillerie, en particulier, souffrit beaucoup de l'état des chemins. La première division de la Garde marchait en tête; puis venait l'avant-garde de la 2^{ème} division, que suivait la brigade de grosse cavalerie et l'artillerie de réserve. Le gros de la 2^{ème} division formait la marche.

C'est vers les 6 heures du matin que le Corps avait été

appelé aux armes. Un peu après 11 heures, les premières troupes arrivaient sur la hauteur de Choteborek. C'est de là seulement qu'on pouvait commencer à voir quelque partie des positions de l'ennemi. La lutte paraissait le plus violente entre Sowetiz et Sadowa. D'autres parties du champ de bataille, nommément la Bistritz, étaient cachées, pour la Garde, par les hauteurs avoisinantes. Choteborek lui-même était encore trop distant des lignes autrichiennes pour qu'on eût pu, de là, engager le combat.

Aussi le Corps des Gardes fut-il d'abord dirigé sur la crête des collines qui s'étendent de la rive droite de la Trotinka, près de Zizielowes, jusque vers Cérekwitz. Les fonds marécageux de la Trotinka ne pouvaient être traversés que sur les 2 routes de Jerziczeck et de Luzian.

Aussitôt que la première division fut déployée sur la hauteur de Zizielowes, un arbre isolé, placé sur la colline, au Sud-Est de Horzenowes, fut indiqué aux troupes comme le lieu vers lequel elles devaient tendre. La division s'avança dans cette direction. Vers midi, son artillerie, soutenue par celle de la réserve, ouvrit un feu des plus violents contre la position de flanc qu'à l'approche de la Garde le 2nd Corps autrichien avait prise entre Maslowied, Horzenowes et Raciz, derrière le ruisseau qui se jette dans la Trotinka.

Après un long combat d'artillerie, l'infanterie de la première division s'avança à son tour, immédiatement suivie du régiment des hussards et du 2nd régiment de dragons. Obligés d'abandonner leurs positions, et vivement poursuivis par la cavalerie prussienne qui s'élançait par les intervalles de l'infanterie, les Autrichiens se retirèrent dans une nouvelle position sur les collines qui s'étendent de Maslowied à Sendraschitz.

Pendant que la première division se préparait à attaquer

cette seconde position, la 2nde division arriva près de Jerziczek vers les 2 heures de l'après-midi. On lui assigna le même arbre, au Sud-Est de Herzenowes, comme point de direction et de ralliement; mais, à son arrivée sur les hauteurs de ce dernier village, elle dut, par une conversion à droite, se placer vers l'aile droite de la première division et prendre sa direction sur Lipa.

En même temps à peu près que la première division, une partie du 6^{ème} Corps d'armée s'engagea dans la bataille, sur la gauche de la division.

La 12^{ème} division partit, de très-bon matin, de Gradlitz, traversa l'Elbe, près de Kukus, sur des pontons, et y prit une position d'observation du côté de Josephstadt, jusqu'à ce que l'aile gauche du 5^{ème} Corps (de Steinmetz) pût s'approcher et la remplacer.

La 11^{ème} division (Zastrow) fut appelée vers 6 heures du matin. Partie de Gradlitz, elle traversa les ponts de Schurtz et de Stangendorf. Dans ce dernier endroit, le mauvais état des ponts retarda les troupes. Dans cette journée, du reste, les difficultés de la marche furent les mêmes pour le 6^{ème} Corps que pour toutes les autres troupes. Arrivée à Welchow, la 11^{ème} division entendit le bruit de l'artillerie, et s'avança à pas accélérés dans cette direction. Vers Midi, elle se trouvait près de la Trotinka et de Racziz, et commença aussitôt un combat d'artillerie contre l'aile droite des Autrichiens placée sur cette ligne; plus à l'Ouest, du côté de Herzenowes, combattait aussi la première division de la garde.

En même temps que s'avancait l'infanterie de cette dernière division, l'infanterie de la 11^{ème} division passait à gué la Trotinka, près de Raczitz. On en vint à un combat acharné près de ce village. Les deux régiments de la 21^{ème} brigade, l'ancien premier régiment de grenadiers de Silésie, Nr. 10, et le régi-

ment d'infanterie de la basse Silésie Nr. 50, rivalisèrent de bravoure; on fit beaucoup de prisonniers et l'on s'empara de plusieurs canons. Le 50^{ème} régiment enleva un drapeau au 80^{ème} régiment autrichien, Prince de Schleswig-Holstein-Glücksbourg (Italiens).

Les Autrichiens s'étant retirés dans une nouvelle position, près de Maslowied, et de Sendraschitz, la première division des Gardes les attaqua à Maslowied, et la 2^{nde}, à Sendraschitz. Les Autrichiens furent défaits.

Là-dessus, la première division se reforma sur les hauteurs au Sud-Ouest de Maslowied, et fit front contre la position que les Autrichiens occupaient encore à Chlum et à Rosbieritz; sur la gauche de la première division des Gardes, la 11^{ème} division s'avança contre Nedielscht; à sa droite, la 2^{nde} division des Gardes se dirigea sur Lipa; la 7^{ème} (Fransecky) continuait à combattre entre Bénatek et Sadowa. Le premier Corps d'armée (général de Bonin) s'approcha de Bénatek pour appuyer, soit la 7^{ème} division, soit la 2^{nde} division de la Garde.

Entre les 2 à 3 heures de l'après-midi, il y eut un temps d'arrêt dans le mouvement progressif de l'armée prussienne. Elle reprenait haleine, et attendait de nouveaux renforts, qui lui permissent de se mettre avec vigueur à la dernière partie de sa tâche, la prise d'assaut des hauteurs de Chlum, de Lipa et de Rosbieritz.

Ce demi-repos fut interrompu par une forte canonnade qui se fit entendre à l'extrême gauche de l'armée; c'était le général Prondzynski, qui longeait la rive droite de l'Elbe et s'avancait avec la 12^{ème} division, n'ayant laissé que fort peu de troupes devant Josephstadt. Il se jeta sur Trotina avec ses deux vieux régiments de la haute Silésie, Nr. 22 et 23, et là, près de l'embouchure de la Trotinka, il chassa du village la fameuse

brigade Autrichienne, les régiments (noir et jaune) de Hesse et de Belgique, les suivit au-delà de la Trotinka et donna l'assaut à Lochenitz.

Les Autrichiens, qui luttèrent encore près de Chlum et de Lipa, et qui voulaient revenir sur Kœniggrätz, n'avaient plus que le temps absolument nécessaire pour opérer cette retraite. Lipa n'est qu'à environ 2 lieues de Kœniggrätz, et la partie nord de Lochenitz, où venait de pénétrer la division Prondzynski, n'en est qu'à une lieue et demie.

Entre les 3 et 4 heures, la première division des Gardes s'avança sur Chlum, et en attaqua les batteries; la 2^{de} division, soutenue bientôt par des bataillons du premier Corps d'armée, marcha sur Lipa. Chlum une fois enlevé, la première division des Gardes se trouva vers Rosbieritz où le général Bénédek porta ses dernières réserves. L'artillerie de réserve de la Garde s'avança sur la droite de Chlum, et contribua par sa bravoure intelligente à faciliter singulièrement la tâche de l'infanterie.

Il est vrai qu'à Rosbieritz même l'aile gauche de la première division se trouva dans une fâcheuse position, exposée qu'elle y fut au feu de l'artillerie de réserve des Autrichiens et aux attaques de fortes colonnes d'infanterie venant de Langenhof et de Wschestar. Rosbieritz dut être abandonné par la Garde, qui s'en était déjà emparée. Le secours vint, tout-à-coup, de l'aile droite.

Le général de Mutius avait eu, d'abord, l'intention de laisser sa 11^{ème} division (Zastrow) à Nediemiescht, jusqu'à ce qu'il pût la réunir avec la 12^{ème} (Prondzynski), mais il y renonça lorsqu'il entendit le bruit toujours plus fort de l'artillerie de Chlum, Rosbieritz et Lipa. Il enjoignit à la division Zastrow de s'avancer immédiatement par Swieti pour tomber, à Rosbieritz, sur le flanc droit des ennemis. Cet ordre fut fidèlement exécuté. A

4 heures, Swieti était pris; la division marchait sur Rosbieritz, Wschestar et Rossnitz. En ce moment, retraite générale des Autrichiens. A l'exception du 5^{ème} Corps et d'une brigade du 6^{ème}, toute l'armée du Prince royal était engagée dans la bataille. Le 2nde division des Gardes, soutenue par la tête de colonne du premier Corps, avait pris Lipa; la première division, occupait Chlum; le 6^{ème} Corps était maître de Swieti et de Wschestar. Vers les 5 heures du soir, la chaussée de Sadowa à Kœniggratz était complètement perdue pour les Autrichiens.

Dès ce moment, les progrès de l'armée du Prince royal sur cette route nous deviennent plus indifférents; il nous importe davantage de retourner vers l'armée du Prince Frédéric Charles, et de voir quelle physionomie et quelle tournure les derniers et décisifs moments de la bataille y prenaient sous les yeux du roi Guillaume, le généralissime des troupes prussiennes.

E. La victoire se décide pour l'armée prussienne.

Nous avons abandonné pour quelque temps l'armée du Prince Frédéric Charles. Midi était à peine passé, que les premières troupes du 3^{ème} Corps, jusqu'alors tenues en réserve, s'avancèrent par Sadowa contre Czistowes et Lipa. Le mouvement en avant de ces troupes n'avait pas été ordonné sans quelque hésitation.

Nous avons vu la marche de l'armée du Prince royal. Sa première et légère influence sur les vicissitudes du combat se fit sentir vers midi; mais, avant les 2 heures, le roi Guillaume ne pouvait guères la constater. Alors seulement, on put s'apercevoir, des hauteurs de Dub où se trouvaient le roi et son Etat-major, que l'armée du Prince royal s'avançait avec énergie et avec succès. Alors seulement, il put sembler *qu'une bonne*

partie de l'artillerie autrichienne dirigeait son feu vers le Nord.

On aura pu se convaincre, d'après notre narration des faits, que l'armée du Prince Frédéric Charles s'était extrêmement distinguée. En effet, elle avait été toute seule au combat, de 8 heures à midi; on pourrait même dire, en y comprenant les premières attaques, qu'elle s'était battue pendant 6 heures entières contre un ennemi fort supérieur en nombre.

Il est fort probable qu'on s'y attendait à une coopération beaucoup *plus prompte* de la part de l'armée du Prince royal.

Prenons, par exemple, un de ces calculs de marche, comme il s'en fait souvent par les troupes. L'armée du Prince royal était, depuis le 30 Juin, sur la haute Elbe, et celle du Prince Frédéric Charles, devant Gitschin. Des communications par voie télégraphique entre les divers Quartiers-généraux, celui du roi, à Gitschin, celui du Prince Frédéric, à Kamenitz, et celui du Prince royal, à Deutsch-Praussnitz, avaient pu facilement s'établir, du 30 Juin au 2 Juillet, si l'on en croit toutes les merveilles que l'on raconte des télégraphes de campagne. Or, c'est dans la nuit du 2 au 3 Juillet que le roi Guillaume avait envoyé ses ordres.

Ces ordres, expédiés par le télégraphe, devaient être, le 3 Juillet, à 1 heure du matin, dans les mains des Commandants des Corps. Vers les 2 heures, au plus tard, toutes les parties de l'armée du Prince royal pouvaient être appelées aux armes. Elles pouvaient se mettre en marche à 3 heures du matin.

Maintenant, de Koeniginhof et de Rettendorf, où les Gardes étaient concentrées, jusqu'à Horzenowes, où elles pouvaient entrer en bataille, il y a 3 lieues de chemin. Le 6^{ème} Corps avait la même distance à franchir; le premier Corps, quelque chose de plus. Un bon marcheur ne met pas plus de 3 heures de

temps à faire trois lieues; ainsi les Gardes pouvaient être sur la place du combat à 6 heures du matin, le 6^{ème} Corps à 7¹/₂ heures, et le 7^{ème}, à 7¹/₂ ou à 8 heures. — Transportons-nous maintenant dans la situation d'esprit de soldats qui attendent avec une impatience douloureuse un secours absolument nécessaire, et nous comprendrons que, dans l'armée du Prince Frédéric Charles, on se soit attendu à ce que l'armée du Prince royal arrivât, non pas sans doute vers les 6 ou 7 heures, mais, du moins, plusieurs heures plus tôt que cela n'eut lieu effectivement.

C'est là ce qui explique comment il se fit que, dans l'entourage du roi de Prusse, il y eut, avant l'heure de midi, certains doutes, certaine hésitation. On en vint même à proposer de faire retirer sur la rive droite de la Bistritz les troupes qui combattaient, au Centre, de Sadowa jusqu'à Mokrowous. On motivait bien diversement cette mesure. Les uns ne pensaient qu'à accorder quelque repos aux divisions harassées de fatigue; d'autres voulaient que, *par cette retraite simulée*, on attirât les Autrichiens hors de leurs positions, et qu'en les excitant à attaquer la position de Dub, on dégagât le terrain pour l'attaque que ferait l'armée du Prince royal. Toutes ces propositions n'aboutirent à rien. On objecta que les divisions du Centre étaient trop engagées dans le combat pour pouvoir en être facilement retirées; que la nature même du terrain rendait cette opération particulièrement difficile. On résolut donc de faire avancer la réserve, soit le 3^{ème} Corps d'armée, que nous avons déjà vu prendre part au combat entre midi et une heure.

Cette mesure était, en effet, la meilleure à prendre. On ne peut se cacher qu'un rappel et une retraite des divisions du Centre eussent produit le plus fâcheux effet sur les troupes; opérée lentement, cette retraite ne servait de rien, opérée avec

rapidité, il ne pouvait presque pas manquer d'arriver, vu la nature si accidentée du terrain, que des détachements isolés ne fussent coupés du gros de leurs Corps et ne tombassent aux mains de l'ennemi.

Au reste, il n'était pas probable que Bénédek voulût franchir la Bistritz, pour s'attacher à la poursuite des Prussiens, ce qui aurait pu amener quelques avantages pour ces derniers. Nous ne voyons pas chez ce général, pendant toute la durée de la bataille, le moindre penchant à *sortir de la défensive*. D'ailleurs, et c'est ce que nous avons déjà fait voir, la position des Autrichiens n'était pas de nature à leur permettre de prendre *l'offensive au-delà de leur ligne de front*, tandis qu'elle leur offrait, pour l'offensive au-dedans de ces lignes, bien des avantages qui ne pouvaient que s'augmenter si l'armée prussienne rappelait son Centre en arrière, et si elle laissait ses ailes, Fransecky d'un côté, et Herwarth de l'autre, sur la rive gauche de la Bistritz, et en-dehors de toute communication avec le reste de l'armée.

C'est dans le même moment où la tête du 3^{ème} Corps d'armée, la brigade Schimmelmänn, s'avancait vers la rive gauche de la Bistritz, que se firent sentir, ou du moins semblèrent le faire, les premiers indices d'une coopération sérieuse du combat par l'armée du Prince royal.

Après-midi, il parut au Roi et à son Etat-major que l'artillerie ennemie prenait, en partie, une autre direction et qu'elle tournait son feu du côté du Nord. Il en était réellement ainsi; l'armée entière du Prince royal venait enfin de prendre part à l'action. C'était la moitié à peu près de cette armée, savoir les Gardes et le 6^{ème} Corps, qui occasionnait ce changement si désiré et si attendu.

Mais, depuis les hauteurs de Dub, on ne pouvait avoir

aucune certitude complète, à cet égard. Qui ne sait combien fois l'on se trompe en jugeant d'après la lueur d'un incendie sur sa direction ou son éloignement! L'illusion est encore si facile, et les erreurs sont plus grandes, quand on est réduit à baser ses conjectures, non point sur ce que l'on voit, mais sur les bruits éloignés qui se font entendre.

Le Roi Guillaume et ses officiers ne pouvaient absolument pas décider si c'était l'armée du Prince royal elle-même, ou c'était la division Fransecky, qui, par ses progrès, attirait elle les feux de l'ennemi.

Cependant, ce fut en se basant sur la *première* supposition la plus favorable, qu'on prit ses résolutions. Comme le général Herwarth de Bittenfeld, fortement retardé par les attaques de la cavalerie autrichienne, n'avait point encore remporté des avantages décisifs, et qu'il combattait sur les hauteurs de Probus Przim, où les Saxons, appuyés sur Gablenz, avaient de nouveau pris position, on lui fit savoir que le Prince royal avait coupé les communications de l'ennemi avec Josephstadt, et qu'il s'agissait maintenant, de leur couper la retraite du côté de Königsberg en pénétrant vigoureusement en avant avec l'aile droite de l'armée prussienne.

Vers les 2 heures, plus de doutes, dans le quartier-général de Dub, sur la coopération du Prince royal. C'est alors que l'action se décida entièrement en faveur des Prussiens. *La 2^e division des Gardes*, directement appuyée par les premiers bataillons du premier Corps s'élança par Czistowes sur Lipa, fut soutenue indirectement par la 7^{ème} division. *La 1^{ère} division des Gardes*, s'avancant au pas de charge sur Chlum et Rumbieritz, fut appuyée par le 6^{ème} Corps, qui s'avança, de ce côté, par Swieti, sur Wschestar, Rossnitz et Brzisa.

En face, et venant de Sadowa et de Ober-Dohalitz, s'avan-

...ait le *Corps de Brandebourg*, la réserve du Prince Frédéric Charles.

Les Autrichiens abandonnent Chlum, Rosbieritz et Swieti, pour se retirer au Sud de la Chaussée qui conduit de Sadowa à Königrätz. Ils sont reçus par l'armée du général Herwarth, dont les $\frac{2}{3}$, les divisions Münster et Canstein, luttèrent encore péniblement près de Przim et de Probus, mais dont la 1^{ère} division, Etzel, s'avancait toujours plus rapidement sur Brzisa, par les villages de Charbusitz et de Klazow.

Vers les 3 heures, le Roi s'aperçut, des hauteurs de Dub, que le feu de l'artillerie faiblissait singulièrement dans la direction de Lipa. Fallait-il s'en étonner? Notre carte indique les situations diverses, vers les 2 heures de l'après-midi. On peut se persuader qu'à cette heure-là les Autrichiens s'étaient beaucoup plus témérairement avancés, et comme enfermés, que ne le fit Napoléon I, devant Leipzig, le 18 Octobre 1813. Leur principale réserve ne pouvait avoir la pensée, ni la chance, de rétablir le combat en faveur de Bénédek; l'heure était trop avancée pour cela. Elle pouvait, tout au plus, chercher à faciliter la retraite vers Königrätz aux troupes qu'on avait poussées en phalange conique sur Lipa, Chlum et Sadowa. C'était le moment pour ces troupes de reculer, si elles ne voulaient pas être sacrifiées inutilement; on ordonna donc la retraite. Mais, ne fût-ce que pour l'opérer, il fallait de bien rudes combats.

Dès qu'on se fut aperçu de l'affaiblissement du feu de l'artillerie autrichienne, il arriva, sur les hauteurs de Dub, bon nombre d'officiers d'État-major et d'aides-de-camp qui réclamaient ardemment la coopération de la cavalerie, afin de poursuivre jusque dans ses derniers résultats la victoire qu'on venait évidemment de remporter.

Alors, vers les 3 $\frac{1}{2}$ heures, le vieux roi se mit à la tête

du Corps de cavalerie de réserve de l'armée du Prince Frédéric Charles, et s'avança au-delà de Sadowa. Il rencontra partout ses troupes victorieuses, et, d'abord, la 2nde division des Gardes. Tous le reçurent avec d'immenses acclamations de joie. Jamais moment pareil n'avait été accordé à un général d'armée, depuis les jours de Napoléon I et de Blücher. Même le triomphe de Radetzky, près de Novare, en 1849, ne pouvait se comparer avec le moment actuel. Quelle lumière se fait alors dans l'esprit et le cœur des troupes? Voilà donc une éclatante victoire remportée par le peuple prussien, par un peuple du Nord de l'Allemagne! — On peut pleurer sur les morts; mais il faut aussi les féliciter. Le vaillant général Hiller de Gärtringen, le chef de la première division des Gardes, était au nombre des morts. De graves blessures avaient atteint le jeune Prince Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen, second lieutenant dans le premier régiment des Gardes; il était revenu, en hâte, d'un voyage en Orient, pour prendre part à la Campagne. Quatre balles avaient traversé ses jambes. Il supporta avec courage des souffrances auxquelles il finit par succomber.

Mais qui pourrait penser à ces douleurs particulières et isolées, au moment d'une heureuse et brillante victoire? Qui même aurait le droit d'y penser en ces instants?

Sous les yeux mêmes du Roi, le Corps de cavalerie de réserve du Prince Frédéric Charles, ayant en tête la brigade du duc Guillaume de Mecklenbourg-Schwerin, savoir le premier régiment des dragons de la Garde, le 3^{ème} régiment de hussards (Ziethen), le 11^{ème} régiment de lanciers, se jeta, dans la direction de Strzeschetitz et Rossnitz, sur les cuirassiers et les lanciers autrichiens qui luttaient avec courage pour couvrir la retraite de leurs Corps d'infanterie et de cavalerie.

Dans cette poursuite, la cavalerie de réserve fut soutenue

tout particulièrement par l'infanterie et l'artillerie du 3^{ème} Corps d'armée, qui s'avancait au Sud de la chaussée.

Accompagné des plus hautes notabilités, et entr'autres du comte de Bismark, président du Conseil des Ministres, et Major dans le 7^{ème} régiment de grosse cavalerie de la Landwehr, le Roi s'avança lui-même jusqu'à la portée des canons de Königgrätz, sous lesquels la plus grande partie de l'armée autrichienne s'était réfugiée pour passer de là, soit à Pardubitz, sur la rive gauche de l'Elbe, soit à Hohenmauth, tandis qu'une autre partie, appartenant surtout à la cavalerie de réserve, se retirait sur Pardubitz, en descendant le long de la rive droite.

Sur les instances du comte de Bismark, le Roi se tint plus en arrière de la portée de l'artillerie de la place, et tout en inspectant le champ de bataille il rencontra son fils, le Prince royal, auquel il avait déjà conféré l'ordre *pour le mérite* après les journées de Nachod et de Scalitz. Le Prince royal, il est vrai, n'avait pas encore eu connaissance de cet acte, et fut d'autant plus surpris, quand le Roi lui-même lui remit la croix de l'ordre. Combien de gens, qui n'ont pas pu courir à l'aide de leurs amis ou de leurs proches parents, dans ces jours de sanglants combats, se sentirent consolés à la pensée que les relations et les communications les plus naturelles étaient interrompues, même dans les hautes régions de la famille royale, et jusque sur le théâtre de la guerre. En effet, nous pouvons ajouter d'après notre propre expérience, que, dans le service postal de cette Campagne, la correspondance du Roi ne fut nullement plus favorisée que celle du moindre soldat. Ne voyons-nous pas aussi que, dans les listes mortuaires de l'armée prussienne, officiers et soldats sont indiqués les uns à côté des autres! grand contraste avec ce qui se faisait par l'administration autrichienne, qui indiquait à peine les pertes en officiers d'Etat-major, moins

encore celles en officiers subalternes, et qui semblait vouloir renvoyer aux calendes grecques toutes les réponses relatives aux simples soldats. C'est ainsi qu'on verra, dans la Hongrie et la Vénétie, une pauvre vieille mère rester dix ans dans l'attente et dans l'incertitude sur le sort, sur la vie même de son fils unique dont elle ne saura peut-être jamais s'il est tombé sur les champs de bataille de la Bohême ou de la Moravie.

Le 3 Juillet, sur les 4 heures du soir, la bataille était complètement gagnée par l'armée prussienne. A cette même heure, les Autrichiens le savaient aussi, ce que prouvent les télégrammes envoyés à Vienne par le Commandant de Kœniggrätz. Ce ne fut que vers les 5 heures que le surent définitivement les troupes prussiennes qui, dès-lors, s'avancèrent de tous les côtés contre Kœniggrätz par la chaussée de Sadowa. Mais, en face de la place, exposées au feu de son artillerie, elles durent abandonner leur poursuite; les bataillons s'arrêtèrent, mais à contre-cœur; l'artillerie continua jusqu'à 8¹/₂ heures du soir à tirer sur les brigades décimées et fugitives de l'armée autrichienne.

11 drapeaux, 174 canons, 18,000 prisonniers, non blessés, tombèrent dans les mains des Prussiens, et témoignèrent de la grandeur de la victoire. On doit même s'étonner, vu le choix des positions de Bénédek et la direction d'attaque suivie par ses troupes, que la moisson en trophées de toute espèce n'ait pas été plus abondante encore.

Le Roi Guillaume ne rentra que vers les 11 heures du soir dans son Quartier-général de Horzitz. Il envoya, de là, le 4 Juillet, un rapport à la reine qui était à Berlin.

Les pertes des Prussiens, pour être fort inférieures à celles de leurs adversaires, n'en étaient pas moins très-sensibles et très-douloureuses. Ainsi le premier régiment de la Garde dut former un seul bataillon des débris de deux bataillons. Les Autrichiens,

sur leur part, auraient subi des pertes bien autrement considérables, si l'obscurité de la nuit, le cours de l'Elbe, et la nature du terrain n'avaient pas mis des obstacles à une poursuite immédiate et continue. Il n'en est pas moins constant que de nombreux régiments autrichiens n'avaient plus même la pensée de rallier et de se concentrer.

Toute guerre entraîne à sa suite des changements dans l'armement et l'équipement des troupes, comme dans la tactique, ce serait-ce que parce que les vaincus cherchent presque toujours l'explication de leur défaite dans certains avantages extérieurs et de forme qu'aurait eus l'ennemi. A en juger d'après le mouvement qui parcourt actuellement toute l'Europe, comme une tige de commotion électrique, on peut penser que nulle autre guerre n'aura jamais exercé une aussi grande influence que la guerre actuelle.

Aussi nous croyons-nous autorisé à examiner de plus près les questions dans quelques articles que nous insérerons à la suite de notre présent travail. Pour asseoir un jugement raisonnable, faut absolument prendre pour base la grandeur et la nature des pertes subies. Nous chercherons donc à établir aussi exactement que possible la proportion dans les pertes, et cela pour tout l'ensemble de la durée de la guerre. C'est un travail qui, entrepris réellement même, rencontrerait d'insurmontables difficultés, dont nous ne pourrions attendre la solution sans retarder indéfiniment la conclusion de cet ouvrage.

Au reste, ce sera un véritable avantage, que nos remarques soient renvoyées de quelque temps, et qu'elles ne tombent qu'au moment où, la première ardeur, le premier échauffement, étant passés, on pourra aborder, ou écouter avec plus de sang-froid les observations que nous croirons devoir présenter.

11. Impression produite par la bataille et la victoire de Kœniggrætz. Suites immédiates.

Le 4 Juillet, dès les premières heures du matin, Berlin fut réveillé de son sommeil par les coups de canon que l'on tirait en signe de victoire dans le parc de la capitale. Une foule innombrable de peuple accourait à flots pressés vers le château royal, où la reine Augusta fit lire, à plusieurs fois, le télégramme qu'elle avait reçu du Roi et que la foule saluait de ses acclamations répétées et enthousiastes.

„Horzitz, le 3 Juillet. Victoire complète sur l'armée autrichienne, près de Kœniggrætz, entre l'Elbe et la Bistritz. Huit heures de bataille. Pertes de l'ennemi, et trophées encore incertains, mais considérables. Pris vingt et quelques canons. Tous les 8 Corps ont donné; nos pertes sont grandes et sensibles. Je rends grâce à Dieu de sa bonté. Nous sommes tous bien portants. Guillaume. (Doit être publié. Le Gouverneur de Berlin annoncera la victoire par des coups de canon.)“

La Prusse entière fut transportée de joie. Ceux qui avaient craint que la victoire des Prussiens n'amenât des dangers pour la liberté intérieure, firent taire leurs préoccupations. On se demandait, et avec raison, ce que seraient devenus la Prusse, l'Allemagne, le sentiment de la nationalité allemande, la liberté religieuse et la liberté politique, ne fût-ce que pour un temps limité, si l'Autriche et ses Alliés avaient remporté la victoire. Les semaines qu'on venait de passer avaient apporté de grandes et sérieuses leçons; car, dans l'ardeur de leur zèle et dans leur orgueilleuse présomption, les partisans de l'Autriche avaient trahi leurs secrètes pensées. De nouvelles leçons allaient bientôt suivre. —

Il était moins facile de faire taire les appréhensions de ceux

qui pensaient que la Prusse ne saurait pas tirer de ses succès un assez grand profit, soit au détriment de l'Autriche, soit pour le bien général de l'Allemagne.

Ce dernier parti réclamait presque trop de la Prusse et de son gouvernement. Il est facile d'exagérer l'importance des victoires que l'on a remportées, et surtout d'avoir une opinion trop avantageuse de sa force d'action à l'avenir et dans d'autres circonstances. La victoire de Kœniggrätz ne mettait nullement la Prusse en-dehors, ni au-dessus de l'Allemagne. A une époque où nul n'y pensait encore, nous avons déclaré qu'à notre avis il était du devoir de la Prusse de réunir les duchés de l'Elbe à ses possessions. Nous l'avons fait dans notre récit de la guerre contre le Danemark en 1864, et nous nous sommes exprimé en faveur de la voie suivie actuellement par le gouvernement prussien. Nous avons même dit qu'il serait bon de se contenter de la ligne du Main, si l'on ne pouvait pas acquérir davantage. — Or, comme notre récit actuel le montrera, la marche des événements a été telle que les résultats obtenus ont été beaucoup plus importants qu'on ne s'y attendait généralement.

D'abord, l'Autriche n'a-t-elle pas été, mise en-dehors de l'Allemagne? et n'est-ce pas là l'abolition, l'extinction de ce pernicieux dualisme, que perpétuaient en Allemagne deux grandes puissances, assez fortes pour se gêner l'une ou l'autre dans le bien, jamais assez pour aider l'Allemagne à faire de vrais et durables progrès.

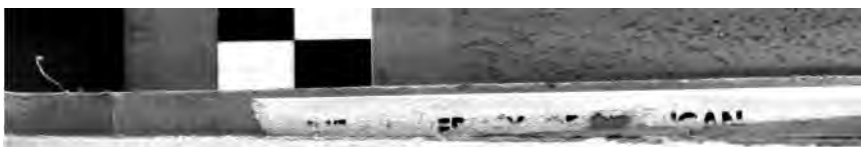
La bataille de Kœniggrätz a donné à l'Allemagne un centre naturel de gravitation. Ainsi, la première condition pour l'union plus intime de l'Allemagne se trouve accomplie. Ceux qui ont pu craindre que la Prusse ne profitât pas de ses succès d'une manière conforme à ses vrais intérêts, doivent se trouver satisfaits maintenant.

De même que dans le Sud de l'Allemagne, de même dans la Suisse on a souvent redouté que le rattachement du reste de l'Allemagne à la Prusse, ou cette unification „prussienne“ n'amenât avec elle *une centralisation dangereuse pour la liberté*. On en appelle, soit à la république suisse elle-même, soit aux Etats-Unis de l'Amérique, pour montrer qu'un état fédératif peut avoir de la force comme ensemble, et cependant ne point être un danger pour la liberté des diverses individualités de l'Etat.

Seulement, on oublie ici deux choses essentielles.

On oublie, en premier lieu, qu'il est bien possible de constituer avec des républiques un Etat fédératif qui soit un, fort et heureux, mais qu'on ne saurait en faire un pareil avec des pays soumis à des pouvoirs dynastiques. Dès que l'on accorde aux petites dynasties le droit légitime de retenir la nation allemande dans un état perpétuel de scission, il faudra bien aussi reconnaître le droit d'une dynastie particulière de traiter comme il lui plaira les populations sur lesquelles elle règne; bien entendu, toutefois, que ces populations ne sont possédées qu'au point de vue *du droit civil*, puisqu'il ne saurait être question de droit des gens, de droit international naturel, pour un Etat qui n'aurait pas la force de défendre et de maintenir sa nationalité. Mais, cette supposition admise, où reste alors le droit naturel, où restera la liberté? Il est clair qu'elles n'auraient plus de fondement raisonnable, plus de raison d'exister.

On oublie, en second lieu, que *la décentralisation* fait partie de la vie des peuples germaniques, et qu'un peu de despotisme centralisateur ne peut leur être nuisible, puisqu'il n'y dégénère jamais en ferment dangereux, ou en émoussement de la vitalité nationale. Jamais le gouvernement prussien n'en viendrait, par exemple, comme, en son temps, le gouvernement du Piémont, à vouloir unifier en quelque sorte, au profit du peuple piémontais,



le lait des nourrices italiennes! Les provinces prussiennes qui ont été comme fondues, en 1815, en un seul et même Etat, ont encore aujourd'hui des droits civils, et d'autres droits très-différents dans chaque province, et qu'elles aiment à conserver, parce qu'ils ne nuisent point à l'ensemble de l'Etat.

La *résistance* des masses est toujours assez grande et assez forte, et empêchera toujours que les arbres, comme on dit, n'ailant s'élever jusques dans le ciel. Ah! si seulement leur initiative était aussi grande!

Voici l'ordre du jour par lequel, le 4 Juillet, le roi Guillaume salua, de Horzitz, son armée victorieuse.

„Soldats de mes armées de Bohême. — Une suite de sanglants et glorieux combats a permis la réunion de toutes nos forces sur un même point. Je vois par les rapports qui m'ont été présentés que ce résultat est dû à l'habile direction de mes généraux et à la bravoure toute de dévouement de mes troupes. Malgré les fatigues et les privations des journées précédentes, l'armée, réunie sous mes ordres, a attaqué avec énergie l'ennemi retranché dans ses positions de Kœniggrætz; ces positions, quoique vaillamment défendues, ont été prises d'assaut après de rudes combats, et une glorieuse victoire a été remportée. De nombreux trophées, plus de 100 canons, des milliers de prisonniers, rendent témoignage de la bravoure et du dévouement des troupes de toutes armes. La journée de Kœniggrætz a coûté bien des pertes, mais elle n'en est pas moins pour toute l'armée un jour d'honneur et de gloire sur lequel la patrie jette des regards de fierté et d'admiration. Vous continuerez, je le sais, à répondre à mon attente; car les troupes prussiennes ont toujours su réunir avec l'héroïsme du soldat la discipline sans laquelle on ne peut remporter de grands et durables succès.“

On ne saurait se cacher qu'il y a, dans cet Ordre du jour, quelque chose de forcé et du bureaucratique; aussi est-il difficile de croire qu'il soit sorti de la plume du roi lui-même, surtout quand on compare la froideur de ses expressions avec la noble chaleur qui respire dans la lettre du roi à la reine, lettre dans laquelle il fait mention, avec des sentiments bien plus vifs et plus énergiques, tant des soldats tombés dans la bataille que de l'immortelle impression que devait produire une pareille journée. Eh quoi! cette armée au milieu de laquelle il venait de passer le plus beau moment de sa vie, cette armée qui venait de l'élever sur le bouclier des triomphateurs, le roi l'aurait saluée avec moins de chaleur et d'entraînement de cœur qu'il ne l'avait fait pour la reine, alors éloignée de lui! Nous le répétons, il nous semble peu probable que ce soit le roi lui-même qui ait écrit cet Ordre du jour. Il aura probablement été composé dans les bureaux du général de Moltke, et le roi n'aura fait que le signer.

Ajoutons que le soldat ne prend dans ces Ordres du jour que ce qui lui va, ce qui lui plaît, et qu'il en compense les expressions froides et mesurées par l'énergie de ses propres actions.

Nous venons de voir quel était l'état des choses à Berlin, en Prusse, et dans le camp de l'armée prussienne. Quel autre tableau va nous présenter le noble et vieux fleuve du Danube!

Là, dans la capitale, un télégramme du Feldzeugmestre Bénédek de Hohenmauth annonçait aux habitants que tout était perdu. De quoi servait-il que l'armée autrichienne eût été supérieure jusques vers les 2 heures de l'après-midi, puisque, à partir de ce moment, tous les avantages et même tout espoir avaient été perdus! Le premier Napoléon l'a déjà dit. „L'Autriche est toujours d'une armée et d'une idée en retard.“ Ce qui

n'est pas moins vrai, c'est que le gouvernement autrichien s'est toujours imaginé pouvoir réparer en deux heures les négligances et les délais d'autant d'années.

Le vainqueur de Custoza allait prendre, annonçait-on, le commandement en chef de l'armée, et allait, en conséquence, passer du sol de l'Italie sur le théâtre des opérations en Bohême. Il serait suivi de son armée victorieuse. Le général de John, avancé au grade de lieutenant-général, resterait, en sa qualité de chef de l'Etat-major général, auprès de l'Archiduc Albert.

En revanche, on ôtait le commandement en chef au général Bénédek; il ne le conservait, du moins, que jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc. Le général Clam-Gallas, le chef d'Etat-major, baron de Henikstein, et le Grand Maréchal des logis Krismanich étaient arrêtés, et conduits à Vienne pour y comparaître devant un conseil de guerre.

Le Ministre de Mensdorff-Pouilly accourut en Moravie, pour se rendre compte de l'état réel de l'armée.

On commençait à parler *d'une levée en masse du peuple*, comme si, depuis des années, on n'en avait pas étouffé tous les germes. A peine, même dans le Tyrol et le Vorarlberg, avait-on donné des soins un peu sérieux à la milice nationale. Quelques gouverneurs de provinces essayèrent d'en appeler au Landsturm; mais, déjà le jour suivant, ils durent révoquer cette mesure, et déclarer qu'ils n'avaient voulu parler que d'une formation régulière de Corps francs.

Dans l'intervalle, le général de Gablentz fut envoyé, depuis la Moravie, où l'armée s'était retirée, au quartier-général des troupes prussiennes pour y négocier un armistice.

Sa demande fut repoussée; et, certes, le gouvernement prussien n'avait que trop de raisons de la repousser, quelque agréable,

d'ailleurs, que pût être au roi Guillaume la personne même du négociateur, lequel avait combattu avec les troupes de la Prusse dans la guerre des duchés.

A la date du 3 Juillet, la presse de Vienne s'exprimait comme suit: L'armée autrichienne en Italie vient d'anéantir par ses victoires tout soupçon qu'on pourrait avoir que la peur seule l'engage à s'entendre et à faire la paix avec les Italiens; aussi sa mission actuelle est-elle tout autre. *Sa tâche consiste à se réunir avec l'armée du Nord.*

Ceci pouvait être encore une énigme pour bien des gens. Mais après les mauvaises nouvelles de Kœniggrätz, les télégrammes se succédèrent sans interruption, le 4 Juillet, entre Vienne et Paris, et, le 5 Juillet, on pouvait déjà lire dans le Moniteur parisien l'explication de l'énigme. Voici ce qu'on y disait:

„Un événement fort important vient d'avoir lieu. L'Empereur d'Autriche, après avoir maintenu intact *l'honneur de ses armes en Italie*, entre dans les vues manifestées par l'Empereur Napoléon dans sa lettre du 11 Juin adressée à son Ministre des affaires étrangères, et, en conséquence, *il cède la Vénétie à l'Empereur des Français*, dont il accepte la médiation pour rétablir la paix entre les parties militantes. L'Empereur Napoléon s'est empressé de répondre à cet appel, et s'est immédiatement adressé à leurs Majestés, les Rois de Prusse et d'Italie, pour amener un armistice.“

Voici maintenant comment, dans le Quartier-général prussien, on interprétait, non sans raison, ce grave document:

„L'Autriche, après avoir longtemps prétendu qu'elle devait conserver la Vénétie dans son intérêt à elle, et non moins dans celui de l'Allemagne, — après avoir, sous ce prétexte, fait de la propagande en Allemagne, en 1848, — après avoir,

en 1859, soulevé de nouveau presque toute la nation germanique en vue des seuls intérêts autrichiens, — cette même Autriche, au moment même où la Prusse prend réellement en mains *les intérêts de l'Allemagne*, elle est la première à abandonner le Pô, et cela uniquement pour empêcher l'essor de sa rivale, pour arrêter les tendances de la Prusse. On peut donc se passer tout-à-coup des possessions italiennes; on peut se passer de la Vénétie; il n'est plus nécessaire de défendre sur le Pô la ligne du Rhin. Peut-être même n'est-il pas nécessaire, aux yeux de l'Autriche, de défendre le Rhin! Ainsi la Vénétie, où l'on était *vainqueur*, est volontairement *abandonnée*, pour que l'Autriche puisse *être plus victorieuse* dans sa lutte *contre la Prusse*. Plus on a relevé jusqu'à maintenant l'importance qu'il y avait à conserver la Vénétie, plus aussi doit être grande et vivace la haine dont la maison de Lorraine est animée contre sa rivale. Et c'est dans des circonstances pareilles que l'Autriche réclame une suspension d'armes! L'Autriche est assez naïve pour croire qu'après nos victoires nous accorderons un armistice qu'elle déclare elle-même ne demander que pour rassembler, sur le Danube, ses légions de Vénétie et les jeter contre nous. Elle espère rétablir ainsi l'équilibre et nous empêcher de faire valoir les conditions de paix que nous avons posées dans notre intérêt et dans celui de l'Allemagne entière!

Tel était le raisonnement du gouvernement prussien; voilà les raisons pour lesquelles il ne crut pas devoir entrer dans la proposition d'un armistice. La situation dans laquelle on se trouvait vis-à-vis de l'Autriche était telle que les Prussiens ne pouvaient que se sentir de plus en plus engagés à *marcher* rapidement et avec toutes leurs forces *sur la capitale de l'Autriche*. On ne pouvait accorder de suspension d'armes qu'après avoir posé pour base *des préliminaires de paix* où l'on accepterait

toutes les conditions qu'il était possible et même nécessaire à la Prusse de poser actuellement.

Certes, l'état des choses était alors singulièrement compliqué. Nous en présenterons un résumé, une courte analyse, afin de pouvoir être plus brefs dans la suite de notre récit.

Examinons les dernières démarches de l'Autriche, et cherchons à en voir tous les effets, toutes les conséquences.

La politique, tout à la Metternich, de l'Autriche a certainement fait beaucoup de mal à ce pays; le concordat avec le pape surprit, à son tour, l'Allemagne entière, et même ses populations catholiques. Cependant l'Autriche parvenait toujours à retrouver des amis; on a pu voir, dans l'Allemagne du Sud, non pas dans une seule localité, mais dans une foule, non pas dans les cercles gagnés au gouvernement, mais jusques dans les cercles populaires, — on a pu voir, et cela, même en Prusse, dans certaines excroissances du parti du progrès, que l'Autriche était prônée, était célébrée comme le gardien de la vraie liberté allemande!

Cependant, jamais l'Autriche, dans toute la durée de son histoire, ne s'est fait plus de tort en Allemagne que dans cette journée du 4 Juillet, si fatale à l'influence autrichienne, mais si heureuse pour l'Allemagne.

Sacrifier une province qu'elle avait déclarée être son plus précieux joyau et être plus nécessaire même à l'Allemagne qu'à l'Autriche, — jeter ainsi cette province dans les mains de populations romanes contre lesquelles elle prétendait être le seul boulevard, et ne faire ce sacrifice que pour pouvoir s'opposer plus énergiquement à *des frères*, — cette conduite, quelque frappante qu'elle pût paraître, on l'aurait peut-être pardonnée à l'Autriche.

Mais, en Allemagne, le sentiment national, dans quelques erreurs qu'il puisse encore donner, est cependant assez développé pour se révolter en quelque sorte instinctivement *quand on*

en 1859, soulevé de nouveau presque toute la nation germanique en vue des seuls intérêts autrichiens, — cette même Autriche, au moment même où la Prusse prend réellement en mains *les intérêts de l'Allemagne*, elle est la première à abandonner le Pô, et cela uniquement pour empêcher l'essor de sa rivale, pour arrêter les tendances de la Prusse. On peut donc se passer tout-à-coup des possessions italiennes; on peut se passer de la Vénétie; il n'est plus nécessaire de défendre sur le Pô la ligne du Rhin. Peut-être même n'est-il pas nécessaire, aux yeux de l'Autriche, de défendre le Rhin! Ainsi la Vénétie, où l'on était *vainqueur*, est volontairement *abandonnée*, pour que l'Autriche puisse *être plus victorieuse* dans sa lutte *contre la Prusse*. Plus on a relevé jusqu'à maintenant l'importance qu'il y avait à conserver la Vénétie, plus aussi doit être grande et vivace la haine dont la maison de Lorraine est animée contre sa rivale. Et c'est dans des circonstances pareilles que l'Autriche réclame une suspension d'armes! L'Autriche est assez naïve pour croire qu'après nos victoires nous accorderons un armistice qu'elle déclare elle-même ne demander que pour rassembler, sur le Danube, ses légions de Vénétie et les jeter contre nous. Elle espère rétablir ainsi l'équilibre et nous empêcher de faire valoir les conditions de paix que nous avons posées dans notre intérêt et dans celui de l'Allemagne entière!"

Tel était le raisonnement du gouvernement prussien; voilà les raisons pour lesquelles il ne crut pas devoir entrer dans la proposition d'un armistice. La situation dans laquelle on se trouvait vis-à-vis de l'Autriche était telle que les Prussiens ne pouvaient que se sentir de plus en plus engagés à *marcher* rapidement et avec toutes leurs forces *sur la capitale de l'Autriche*. On ne pouvait accorder de suspension d'armes qu'après avoir posé pour base *des préliminaires de paix* où l'on accepterait

comme médiateur. Il adressa ses messages à *l'Italie et à la Prusse*.

Que devait faire le gouvernement prussien en face de cette offre? Pouvait-il la décliner, purement et simplement? pouvait-il dire: Nous terminerons toutes les difficultés en Allemagne, sans permettre la moindre intervention étrangère?

Malheureusement, ce langage n'était pas possible. Il y avait encore trop d'indécision en Allemagne, trop peu d'unité dans les volontés. La Prusse, précisément alors qu'elle venait de se montrer forte et grande, était seule, *trop seule sur la brèche*, pour pouvoir se permettre ce franc langage, même vis-à-vis de cet Empereur Napoléon, si attaqué, et toujours si dépendant de ses prétoriens impatients, — lequel prétendait n'avoir agi que dans l'esprit du principe des nationalités, — lequel encore avait soutenu en Italie le principe de non-intervention, et qui enfin (même abstraction faite de l'annexion de la Savoie et de Nice) avait rendu permanente l'intervention en Italie par l'occupation de Rome.

Certes, ce n'était pas sans arrière-pensée, que les journaux officiels et officieux de la France prétendaient que la Prusse avait concentré en Bohême la totalité des troupes dont elle pouvait disposer. — Que l'on pense avantageusement ou non de la réorganisation de l'armée prussienne en 1860, du point de vue précisément de ceux qui en étaient les admirateurs enthousiastes, ces déclarations étaient parfaitement justes. En revanche, elles ne l'étaient point pour tous ceux qui n'accordaient pas de valeur à la dite réorganisation, mais qui avaient confiance en l'esprit militaire de la Prusse, esprit qui avait produit la première réserve et la Landwehr en 1813, et qui devait créer, en 1866, une seconde et bien plus puissante réserve, une Landwehr bien autrement importante.

Dans tous les cas, la plus simple prudence ordonnait à la Prusse de se montrer modérée dans ses prétentions et ses réclamations. La Prusse ne pouvait point ne pas permettre et ne pas accepter la médiation proposée par Napoléon III. Seulement, il était à désirer que la conclusion définitive de l'armistice fût prorogée, afin de gagner du temps, de mettre encore plus l'Autriche dans les derniers embarras, et, pour ainsi dire, à l'extrémité, et d'occuper une plus grande partie du territoire autrichien. Ne fallait-il pas, en effet, un gage qui garantît l'assentiment de l'Autriche aux conditions modérées, mais péremptoires et nécessaires de la Prusse, et qui l'empêchât de reculer, plus tard, devant l'exécution de ses engagements ! Une fois ce gage obtenu, une fois le but principal atteint, une fois la base solidement établie pour les desseins ultérieurs de la politique prussienne, qu'eût-il servi de verser encore plus longtemps un sang précieux ?

Il n'était pas difficile, maintenant, par des négociations préliminaires, de gagner assez de temps pour que les Prussiens pussent s'avancer des bords de l'Elbe à ceux du Danube, et des champs de carnage de Sadowa jusques devant les retranchements et les bastions de Vienne. La Prusse devait accueillir les propositions de Napoléon ; elle pouvait y faire des objections, les développer et les motiver, puis écouter, d'un air de bonne humeur, le jugement que l'Empereur porterait sur ces réclamations. En vertu du traité d'Alliance conclu, en Avril, avec l'Italie, elle devait s'entendre avec cette dernière ; elle ne pouvait pas agir uniquement de son plein chef ; et, d'autre part, on pouvait s'attendre à ce que l'Italie, à son tour, élèverait des objections et des réclamations sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. — Tandis qu'ainsi les dépêches s'échangeaient rapidement entre la Prusse et l'Italie, puis entre la Prusse et Paris, comme entre

Paris et Vienne, les colonnes prussiennes continuaient à marcher résolument sur la capitale de l'Autriche.

L'attachement à ce système, de la part de la Prusse, n'était point chose superflue; il fallait serrer de près l'Autriche, si l'on voulait qu'elle se pliât aux desseins de sa rivale; c'est là ce que montre jusqu'à l'évidence la proclamation, du 10 Juillet, de l'Empereur François Joseph, proclamation qui eut lieu 8 jours après la bataille de Kœniggrätz, et alors que les Prussiens avaient fait de nouveaux et dangereux progrès.

En voici le contexte:

A mes peuples!

„Les fâcheux revers qui ont atteint mon armée du Nord, malgré son héroïque résistance, les dangers qui en résultent pour la patrie, les calamités que la guerre entraîne après elle et qui s'étendent sur notre royaume de Bohême, et menacent d'autres parties de mon empire, les pertes douloureuses, irréparables même, qu'ont faites tant de milliers de familles, toutes ces circonstances ont bouleversé mon cœur, qui bat avec chaleur pour le bien de mes peuples.

„Mais la confiance que j'ai exprimée dans mon Manifeste du 17 Juin, ma confiance en votre fidélité inébranlable, comme en votre dévouement et en votre promptitude à vous imposer des sacrifices, ma confiance en cette brave armée dont le malheur ne saurait briser le courage, ma confiance en Dieu et en mon bon droit, n'a pas été ébranlée un seul instant.

„Je me suis adressé à l'Empereur des Français pour obtenir, par sa médiation, une suspension d'armes en Italie. J'ai rencontré chez lui les meilleures dispositions à entrer dans mes vues; l'Empereur s'est même spontanément *offert*, en vue de prévenir une nouvelle effusion de sang, à se faire le médiateur

d'un armistice avec la Prusse et à se charger des négociations préliminaires de la paix.

„J'ai accepté ces offres.

„Je suis prêt à faire la paix, à des conditions honorables, pour mettre fin aux ravages de la guerre; mais jamais je ne consentirai à conclure *une paix qui ébranlerait jusque dans leurs fondements les conditions essentielles de ma puissance impériale.*

„Dans ce cas-là, je serais prêt à lutter jusqu'à l'extrémité, et je serais sûr de l'assentiment de mes peuples.

„Toutes les troupes disponibles vont être réunies; le recrutement, les nombreux volontaires que l'esprit patriotique appelle de tous côtés aux armes, vont remplir les vides de nos armées.

„L'Autriche est sous le coup d'un grand désastre; mais elle n'est ni découragée, ni abattue.

„Peuples autrichiens! confiez-vous en votre Empereur!

„Nos populations ne se sont jamais montrées plus grandes que précisément dans les jours du malheur.

„Moi aussi, je suivrai l'exemple de mes ancêtres, et m'appuyant sur une inébranlable confiance en Dieu, fort de mes résolutions, je chercherai à vous animer et à vous éclairer par mon propre courage et ma persévérance.“

Cette proclamation provoque nécessairement des commentaires. Même à Vienne, dans la capitale, il s'est trouvé certaines notabilités de rues qui se sont abandonnées à leurs penchants humoristiques, et qui n'ont pas craint d'appliquer aux exemplaires de cette proclamation qu'on avait affichés dans la ville, les corrections qui leur semblaient indispensables et qui témoignent de l'indestructible *humour* des Viennois.

Pour ce qui nous concerne, nous nous sommes borné à faire

relever par l'impression certains mots particulièrement relatifs à la situation actuelle des affaires.

Quelles sont-elles donc ces conditions essentielles, fondamentales, de la puissance de l'Autriche? C'est là un des passages les moins clairs de la proclamation. Y a-t-il, dans l'Europe entière, un seul homme, fût-ce même l'auteur du message, qui puisse répondre à notre question en termes parfaitement simples, clairs et précis!

Cette proclamation nous ramène ensuite immédiatement à la position qui était faite à l'Italie par l'appel à l'intervention de Napoléon III.

En Prusse, les opinions, bien que variant pour la forme, étaient à peu-près les mêmes pour le fond:

„Les Italiens sont bien heureux, disait-on; nous avons battu l'Autriche, et les voilà qui obtiennent la Vénétie!“

De leur côté, les Italiens ne s'envisageaient nullement comme si heureux; et, en cela, ils avaient bien raison.

Car, d'abord, l'Empereur d'Autriche ne cédait pas la Vénétie au royaume d'Italie, mais bien à l'Empereur Napoléon. C'est donc des mains de ce dernier que les Italiens avaient à recevoir la Vénétie, comme ils l'avaient fait pour la Lombardie, en 1859. Mais, à cette dernière date, la situation n'avait pas été aussi désagréable, aussi odieuse même, pour les Italiens. Car, en 1859, Napoléon avait combattu avec son armée à côté du Piémont; son armée était la plus nombreuse et la plus forte; c'était lui qui était chargé du commandement en chef de toutes les troupes; c'était donc avec lui que l'Autriche avait à conclure la paix, si elle ne pouvait plus continuer la guerre.

Mais actuellement? Napoléon n'avait pas envoyé un seul soldat à l'aide de l'Italie. Les Italiens avaient été seuls, et ils avaient été battus.

Vainqueurs en 1859, à côté et avec l'aide de Napoléon, ils avaient dû lui céder, en 1860, Nice et la Savoie, en retour de la Lombardie qu'ils tenaient de sa main et par son intervention. Qu'allait-il réclamer maintenant, s'il abandonnait à l'Italie cette même Vénétie, objet de tous leurs vœux, et qu'on lui avait remis à lui-même sans aucune condition, à ce qu'on assurait? Tous les vieux fantômes de cessions de territoire semblaient se lever du fond de leurs sombres cavernes.

Et s'il ne demandait rien, mais que, fidèle à la théorie des équivalents, il voulût perpétuer l'occupation de cette ville de Rome qu'on avait déclarée la Capitale nécessaire du royaume d'Italie! cet abandon volontaire et généreux ne le rendait-il pas *Magnanime* au plus haut degré! Plus il se montrerait généreux ou désintéressé, plus les Italiens lui seraient redevables; mais aussi, pour trancher le mot, plus ils seraient placés sous sa dépendance.

Faisons cependant abstraction de cette dernière éventualité, et que les Italiens eux-mêmes l'oublient; mais ne sera-ce pas pour eux un des plus pénibles sentiments de devoir s'avouer qu'après bien des défaites ils ont été obligés de recevoir en pur don, de la part de leur protecteur magnanime, précisément ce qu'ils avaient tant de fois déclaré vouloir conquérir par leurs propres et seuls efforts! — En étaient-ils même restés à la Vénétie? Nullement, car ils avaient pris des airs tout autrement fiers. Leurs volontaires étaient sur le territoire de ce Tyrol méridional que les Italiens désiraient tant posséder. Quelques années auparavant, la Suisse avait été agitée par des discours tenus dans le parlement italien, et où l'on semblait vouloir réclamer le Tessin. On oubliait en Italie cette parole d'un sage compatriote: „Voulez-vous donc tuer une alouette (le Tessin) pour en nourrir une oie (le Piémont)?“ Les regards se portaient tou-

jours plus en avant. Plus les petits héros de la diplomatie se soumettaient à conserver le pape et la papauté sous les ailes puissantes du magnanime protecteur, plus ils s'appliquaient follement à diriger le regard des masses ignorantes et naïves vers un but éloigné et qu'il était souverainement déraisonnable de poursuivre, — on convoitait l'Istrie et la Dalmatie!

Oui, l'on peut bien appeler déraisonnable, insensée même, la bizarre convoitise qui les poussait à vouloir, d'une façon quelconque, s'approprier ces pays.

L'Italie, cette longue presqu'île, a un développement de côtes qui, actuellement déjà, n'est point en rapport avec les autres proportions de son territoire. On ne construit pas des flottes, soit pour le commerce, soit pour la guerre, en proportion de l'étendue des côtes. Il faut qu'à cette étendue répondent un développement dans l'intérieur et les forces particulières d'un pays.

Les événements les plus récents ont prouvé ce que, du reste, nous avons déjà reconnu et indiqué clairement, il y a 3 ans, savoir que l'Italie n'était pas en état de se créer une flotte qui répondît au développement de ses côtes, soit parce que l'Italie manque d'une étendue suffisante de territoire en arrière de son rivage maritime, soit parce qu'elle n'a pas encore d'industrie propre qui mérite ce nom. Et maintenant on voudrait encore plus de côtes! et des côtes sans territoire adjacent, sur lesquels on puisse s'appuyer! N'est-ce pas, en effet, ce qu'on cherche, en demandant l'Istrie et la Dalmatie? Les Italiens n'ont-ils donc point de lumières en politique? L'Autriche dût-elle se décomposer encore davantage, il serait bien plus prudent et plus sage, du point de vue de la politique générale de l'Europe, comme du point de vue spécial de la politique italienne, d'assigner ces pays côtiers à quelque nouvel État hongrois, ou

slave, ou même à un État grec, à quelque royaume du Balkan qu'on viendrait à fonder.

Le principe des nationalités n'est ici nullement en question. A $1/2$ lieue de Triest, de Pola ou de Zara, pas une âme ne comprend plus l'italien. La langue italienne n'est, dans ces contrées, que la langue du commerce; mais elle l'est aussi sur les côtes de l'Égypte, de la Syrie, et dans les Echelles du Levant! dira-t-on que ces derniers pays doivent faire partie du royaume d'Italie?

Il est de fait, cependant, qu'une idée bien fausse et bien absurde, que des instigateurs peu naïfs ont implantée dans une population simple et ignorante, se laisse encore plus difficilement extirper que toute autre idée, ou projet raisonnable.

Toutes ces circonstances avaient produit une excitation singulière chez les masses, et partout s'élevaient, en Italie, des cris et des réclamations: L'Italie, criait-on, ne pouvait accepter en don, ne pouvait se laisser offrir un pays qu'elle avait juré d'aller conquérir elle-même.

Ces cris populaires tombent, il est vrai, aussi rapidement qu'ils se sont élevés; mais, tout en les négligeant, les hommes d'état les plus sérieux, les plus graves penseurs, devaient éprouver des scrupules bien fondés.

Avant tout, l'Italie devait exiger que ce fût à elle, aux Italiens, que l'Autriche s'adressât, et qu'elle lui remit la Vénétie directement, et non par la médiation indirecte de Napoléon.

En second lieu, l'Italie ne pouvait conclure un armistice à part, *comme le Cabinet de Vienne le souhaitait fort*. Elle ne pouvait accepter de l'Autriche un présent qu'on ne lui aurait fait que pour se jeter plus librement sur la Prusse, le plus fidèle Allié de l'Italie.

C'eût été là agir contre l'honneur de l'Italie; le moindre

paysan, le plus vulgaire journalier, le plus pauvre des prolétaires, tous en avaient le sentiment.

Cet état des choses et des esprits suffisait pour faire comprendre ce qu'avaient à faire les hommes placés à la tête des intérêts du pays.

Aussi répondirent-ils à l'Empereur Napoléon: „Point d'armistice, sans le complet assentiment de la Prusse! Nous ne voulons la Vénétie que si elle nous est remise directement à nous-mêmes, ou, du moins, remise sous une forme qui n'offense pas tous les sentiments de convenance et ne viole pas les usages de la diplomatie“.

Et l'Empereur Napoléon, considérant tout ce qu'il y avait de justesse d'esprit, et de justice dans cette réclamation, — frappé lui-même de la singulière façon d'agir de l'Autriche, — considérant aussi combien les Prussiens s'étaient relevés à leurs propres yeux, — considérant encore que toute l'Allemagne donnerait la main d'alliance à la Prusse, si l'on persistait dans la route fatale où le Cabinet de Vienne s'était engagé, par sa démarche du 4 Juillet, — Napoléon, disons-nous, considérant toutes ces choses, appuya les vues et les réclamations de l'Italie, et il déclina la médiation dont on voulait le charger en vue d'un armistice à conclure entre l'Autriche et l'Italie seules. En revanche, il acceptait cette médiation, s'il s'agissait d'intervenir entre l'Autriche, d'une part, la Prusse et l'Italie, d'autre part.

Le Cabinet de Vienne fut *obligé* d'accepter ce qu'on lui offrait, mais *cette acceptation* lui faisait perdre *tout* ce qu'il avait voulu conserver ou acquérir. Le Cabinet autrichien était sa propre dupe, en quelque sorte. Il s'était couvert de ridicule aux yeux de l'Europe. Il avait perdu le moineau qu'il tenait, pour avoir convoité les cent moineaux du haut des toits. *Un tiens*, aurait-il dû se dire, vaut mieux que deux *tu l'auras*.

Il s'est trouvé des feuilles italiennes qui n'ont pas rougi d'attribuer la non-réussite de l'attaque de leurs armées à un plan de campagne dont on serait convenu, d'avance, à Berlin. L'absurdité de ces suppositions saute aux yeux. Nous n'avons jamais trouvé rien de semblable dans aucune feuille prussienne, non pas même dans les feuilles des partis les plus opposés.

Au reste, nous sommes aussi persuadé que jamais semblable calomnie ne sera lancée contre l'Italie par la Prusse, ou par l'Allemagne du Nord.

L'Allemagne du Nord s'est sentie unie à l'Italie par les liens d'une étroite solidarité; les Allemands de ces contrées, même les plus mauvais, ont pourtant ceci de bon, c'est que leur *Oui* est *Oui*, et leur *Non*, *Non*. Ils savent ce que c'est que tenir leur parole, et ils la tiennent. D'ailleurs, en thèse générale, ce sont des hommes justes et probes. Ils savent fort bien que, malgré ses revers, malgré sa défaite, l'Italie leur a été d'un grand secours, et ils se réjouissent, de leur côté, d'avoir été grandement utiles à l'Italie par leurs propres succès. Ils savent, les Allemands du Nord, qu'ils pourront *toujours* marcher de concert avec les Italiens. Il dépend de ces derniers, et *d'eux seuls*, de ne pas rendre inutile ou *impossible* cette étroite alliance des intérêts communs par une agitation inexcusable et par une manière de faire qu'ils ne pourraient raisonnablement vouloir justifier.



E
e Silé



E
e Silén



